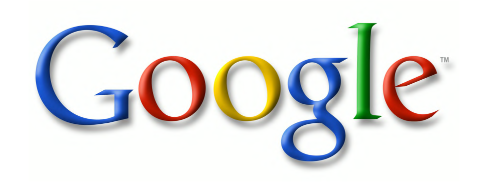






Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francois


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

ŒUVRES DRAMMATIQUES DE M. DE MOISSY.

TOME TROISIEME.

CONTENANT

L'ECOLE DRAMMATIQUE DE L'HOMME, AGE DERNIER.

ŒUVRES DRAMMATIQUES

DE

M. DE MOISSY.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME III.



A BERLIN,
chez HIMBOURG, Libraire vis à vis du
Château près du Grand-Pont.
1773.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 DEC. 1949
OF OXFORD

AVERTISSEMENT.

CE troisiéme & dernier Volume de l'*Histoire dramatique de l'Homme*, termine sa vie, & présente cinq tableaux sous des Proverbes dramatiques relatifs à l'époque qui restoit à parcourir depuis cinquante ans jusqu'à sa fin.

1°. Le *vieux Petit-Maître en Province*, fait voir qu'il vient un âge où l'on ne peut plus se corriger de ses défauts, on s'aveugle sur eux, par l'habitude qu'on en a contractée, on les regarde comme de bonnes qualités, & on les emploie souvent contre soi-même.

2°. *La force du Sang*, est la réclamation des droits de la nature & du

ſang, l'homme, à un certain âge, devenant moins diſſipé, ſe rappelle à lui-même, & ſe fait les reproches que mérite ſa conduite paſſée.

3°. *L'Heureux Malheur*, préſente un accident cruel qui devient avantageux à un homme de mérite infortuné, & dans un âge où les reſſources paroiſſent plus rares. Ce Drame prouve qu'ils ne faut jamais perdre courage dans l'adverſité, ni déſeſpérer d'une Providence ſecourable au moment le plus inattendu.

4°. *Le Vicieux malade*, fait voir l'homme livré aux vices de l'humanité pendant ſa vie, devenu dans ſa vieilleſſe le plus malheureux de tous les êtres; malade de corps & d'eſprit, il rebute tout le monde, il n'eſt plaint de perſonne, & il finit ſans être regretté.

5°. *Le Vertueux mourant*, dont on

a trouvé l'esquisse dans les Nuits du Docteur Young, est un Drame en trois Actes, il a paru fait pour couronner cet Ouvrage de la maniere la plus intéressante à l'humanité ; on y peint l'homme vertueux, au moment de terminer sa carriere, comme un Demi-Dieu sur la terre ; tout est exemple en lui : sa patience & sa résignation assurent ses grandes espérances, & jettent une nouvelle lumiere sur toutes ses vertus. Il devroit être le modele de notre vie ; qu'il soit au moins celui de notre fin.

Après avoir conduit l'homme dans ces trois Volumes, de passions en passions, depuis la Poupée jusqu'au tombeau, dans la vue morale de l'avertir par ses propres actions des dangers qui l'environnent, il semble que l'Auteur a pu intituler cet Ouvrage : L'ÉCOLE DRAMATIQUE DE L'HOMME.

Les PENSÉES MORALES, qui ſont à la fin de ce troiſiéme & dernier Volume, ne paroîtront point hors d'œuvre, ni étrangeres à l'Ouvrage, quand on voudra bien les regarder comme une eſpèce de récapitulation conciſe des caractères & des ſujets mis en actions, dans ces Proverbes dramatiques.

LE VIEUX
PETIT-MAITRE
EN PROVINCE.

ACTEURS.

M. DE VILLENACE, Petit-Maître, âgé de cinquante-cinq ans.

M. D'APRIMON, ancien Officier, âgé de cinquante huit ans.

Madame DUMÂT, riche veuve, âgée de cinquante deux ans.

Mademoiselle DE VIGNY, sa fille d'un premier lit, âgée de vingt ans.

M. DURMER, riche Négociant, âgé de trente-cinq ans.

UN LAQUAIS de Madame Dumât.

(La Scène est à Marseille, dans la maison de Madame Dumât.)

L'Action commence à onze heures du matin.

LE VIEUX PETIT-MAITRE EN PROVINCE.

SCENE PREMIERE.

M. DE VILLENACE, UN LAQUAIS.

M. DE VILLENACE.

N'EST-IL pas trop matin pour avoir l'honneur de voir ces Dames?

LE LAQUAIS.

Non, Monſieur, Madame eſt habillée, je vais vous annoncer ; Mademoiſelle finit ſa toilette.

M. DE VILLENACE.

Je vous ſerai obligé, mon enfant, vous ſçavez mon nom?

LE LAQUAIS.

M. de Villenace, je crois?

M. DE VILLENACE.

C'est cela même, mais dites à Madame que rien ne presse.

(Le Laquais va pour sortir.)

SCENE II.

M. DE VILLENACE, *assis*, M. D'APRIMON, *à la porte*, LE LAQUAIS.

M. D'APRIMON *au Laquais.*

MADAME est-elle visible?

LE LAQUAIS.

Entrez, Monsieur, je vais l'avertir, il y a déja là un Monsieur qui l'attend.

M. D'APRIMON *entre.*

C'est bon, mon ami, je vais attendre aussi.
(Le Laquais sort.)

SCENE III.

M. DE VILLENACE, M. D'APRIMON.

M. D'APRIMON.

MONSIEUR, ne vous dérangez pas, voilà un fauteuil...... Mais...... me trompé-je? Non vraiment, c'est...... c'est...... M. de Villenace.....

M. DE VILLENACE.

C'est... je crois, oui, c'est M. d'Aprimon... Eh! mon cher ami, quel plaisir pour moi de vous embrasser!

(Ils s'embrassent.)

M. D'APRIMON.

Et depuis quand êtes vous dans ce pays-ci?

M. DE VILLENACE.

Depuis hier au soir.

M. D'APRIMON.

Est-ce que vous connoissez Madame Dumât?

M. DE VILLENACE.

Madame Dumât? elle à été jadis la meilleure de mes amies; j'ai vécu à Paris dans la plus grande intimité avec son premier mari & elle; ma foi, il y a long-temps, j'étois fort plaisant dans ce temps-là, & elle ne l'étoit

pas mal, mais, mon ami, je la trouve bien changée.

M. D'APRIMON.

Motus fur cela, elle en eft affez fâchée, auffi vous nous parlez de vingt ans.

M. DE VILLENACE.

Oh, oui, oui, il y a bien cela, vous étiez déja fort avancé dans le Régiment où nous avons fervi tous deux, & vous nous avez quitté quelques dix années apres.

M. D'APRIMON.

Oui, vous le fçavez, ne pouvant pas devenir Colonel, on m'en a donné le brevet & la penfion, je me fuis retiré très-content; quelques années après je fuis venu me marier ici, j'y ai trouvé une bonne femme, riche, & j'y vis le plus heureux du monde.

M. DE VILLENACE.

Une bonne femme, riche? Ma foi, cela n'eft pas mal adroit; eh bien, mon ami, je ne vous cacherai pas que je viens ici pour en trouver autant; je ferai grace de la premiere qualité, s'il le faut, pourvu que je puiffe compter fur la feconde.

M. D'APRIMON.

Mon cher ami, fi vous avez Madame Dumât en vue, vous ne vous adreffez pas mal, elle eft fort riche.

M. DE VILLENACE.

On me la dit, & comme j'ai quité le service aussi-tôt que j'ai eu la Croix, & que je n'y ai pas fait fortune, je veux, pendant que j'ai encore quelques années de fraîcheur, tirer parti de mon existence, pour renouveller notre ancienne amitié, je ne sçaurois mieux faire, mon cher d'Aprimon, que de vous mettre tout entier dans ma confidence.

M. D'APRIMON.

Je suis tout à vous, & si je puis ici vous être utile, parlez-moi à cœur ouvert, comme à votre meilleur ami.

M. DE VILLENACE.

Volontiers; avant que nous nous soyons séparés & depuis, j'ai toujours mené à Paris la vie de quelqu'un qui a douze ou quinze mille livres de rentes & tout cela n'en ayant pourtant que mille écus au plus, mais le jeu & les femmes nous sont quelquefois d'une grande ressource, comme vous sçavez, dans cette grande Ville. . . ,

M. D'APRIMON.

Sans cela, ma foi; qui est ce qui pourroit y tenir & y vivre avec une certaine dignité?

M. DE VILLENACE.

Je suis encore sur mes jambes, comme vous

voyez, mais je ſens qu'elles auront bientôt beſoin d'etre étayées d'une fortune ſolide, & j'ai jetté les yeux ſur cette maiſon-ci; j'y trouve une mere veuve & ſa fille à marier, l'une eſt riche par ſon ſecond mari, l'autre par le bien de ſon pere il faut que j'attrappe l'une des deux abſolument.

M. D'APRIMON.

Vous avéz raiſon, c'eſt même une juſtice, toutes ces veuves de Négocians ſont trop heureuſes de ſe décraſſer du commerce, en épouſant des Militaires, & en bonne police, elles devroient y être forcées, quand elles ne s'y prêtent pas de bonne grace.

M. DE VILLENACE.

Sans doute; ces riches veuves ſont autant de majorités & de lieutenances de Roi, qui valent mieux que celles que l'état donne pour retraite, d'autant qu'elles ne ſont pas ſi ſujettes à réſidence.

M. D'APRIMON.

Allons, mon ami, il faut vous obtenir une de ces deux places-là, mais décidez de la mere ou de la fille, ſur laquelle vous jettez votre dévolut.

M. DE VILLENACE.

Ma foi, crainte de me tromper dans mon choix, je ſerois homme à les épouſer toutes les deux, ſi cela étoit d'uſage.

M. d'Aprimon.

Ah! dans le mariage on n'a pas ce privilége, ici plus qu'ailleurs, il faut que vous choisissiez, mon cher.

M. de Villenace.

Elles ont, à ce qu'on m'a dit, à-peu-près la même fortune, ainsi prenons la plus aisée à avoir, je me doute bien que c'est la mere, car, comme je vous l'ai dit, je connois le terrein anciennement.

M. d'Aprimon.

Oui, je crois que vous en aurez meilleur compte, d'autant que la connoissance est déja faite; d'ailleurs, si vous pensiez à la fille, il y a un riche Négociant plus jeune que vous, qui pourroit vous faire obstacle.

M. de Villenace.

Me faire obstacle? Ah! ah! ce que vous me dites-là réveille mon amour-propre, & me feroit penser à la fille, pour avoir le plaisir d'éclipser M. le Négociant; imaginez-vous qu'un pareil homme puisse tenir contre moi? Là.... sans vanité.... *(Il se donne des graces.)*

M. d'Aprimon.

Sans vanité, mon cher ami, voilà un propos de jeune homme auquel il faut renoncer; croyez-moi, ne faisons plus les agréables, le

temps en est passé, nous en avons tous deux dans l'L*; vous êtes sûrement encore très-bien, mais pour une mere, plutôt que pour une fille qui n'a que vingt ans, & qui est d'ailleurs très-jolie.

M. DE VILLENACE.

Oui, très-jolie, & malgré votre réflexion chronologique, voilà précisément ce qui me rajeunit en faveur de cette fille, & qui me fait paroitre la mere trop vieille.... Et, dites moi, si je penche de ce premier côté, à quel rival ai-je affaire? quel est le caractère de la jeune personne?

M. D'APRIMON.

Entre nous, je ne les crois pas faits l'un & l'autre pour sympatiser ensemble, ce riche Négociant est d'un caractère dont la franchise va jusqu'à la dureté, il ne connoit de politesse que la probité, & trouve qu'un homme n'est souvent poli, qu'en proportion de ce qu'il est malhonnête homme.

M. DE VILLENACE.

Voilà qui est original; en ce cas, ce Monsieur pourroit bien me prendre ici pour un honnête

* La lettre L, comme on sçait signifie 50 en chiffre Romain.

nête fripon qui vient lui souffler sa Maîtresse, & il ne tiendra pas à moi qu'il n'ait raison ; & de la petite personne, qu'en pensez vous ?

M. D'APRIMON.

C'est un esprit très dissimulé, on ne sçait ce qu'elle veut, ce qu'elle pense, enfin son caractère est encore caché tout entier dans son ame ; ce qu'on imagine, c'est qu'après tous les partis qu'elle a refusés, elle n'a point envie de se marier.

M. DE VILLENACE.

Bon, tant mieux, vous me faites encore grand plaisir de m'apprendre cela, & sur cet avis, je me décide pour elle ; elle n'a point envie de se marier, parce qu'elle n'a point trouvé son vainqueur ; je le serai, ce héros-là, j'entrevois que le Ciel me l'a réservée, tout est dit, allons, je prendrai la fille ; aussi-bien la mere ne seroit pas fort intéressante pour moi, & ce n'est pas la peine de me marier, si cet honnête engagement ne me produit pas une conquête de plus.

M. D'APRIMON.

Mon cher ami, songez-y, vous prenez dans votre choix le côté le plus scabreux ; Madame Dumât est une femme impérieuse & sensible, qui a encore toutes ses prétentions, malgré son

âge ; ſi cette bonne Dame a jetté ſes vues ſur vous pour elle, qu'elle s'apperçoive que vous n'y répondiez pas, & qu'au contraire vous penchiez du côté de ſa fille, je crains bien que vous n'ayez ni l'une ni l'autre.

M. DE VILLENACE.

Allons donc, mon cher d'Aprimon, vous ne me connoiſſez donc plus, ou vous ne me rendez plus juſtice ; quoi, quand j'ai ſçu ſi bien conduire ma barque à Paris, que j'y menois à la fois cinq ou ſix de nos plus habiles Coquettes, que je leur tournois la tête à toutes, vous craignez que j'échoue auprès de deux Provinciales ? Allez, laiſſez-moi faire, je veux les ſubjuguer ſi bien, que ce ſera à qui m'aura, vous verrez ; commençons d'abord par la fille, ſon âge lui donne naturellement le droit d'être préférée, & ſi je trouve quelque obſtacle à ce mariage, je rabattrai ſur la mere, & je ne l'aurai que de reſte.

M. D'APRIMON.

Je ſouhaite que vous ne vous trompiez pas dans vos galantes ſpéculations, mais encore une fois, ſongez que vous n'êtes plus à l'âge de vingt ans ; il n'en eſt pas de Vénus comme de Mars, le vieux Soldat de la Déeſſe eſt encore plus ſujet à la réforme que celui du Dieu...... prenez-y garde.

M. DE VILLENACE.

Allons, vous rêvez, mon vieil ami, je ne crains aucune réforme, & au moins à l'extérieur, je vaux mieux actuellement que je n'ai jamais valu, quand ce ne seroit que cet air sensé & raisonnable que j'ai aquis, & qui ajoute à mes autres qualités, c'est de quoi conquérir toutes les filles à marier de la Province; mais, voici Madame Dumât.

SCENE IV.

MADAME DUMAT, M. DE VILLENACE, M. D'APRIMON.

MADAME DUMAT.

MESSIEURS, je vous ai fait attendre, mille pardons, vous sçavez que le matin les femmes ne finissent point.

M. DE VILLENACE.

Je sçais, Madame, qu'on n'a plus de regrèt d'avoir attendu, quand on a le plaisir de vous voir; d'ailleurs, si quelque chose pouvoit dédommager, quand on vous désire, je l'ai rencontré dans la personne de M. d'Aprimon, & un petit moment plûtôt, Madame, vous auriez été témoin de la plus belle reconnoissance....

MADAME DUMAT.

Ah! Meſſieurs, vous vous connoiſſez?

M. D'APRIMON.

Il y a vingt ans, Madame, nous avons ſervi dans le même Régiment.

MADAME DUMAT.

J'en ſuis charmée; vous avez donc fait de bonnes vies enſemble?, car Meſſieurs les Officiers ſont des gaillards.... Mon premier mari l'étoit, ainſi il m'eſt permis d'en ſçavoir quelque choſe; vous vous en reſſouvenez, M. de Villenace, que de nuits blanches nous paſſions certains Hyvers à Paris!

M. DE VILLENACE.

Et à la campagne, l'Eté? Vous rappellez-vous, Madame, que nous avons été quinze jours ſans dormir, dans le temps que vous y formiez cette petite Financiere, qui étoit ſi douce dont le mari étoit en tournée, & cette gentille Languedocienne, qui étoit ſi folle..... Ma foi, Madame, nous menions une vie bien honnête? convenez-en.

MADAME DUMAT *pouſſe un ſoupir.*

On ſe réjouiſſoit dans ce temps-là, mais à préſent on ne connoît plus le plaiſir.

M. DE VILLENACC.

Si, Madame, on le connoît encore, & je

prétends avant qu'il ſoit quatre jours d'ici, ſi vous me le permettez, & que vous vouliez bien vous y prêter un peu, je prétends que votre maiſon redevienne le centre des plaiſirs de toute la Ville, & que nous nous y retrouvions tels que nous nous rappellons avoir été ; on ne vieillit point, tant qu'on a l'imagination toujours jeune & ingénieuſe à ſe procurer des plaiſirs.

MADAME DUMAT.

Vous avez raiſon ; auſſi, depuis que les circonſtances de ma vie, & mon ſecond mariage, m'ont jetté ici dans un cercle de Commerçans, je ne me reconnois plus ; vous aurez vous-même, M. de Villenace, de la peine à me reconnoître ; c'eſt une vie ſi monotone que la vie de ces bons Meſſieurs-là ! ils craignent de paſſer la plus petite nuit, parce qu'ils ont affaire le lendemain ; enfin avec eux, c'eſt toujours le lendemain qui fait que jamais ils n'oſent prendre de plaiſir la veille : cela eſt aſſommant.... & d'un ennui....

M. D'APRIMON.

Madame, vous êtes maintenant maîtreſſe de vos actions, voulez vous m'en croire? vous êtes encore jeune, remettez vous à jouir comme par le paſſé ; fixons ici M. de Ville-

nace, en le mariant avec quelque veuve riche, nous en avons, & si nous le tenons une fois, il ne faut que lui, pour mettre toute la Ville sur le bon pied, & y ramener la joie.

MADAME DUMAT.

C'est fort bien imaginé, mais Monsieur voudra-t-il se borner à demeurer en Province, lui qui mene a Paris une vie si délicieuse, qui est si couru, si fêté.... Ah! pauvre Paris, je l'ai toujours dit, il n'y a que lui dans le monde.

M. DE VILLENACE.

Prévention toute pure, Madame; moi, je soutiens qu'avec de la fortune on est encore plus heureux en Province, moins écrasé par des gens plus riches que soi, qu'on y a plus de tranquillité pour y savourer le plaisir, & que cette yvresse du tourbillon de Paris ne fait qu'étourdir les sens, en étouffant les facultés du sentiment. Réfléchissez-y, Madame, & vous serez de mon avis.

MADAME DUMAT.

Monsieur de Villenace, soit dit sans vous déplaire, on voit bien que l'âge a mis un frein à vos vivacités.

M. DE VILLENACE.

Dans ma jeunesse les faux plaisirs éblouissoient ma raison, mais à présent c'est elle qui

m'éclaire sur les véritables, & je ne crois pas y avoir perdu.

MADAME DUMAT.

Non assurément, ce que je vous en dis ne tend qu'à vous annoncer que vous en paroîtrez plus aimable aux yeux des personnes qui se connoissent en vrai mérite, & si M. d'Aprimon & moi, nous pouvons parvenir à vous fixer ici, je veux que ma maison devienne la vôtre & celle de votre femme.

M. DE VILLENACE.

Je m'en ferai un vrai bonheur, Madame, mais vous connoissez mieux le pays que moi; puisque vous voulez que votre société soit la mienne & celle de ma femme, chargez-vous de me la choisir cette femme; je pourrois de moi-même en prendre une qui seroit d'un caractère maussade, mal aisé à vivre, cela contrariroit vos bonnes intentions, & sûrement vous me la choisirez mieux que je ne ferois moi-même.

MADAME DUMAT.

Vous avez raison, allons, j'y vais penser très-sérieusement.

M. D'APRIMON.

Madame, il y a une bonne façon d'exécuter votre projet, & de fixer M. de Villenace dans votre société, sans rien risquer.

MADAME DUMAT.

Comment ?

M. D'APRIMON.

Et parbleu, vous voulez marier Mademoiſelle de Vigny, vous n'avez ſur cela aucun engagement ſérieux avec perſonne, donnez-la à notre ami ; en en faiſant votre gendre, vous ſerez bien ſûre qu'il vous reſtera tant que vous voudrez, vous en diſpoſerez, à certaines choſes près, comme s'il étoit votre mari.

M. DE VILLENACE.

M. d'Aprimon, vous allez bien vîte ; l'honneur d'épouſer Mademoiſelle de Vigny rempliroit tous mes vœux, ſans doute, puiſque j'aurois le bonheur de paſſer mes jours avec Madame, mais ma fortune n'eſt pas aſſez conſidérable pour celle de Mademoiſelle de Vigny, & votre amitié un peu indiſcrette va m'expoſer à un refus qui pourroit chagriner mon amour-propre, ſi je ne ſçavois pas me rendre juſtice.

MADAME DUMAT.

Non, Monſieur, vous n'avez pas de refus à craindre, au moins de ma part ; je ſçais que vous avez un bien honnête pour un Militaire, je connois tout votre mérite, & en ne conſul-

tant que mon désir, vous ne pouvez m'appartenir de trop près; ainsi, si ma fille y consent, regardez cette alliance comme une chose faite.

M. DE VILLENACE.

Madame, puisque j'ai le bonheur d'obtenir votre agrément pour ce mariage, mon espérance renaît, & je me flatte que Mademoiselle de Vigny voudra peut-être bien me regarder d'un œil assez favorable pour m'accorder son consentement.

(A M. d'Aprimon à part.)

Mon ami, l'affaire prend un bon train.

MADAME DUMAT.

Je le souhaite, mais vous ne connoissez pas le caractere de ma fille, je ne le connois pas moi-même encore, je ne sçais si elle veut se marier, je ne sçais si un certain M. Durmer, Négociant riche, qui vient ici, & qui me l'a demandée déja, lui plaît ou lui déplaît, & je crains fort que vous ne trouviez des obstacles dans l'esprit de Mademoiselle de Vigny.

M. DE VILLENACE.

M. d'Aprimon vient de m'apprendre tout ce que vous me faites l'honneur de me dire, j'ai votre consentement, toutes mes craintes

ceſſent; en gagnant le cœur de Mademoiſelle votre fille, je vaincrai les obſtacles qui pourroient ſe trouver dans ſon eſprit; cette marche eſt indubitable, je l'ai employée quelquefois avec ſuccès, ſans un déſir bien violent d'y réuſſir; il y auroit bien du malheur, ſi, en le déſirant ardemment, je ne triomphois pas.

MADAME DUMAT.

Encore une fois, Monſieur, je crains que vous ne réuſſiſſiez pas, je le gagerois même ſi c'étoit un ſujet de gageure; d'ailleurs Mademoiſelle de Vigny eſt un peu jeune pour vous, ne vous expoſez point à un refus qui me feroit de la peine, & auquel je ne pourrois pas rémédier, car je ne veux pas la contraindre; croyez-moi, revenons à votre premiere idée, c'eſt d'épouſer une veuve riche, n'eſt-il pas vrai? & qui ſoit encore aimable, on peut vous trouver cela ici; de riches, nous en avons beaucoup, d'encore aimables, elles ſont un peu plus rares, mais il ne vous en faut qu'une, ainſi laiſſez-nous faire, nous vous la trouverons.

M. D'APRIMON *bas à M. de Villenace.*

Votre affaire change de face.... Mon cher, je vous conſeille de revirer de bord, ou vous ne tenez rien.

M. DE VILLENACE *à M. d'Aprimon.*
Aussi vais-je faire....

(*A Madame Dumât.*)

Eh bien, Madame, s'il faut que je renonce à l'idée flatteuse d'epouser Mademoiselle votre fille, je ne connois qu'un moyen de m'en consoler.

MADAME DUMAT.

Et quel est-il? Parlez.

M. DE VILLENACE.

C'est.... Mais, Madame, je crains trop de m'exposer à un second refus, pour risquer moi-même de vous déclarer la seule alliance qui me flatteroit de bonne foi.

MADAME DUMAT.

Je ne devine point.....

M. D'APRIMON.

Cela est pourtant bien aisé, Madame, & vous ne chercherez ni bien loin ni long-temps quand je vous aurai dit que par cette alliance qui peut seule dédommager notre ami de ne point épouser Mademoiselle de Vigny, il aura le bonheur de vous appartenir encore de plus près.

MADAME DUMAT.

Ah! j'entends maintenant, est-ce là votre idée, M. de Villenace?

M. DE VILLENACE.

Oui, Madame, il faut bien vous l'avouer, puiſque j'y ſuis forcé.

MADAME DUMAT.

Monſieur, cette idée me fait honneur, mais elle mérite des réflexions; je ſuis déja veuve de deux maris, j'ai une fille à marier, & je ne veux point non plus me donner le ridicule de lui enlever les maris qui peuvent s'offrir pour elle; d'ailleurs je ne ſerois point flattée d'être le pis aller d'un parti qui auroit penſé ſérieuſement à ma fille; vous pouvez lui plaire, vous pouvez ſurmonter les obſtacles que je crains, décidons la d'abord ſur votre compte, & ſi vous ne réuſſiſſez pas, vous me permettrez de me livrer aux ſentimens que ma délicateſſe & ma raiſon m'inſpireront alors.

M. D'APRIMON *à M. de Villenace.*

Vous l'entendez, vous avez voulu débuter par la fille, la mere en eſt piquée, voila ce que je craignois.

M. DE VILLENACE *à Mr. d'Aprimon.*

Bon, bon, avec de l'eſprit je m'en tirerai, ne vous inquietez pas.

(A Madame Dumât.)

Si j'ai d'abord paru déſirer de m'unir à Ma-

demoiselle votre fille, soyez sûre, Madame, que c'étoit plus pour servir vos idées que les miennes; jamais mon projet n'a été d'épouser une jeune personne; ma raison, mon âge, l'honneur que j'ai de vous connoître, tout me parloit pour vous; mais je n'osois me flatter de vous trouver disposée à couronner mes espérances, & loin que vous soyez en ce moment même le pis aller de mon cœur, vis-à-vis de Mademoiselle votre fille, je vous proteste avec toute la franchise que vous m'avez toujours connue, que c'étoit elle qui ne m'obtenoit dans le secret de mon ame qu'à votre refus, je le supposois, & je désirois vous appartenir à quelque titre que ce fût.

MADAME DUMAT.

Je veux bien vous en croire, nous examinerons tout cela dans un autre moment, car j'apperçois M. Durmer.

SCENE V.

MADAME DUMAT, M. DE VILLENACE, M. D'APRIMON, M. DURMER.

M. DURMER *d'un ton brusque.*

MADAME, je suis votre serviteur; eh bien, Madame, est-ce enfin aujourd'hui que vous vous décidez; me donnez-vous votre fille, ou ne me la donnez-vous point?

MADAME DUMAT.

Je vous l'ai déja dit, vous traitez cette affaire bien brusquement, M. Durmer.

M. DURMER.

Point du tout, Madame, au reste, j'en ai traité de plus difficiles & de plus importantes de la même façon, qui m'ont réussi, dans tout ce que j'entreprends je ne connois que le oui & le non; je ne suis ni fourbe ni injuste, & quand on est comme moi, on doit agir de cette façon-là, c'est celle des gens de probité; d'ailleurs, je suis prêt de partir pour les Indes, & il faut, si j'épouse votre fille, que ce soit dans les vingt-quatre heures, ou je n'y pense plus.

MADAME DUMAT.

Eh bien, Monsieur, moi qui ne part pas

pour les Indes, il me faut plus de temps pour choisir le mari que je voudrai donner à ma fille, d'ailleurs elle n'est pas décidée elle-même.... Ainsi....

M. DURMER.

Bon, il vous faut du temps...... Elle n'est pas décidée..... J'entends ce jargon-là, c'est celui du monde. Eh! de la bonne foi, Madame, de la bonne foi.

MADAME DUMAT.

Mais, Monsieur, en vous parlant ainsi, je ne crois pas en manquer; que vous ai je promis?

M. DURMER.

Vous ne m'avez rien promis, il est vrai, mais vous m'avez laissé devenir amoureux de Mademoiselle votre fille, vous m'avez fait entendre que je ne lui déplaisois pas, n'est-ce pas plus qu'il n'en faut entre honnêtes gens pour conclure un mariage, quand, pardessus cela, les fortunes se conviennent?

MADAME DUMAT.

Non, Monsieur, ce n'est point assez, je ne veux point marier Mademoiselle de Vigny contre son goût; pardonnez, mais elle ne s'est point encore déclarée assez positivement sur celui qu'elle a pour vous.

M. DURMER.

Le mariage fait une fois, le goût se déclare, & une fille qui, une fois mariée, a tout le temps de devenir une honnête femme, ne le deviendra jamais, malgré tout le gout qu'elle aura pour son prétendu, si elle n'est pas faite pour l'être.

M. DE VILLENACE.

Monsieur compte beaucoup sur la force du lien conjugal, à ce qu'il paroît, mais les mariages ainsi brusqués ne sont pas toujours heureux.

M. DURMER.

Le mariage est une mer sur laquelle on s'embarque, sujette aux bons vents & aux tempêtes; le Navigateur qui consulte avant de partir si le temps sera bon pour s'embarquer, n'est pas plus sûr de ce bon temps dans le cours de tout son voyage que celui qui n'a pas cette précaution. Que le vaisseau soit bon, bien lesté & bien chargé de marchandises de bon aloi; voilà tout ce qu'il faut..... Je me porte bien, Mademoiselle votre fille aussi, je suis riche, elle a une fortune assez considérable, ainsi, notre embarquement est raisonnable, le temps fera le reste.

MA-

MADAME DUMAT.

Encore une fois, Monſieur, ſi ma fille y conſent, je ne m'oppoſerai point à ce qu'elle vous épouſe, mais je ne l'y contraindrai point.

M. DURMER.

Oh! je vous entends, Madame, & je prends ce propos pour un refus; je vois que ce qu'on m'a dit eſt vrai.

MADAME DUMAT.

Et qu'eſt-ce qu'on vous a dit?

M. DURMER.

Qu'il vous eſt arrivé d'hier au ſoir un gendre de Paris, un homme du bel air, dont toute la vie n'eſt qu'un Roman d'avantures galantes, un de ces hommes enfin qui ſemblent n'être venus dans ce monde que pour les menus plaiſirs des femmes, & qui communément, après avoir commencé par les ſéduire, finiſſent par les tromper....

M. DE VILLENACE.

Monſieur, vous êtes mordant dans vos portraits, mais vous les haſardez devant telles perſonnes que vous ne connoiſſez pas, & qui pourroient s'en offenſer.

M. DURMER.

Si elles s'en offenſent, tant pis pour elles,

& tant mieux pour moi, ce seroit une preuve que j'aurois dit la vérité, & je ne trouve que ce plaisir-là d'honnête dans la vie; mais c'est peut-être vous, Monsieur, qui êtes la personne dont on m'a parlé....

M. DE VILLENACE.

Oui, Monsieur, c'est moi-même; vous voyez qu'il faut un peu plus de retenue dans ses discours, quand on ne connoît pas les gens devant qui l'on parle.

M. DURMER.

Ma foi, Monsieur, si j'avois sçu que le portrait que je viens de faire eût pu vous regarder, j'y aurois peut-être mis quelqu'adoucissement; au reste si vous n'y ressemblez pas, ce doit être pour vous comme si je n'avois rien dit, ainsi, vous ne devez pas vous en fâcher.

MADAME DUMAT.

Messieurs, de grace, laissez tout cela; M. Durmer, je parlerai à ma fille, & définitivement vous sçaurez, avant que la journée se passe, ce oui ou ce non, que vous aimez tant.

M. DURMER.

Madame, vous me ferez plaisir, j'ai encore toute la journée de demain à vous donner pour vous décider, & je suis assez franc pour vous

dire que cette nuit, j'eſpere que cela ne m'empêchera pas de dormir; je ſuis votre ſerviteur.

(Il ſort.)

SCENE VI.

MADAME DUMAT, M. DE VILLENACE, M. D'APRIMON.

M. DE VILLENACE.

MADAME, j'ai bien fréquenté des ports de mer, j'ai bien rencontré des hommes bruſques & impolis, mais je vous avoue que je n'ai jamais trouvé un bourru de cette eſpèce, c'eſt un ourſe que cet homme-là; quoi! ſeroit-il poſſible que vous en fiſſiez votre gendre, & que Mademoiſelle votre fille....

MADAME DUMAT.

A propos de ma fille....... M. d'Aprimon, vous avez vos petites entrées chez elle, vous êtes même dans ſa confidence auſſi avant que ſa diſſimulation le permet, allez voir, je vous prie, ſi ſa toilette eſt finie, dites-lui qu'elle deſcende, & tâchez de preſſentir, ſur ce qui vient de ſe paſſer, quelles ſont ſes idées; je vous permets, pour en venir à bout, de lui

raconter tout ce que vous venez d'entendre, c'eſt une nouvelle preuve de ma confiance que je vous donne, & une nouvelle marque d'amitié que j'exige de vous.

M. D'APRIMON.

Madame, je n'abuſerai point de l'une, & je m'acquitterai de mon mieux de ce que l'autre vous doit.

MADAME DUMAT.

Allez, & amenez-nous-là au plûtôt.

M. D'APRIMON.

Oui, Madame.

(A M. de Villenace.)

Croyez-moi, renoncez à la fille pour ne ſonger qu'à la mere.

M. DE VILLENACE *à M. d'Aprimon.*

C'eſt à quoi je vais travailler.

(M. d'Aprimon ſort.)

SCENE VII.

MADAME DUMAT, M. DE VILLENACE.

M. DE VILLENACE.

Sur tout ceci, permettez-moi, Madame, de vous communiquer une reflexion qui peut-être sera de votre goût.

MADAME DUMAT.

Voyons, je vous dirai au vrai ce que j'en pense, mais asseyez-vous.

M. DE VILLENACE *s'assied à côté de Madame Dumât.*

Convenez avec moi que c'est dommage que M. Durmer soit un homme si impoli, & si peu fait pour la société; car sans cela, sa fortune, son âge, son état de Négociant dans ce pays ci, où ils sont considérés, d'autant qu'ils y sont en force, tout cela paroîtroit faire convenir ce M. Durmer à Mademoiselle votre fille.

MADAME DUMAT.

Je le pense comme vous, & même si elle consent à l'épouser, tout brusque, tout bourru qu'il est, j'y donnerai mon consentement; dans le cours de ce mariage, je ne vois que bonheur pour elle. Comment! deux jours après la cé-

rémonie, son mari part pour un voyage de long cours, elle restera ici maîtresse de ses volontés & d'une fortune considérable, n'ayant de compte à rendre de sa conduite qu'à elle-même.

M. DE VILLENACE.

Et mais, c'est presque jouir de l'heureux état de veuve; ma foi, Madame, vous avez raison de vous déterminer à ce mariage, &, pour son propre bonheur, je vous conseillerois de l'y déterminer vous-même, en employant l'autorité que votre qualité de mere vous donne sur elle.

MADAME DUMAT.

Vous ne pensez donc plus à elle?

M. DE VILLENACE.

Moi, non, en vérité, je n'y pensois, comme je vous l'ai dit, que n'osant pas me flatter de pouvoir vous convenir, & désirant pourtant vous appartenir par quelqu'endroit.

MADAME DUMAT.

Me parlez-vous vrai. M. de Villenace? vous n'êtes point sensible aux charmes & à la jeunesse de ma fille, & votre penchant pour moi pourroit aller jusqu'à désirer d'obtenir ma main!

M. DE VILLENACE.

Ah! Madame, c'est, je vous jure le plus

vif & le plus ſincere de tous les vœux que j'aye formés & que je formerai de ma vie.

MADAME DUMAT.

Je vous l'avouerai, j'ai du plaiſir à le croire, mais j'aurai quelque peine à me le perſuader, & je me dois une réſerve ſur laquelle je veux régler ma conduite.

M. DE VILLENACE.

Et quelle réſerve, Madame? ſi j'ai le bonheur de vous plaire, n'êtes-vous pas maîtreſſe de vos actions? En mariant votre fille, & en lui donnant ſon bien, ne remplirez-vous pas les devoirs d'une mere juſte & raiſonnable?

MADAME DUMAT.

Sans doute, mais enfin, ſi je prends le parti d'accepter votre main, ſongez qu'un troiſiéme mari jette certain ridicule ſur la femme qui en eſt là, & qui le haſarde; d'ailleurs, quoique vous ne ſoyez ici que d'hier, vous pouvez avoir fait quelqu'impreſſion ſur le cœur de ma fille, & ſi cela étoit, ne ſeroit-il pas plus raiſonnable à moi de faire ſon bonheur, en vous prenant pour mon gendre, que de me rendre haïſſable à ſes yeux, en vous prenant pour mon mari?

M. DE VILLENACE.

Madame, ſoyez ſûre que, ſi je lui ai fait quelqu'impreſſion, elle eſt ſi foible que le moindre

doute qu'elle aura sur le bonheur auquel j'aspire, suffira pour ne lui en pas laisser la trace la plus légere....

MADAME DUMAT.

Mon Dieu, je le sçais, cela ne se détruit pas si vite que vous le dites ; vous avez un mérite si séduisant ; elle n'a point encore aimé, un cœur neuf est si tôt pris ; enfin, je veux sçavoir la situation du sien à votre égard, à n'en pouvoir douter, avant que de rien décider sur votre sort & sur le mien.

M. DE VILLENACE.

Et comment, Madame, comment voulez-vous vous y prendre, pour être sûre de ce que vous désirez sçavoir ; vous la dites si dissimulée, & sa qualité de jeune personne bien élevée lui donne tant de droits & de moyens pour conserver cette dissimulation, que jamais vous ne pourrez vous rendre certaine de ce qui peut se passer dans le fond de son cœur.

MADAME DUMAT.

Je sçais bien que j'entreprends un ouvrage très-difficile, & que quand on veut lire dans ces jeunes cœurs de filles à marier, elles vous présentent le Livre à rebours, mais cependant je veux essayer de lire dans celui de ma fille l'article qui vous regarde ; si je la trouve dis-

posée à vous aimer, j'entends qu'il ne soit plus question de moi, & dès ce moment, vous trouverez bon que je vous regarde comme mon gendre; si, au contraire, son cœur ne lui dit rien pour vous, alors, comme je ne lui ravirai rien, je pourrai me déterminer en votre faveur, sans avoir de reproches à me faire.

M. DE VILLENACE.

Cette délicatesse fait votre éloge, Madame, l'embarras est de pouvoir la servir d'une façon capable de vous tirer du doute où vous êtes.

MADAME DUMAT.

Je rêve à quelle ruse nous pourrions avoir recours pour éclaircir ce doute; je ne trouve rien, cela est difficile.

(Elle rêve.)

M. DE VILLENACE *à part.*

Ma foi, si elle me dit vrai, je pourrois encore esperer à sa fille; pour y parvenir, hasardons de lui proposer une idée qui me vient.

MADAME DUMAT *sort de sa rêverie.*

Eh bien, vous n'imaginez rien?

M. DE VILLENACE.

Si, vraiment, Madame, je crois avoir trouvé un moyen sûr de développer ce qui se passe à mon égard dans le cœur de Mademoiselle de Vigny, & de l'amener à vous en faire l'aveu.

MADAME DUMAT.

Voyons....

M. DE VILLENACE.

Oh! la ruſe eſt excellente, & auſſi ſimple qu'elle eſt ſûre. Mademoiſelle votre fille va deſcendre, il faut, dans la converſation que je vais avoir avec vous deux, que je lui offre, comme de votre aveu, tous les ſentimens d'un cœur épris de ſes charmes; dans cette converſation pour que mes ſoins ne ſoient pas perdus, vous me ferez la grace de prendre pour vous tous les propos affectueux, tendres & paſſionnés que je lui tiendrai, il faudra bien qu'elle me réponde, quelle nous ouvre ſon ame, malgré elle, d'autant que vous l'y engagerez vous-même; oh! vous verrez, Madame, vous verrez que nous ſçaurons à quoi nous en tenir, & vous déciderez après.

MADAME DUMAT.

Oui, l'idée eſt aſſez bonne, mais ſi dans cette converſation vous alliez lui faire l'impreſſion que je crains qui ne ſoit déja faite....

M. DE VILLENACE.

Alors, Madame, alors.... mais... non... non, cela n'arrivera pas; en tout cas, vous ſçaurez à quelle ſorte de mérite ſon cœur eſt diſpoſé de ſe rendre, & qu'enfin ce n'eſt jamais

un M. Durmer qui pourra lui plaire, vous lui chercheriez quelqu'un dans mon genre; car, Madame, je vous le déclare, si l'accident arrivoit que j'eusse le malheur de plaire, dans cette conversation, à Mademoiselle votre fille, je vous prierois de ne point penser à moi pour elle: mon cœur, qui vous est dévoué tout entier, ne pourroit jamais consentir à cette union; vous seule, Madame, pouvez faire mon bonheur.

MADAME DUMAT.

Je veux bien vous croire, M. de Villenace; l'épreuve à laquelle je vais exposer ma fille, pourra bien être dangereuse pour tous trois, mais voilà qui est convenu, j'en veux courir les risques, je veux connoître une fois en ma vie ce qui se passe dans le cœur de ma fille, vous seul pouvez me procurer cette satisfaction; déployez-lui devant moi les talens que vous avez de plaire, & de persuader ce que vous ne sentez pas, mais point de tricherie sur-tout, employez tout votre art, & nous verrons, par son effet, ce qu'il faudra raisonnablement que je décide; la voici, songez à vous.

SCENE VIII.

M. DE VILLENACE, MADAME DUMAT, MADEMOISELLE DE VIGNY, M. D'APRIMON.

M. D'APRIMON.

MADAME, permettez que je vous préſente Mademoiſelle, je l'ai inſtruite des galans propos de M. Durmer, & de tout le feu de ſon amour pour elle; voyez ſi vous pouvez déveloper ce qu'elle en penſe, car pour moi, je n'en ai pu rien tirer, & j'y renonce, en vous faiſant ma revérence.

(Il va pour ſortir.)

MADAME DUMAT.

On vous reverra dans peu, M. d'Aprimon.

M. D'APRIMON.

Oui, Madame, j'aurai cet honneur-là au plutôt.

SCENE IX.

M. DE VILLENACE, MADAME DUMAT, MADEMOISELLE DE VIGNY.

M. DE VILLENACE *à part.*

VOYONS si je pourrai aller jusqu'au cœur de la petite personne ; si j'y parviens, ma foi, je laisse là la mere.

MADAME DUMAT.

Approchez, ma fille, le moment est arrivé où il faut que vous vous décidiez sur le compte de M. Durmer, en l'acceptant pour mari, ou en le refusant.

MADEMOISELLE DE VIGNY.

Ma mere, vous sçavez que je n'ai point de volonté sur cela, si M. Durmer vous convient, il faut bien que je l'épouse.....

MADAME DUMAT.

Il faut bien......il faut bien..... mais ce n'est point là répondre comme ma tendresse pour vous me le fait désirer ; vous le sçavez, je ne veux point vous contraindre sur le choix de votre époux, ainsi, parlez-moi à cœur

ouvert; avez-vous quelques répugnances d'épouser M. Durmer?

MADEMOISELLE DE VIGNY.

Moi, je ne crois pas, & puisqu'il faut que je me marie, autant vaut ce Monsieur là qu'un autre.

MADAME DUMAT.

Vous me désespérez avec vos réponses; mais une fille de votre âge sçait bien si quelqu'un lui plaît ou non.

MADEMOISELLE DE VIGNY.

Mais, ma mere, quelqu'un pourroit me plaire actuellement, & me tromper par la suite; vous me l'avez dit tant de fois, que les hommes les plus aimables sont souvent les plus trompeurs, que je craindrois d'en être la victime, si je suivois mon goût.

M. DE VILLENACE *à part.*

Ah! ceci me regarde. *(Haut.)* Mademoiselle, votre raisonnement, tout sensé qu'il paroît, vous expose à faire un mauvais choix; s'il faut avoir un goût à soi, une façon d'être, une façon de penser, le moment où cela importe le plus à une personne de votre âge est, surtout, celui où elle doit se choisir un mari; j'entrevois dans votre discours que quelqu'un ici a

plus de droits de vous plaire que M. Durmer, avouez-le de bonne foi.

MADEMOISELLE DE VIGNY.

Cela peut être, Monsieur, mais si cela étoit, jamais je ne donnerois moi-même à ce quelqu'un les moyens de le penser & d'en être sûr, il faudroit qu'il le devinât.

M. DE VILLENACE.

Eh bien, Mademoiselle, il le devinera, il l'a déja deviné. Charmante comme vous êtes, pouvez-vous douter de l'impression que votre premiere vue a été en droit de faire sur son cœur? Je me mets à la place de cet heureux Amant, n'en doutez pas, il vous aime, il vous adore, expliquez-vous en sa faveur, Madame votre mere vous laisse toute liberté sur cela, ne craignez rien, nommez cet Amant fortuné, & il vous rendra la plus heureuse personne du monde.

MADEMOISELLE DE VIGNY.

Mais, Monsieur, comment voulez-vous que je le nomme, je ne le connois pas encore.

M. DE VILLENACE.

Vous ne le connoissez pas encore? Vous voulez dire que vous ne le connoissez que foiblement, & depuis si peu de temps que vous n'êtes point sûre de la vive impression que vous

lui avez faite; eh bien, Mademoiselle, il faut vous en assurer, il faut vous apprendre que je suis cet Amant qui se flatte de n'avoir point déplu à vos premiers regards, & qui, de son côté, se fait un plaisir de vous rendre les armes.

MADEMOISELLE DE VIGNY.

Monsieur, vous me surprenez, & cet aveu, tout flatteur qu'il peut être, me paroît bien singulier & bien prompt.

M. DE VILLENACE.

Vous reviendrez de votre surprise, Mademoiselle, & me pardonnerez un peu de promptitude dans mon aveu, quand vous sçaurez que j'ai obtenu de Madame votre mere la permission de vous déclarer devant elle toute la force & toute la sincérité de mon amour; elle vous accorde à vous-même, dans ce moment, le droit d'avouer votre penchant, ainsi, Mademoiselle, plus de dissimulation, elle seroit déplacée; convenez plutôt que vous êtes devinée, & que j'ai le bonheur d'emporter la balance. *(A part)* Elle m'aime.

MADEMOISELLE DE VIGNY.

Vous, Monsieur, mais point du tout, je n'ai point le bonheur de vous connoître, & pour ne vous avoir vu que d'hier au soir, vous conviendrez qu'il n'y a pas de quoi exiger l'aveu

que

que vous demandez. Au moins je connois M. Durmer, il est du pays, on sçait ici quelles sont ses mœurs, sa famille, sa fortune, & par ce moyen il auroit peut être plus de droits que vous sur mon cœur, si je voulois lui en laisser prendre.

M. DE VILLENACC *à part.*

Voilà qui devient différent. *(Haut.)* Quoi! Mademoiselle, seroit il possible qu'un M. Durmer l'emportât sur moi? On a beau ne point vouloir se livrer à l'amour-propre, il est de certaines tournures d'hommes qui ne sont point faits pour être mis en parallele avec des Messieurs Durmer, & sans vanité, vous avez trop de discernement pour ne me pas distinguer d'un pareil homme.

MADEMOISELLE DE VIGNY.

Je vous crois beaucoup de mérite, Monsieur, je le vois même, comme je le dois, mais M. Durmer a le sien... c'est un jeune homme sage, d'une ame franche, d'un caractère un peu brusque, mais qui le rend vrai dans tout ce qu'il dit, de la plus exacte probité dans tout ce qu'il fait, d'une figure agréable, sans le sçavoir: je vous avoue que toutes ces qualités-là parleront toujours pour lui dans l'esprit des personnes raisonnables.

MADAME DUMAT.

Eh bien? cela veut-il dire que vous vous décidez en ſa faveur, voyons? En ce cas, je m'en vais lui écrire qu'il vienne au plutôt pour conclure votre mariage avec lui.

MADEMOISELLE DE VIGNY.

Mais, ma mere, cela ne veut dire que ce que je dis, que ces deux Meſſieurs ont chacun leur mérite....

MADAME DUMAT.

Allons, allons, vous penchez du côté de M. Durmer, je le vois: vous êtes ſi diſſimulée, il faut vous deviner malgré vous, & je vais lui écrire qu'il vienne ſur le champ.

MADEMOISELLE DE VIGNY.

Si c'eſt votre goût, ma mêre, que je l'épouſe, vous êtes la maîtreſſe. . . . & j'y conſens.

MADAME DUMAT.

Eh bien! j'y vais....

(A M. de Villenace.)

Monſieur, cette fois-ci votre mérite a manqué ſon coup.

M. DE VILLENACE *à Madame Dumât.*

Nous verrons.....

(A ſa fille.)

Je redeſcens dans un inſtant.

(Madame Dumât ſort.)

SCENE X.

M. DE VILLENACE, MADEMOISELLE DE VIGNY.

M. DE VILLENACE *à part.*

J'AI encore de l'espérance, me voilà seul avec la petite personne, développons toute mon éloquence; la mere me gênoit, mais maintenant....

(Haut.)

Y pensez-vous, Mademoiselle? Madame votre mere va écrire, va vous sacrifier à M. Durmer, croyant avoir bien lu dans votre cœur: vous-même, ingénieuse à vous tromper, vous allez-peut-être vous prêter à ce sacrifice?

MADEMOISELLE DE VIGNY.

Monsieur, mon sacrifice ne sera pas si grand que vous le pensez: j'obéirai à ma mere, & je ferai mon devoir.... Voilà tout.

M. DE VILLENACE.

Mais, vous le sçavez, elle ne vous demande point un effort d'obéissance; elle vous laisse maîtresse de votre choix. Eh! Mademoiselle, cédez à votre penchant; je me flatte qu'il vous parle en ma faveur: oui, j'ai lu dans ces beaux

yeux mon bonheur & le votre: apprenez donc plus positivement que je n'ai osé l'exprimer devant Madame votre mere, tout l'amour que vous m'avez inspiré!.... je le sens.... j'en mourrai, si je n'ai le bonheur de vous obtenir....

MADEMOISELLE DE VIGNY.

Mais pourquoi, Monsieur, ne vous êtes-vous pas exprimé aussi vivement devant ma mere? elle vous en avoit donné toute permission, à ce que vous m'avez dit....

M. DE VILLENACE.

Il est vrai; mais, vis-à-vis d'un tiers, l'amour le plus tendre & le plus passionné est toujours timide; le vôtre, sans doute, a essuyé le même embarras, convenez-en; mais à présent que nous sommes seuls, ne craignez point de vous livrer à ce sentiment si enchanteur, que vous cherchez inutilement à cacher dans le fond de votre ame; les momens nous sont chers, parlez, parlez, ma belle Demoiselle, avant que cette Lettre fatale parte; parlez, ou nous sommes perdus tous deux.

MADEMOISELLE DE VIGNY.

Monsieur, loin de parler comme vous paroissez le désirer, j'en ai déja trop fait que de vous écouter, & si vous ne changez de dis-

cours, je croirai que vous cherchez à vous amuser à mes dépens, & je vous céderai la place.

M. DE VILLENACE.

M'amuser à vos dépens?.... Ah! Mademoiselle, pouvez-vous avoir cette odieuse idée-là de moi! J'essayois, il est vrai, devant Madame votre mere à découvrir ce qui se passe dans votre cœur, plus, par un sentiment de curiosité qu'elle m'a engagé de satisfaire, que par un véritable amour; en m'offrant pour votre mari, je ne pensois qu'à devenir votre beau-pere; mais, dans cet instant, tout a changé de face; car, Madame votre mere.....

SCENE XI.

M. DE VILLENACE, MADAME DUMAT, MADEMOISELLE DE VIGNY.

(*Madame Dumât écoute, sans être vue de M. de Villenace, mais vue de sa fille, elle lui fait le signe du silence.*)

M. DE VILLENACE *continue à Mademoïselle de Vigny.*

MADAME Dumât ne veut accepter ma main que quand elle sera certaine que vous l'aurez

refusée ; si vous l'acceptez, elle y consent, mon bonheur dépend de vous, & puisqu'il faut tout dire en cet instant fatal, apprenez que je n'ai tâché d'animer l'amitié que Madame votre mere a pour moi, que pour être plus à portée de vous obtenir de vous-même ; sauvons-là du ridicule quelle veut se donner de prendre un troisiéme mari ; je vous l'avoue, son foible pour moi m'embarasse, & si je n'ai pas le bonheur de m'unir avec vous, croyez-vous que je puisse jamais être heureux avec elle ? Ah ! Mademoiselle, rendez-lui la justice qu'elle ne sçait pas se rendre elle-même, & en faisant votre bonheur & le mien, sauvez cette bonne Dame-là de la folle idée qui la possede.

MADAME DUMAT *avance.*

Elle s'en sauvera elle-même, Monsieur ; que ma fille s'explique naturellement, si malgré vos détours galans, elle se sent du penchant pour vous ; je veux bien encore consentir à ce mariage, mais si elle vous refuse, je vous prierai de ne point compter sur moi, & d'aller chercher fortune ailleurs ; j'ai des idées folles quelquefois ; mais je ne suis point incorrigible, & vous donnez de si bonnes leçons, qu'on ne peut s'empêcher d'en profiter.

M. DE VILLENACE.

Madame, je l'avoue, j'ai poussé peut-être la scène un peu trop loin ; mais vous sçavez que nous étions convenus.....

MADAME DUMAT.

Il suffit. Eh bien ! ma fille, Monsieur vous convient-il pour votre mari ?.... parlez franchement une fois en votre vie.

MADEMOISELLE DE VIGNY.

Non, ma mere, & quand il me conviendroit à tous égards, ce qui n'est pas, ce seroit assez que je sçusse que vous avez eu quelques prétentions sur sa personne, pour que je renonçasse à tous les sentimens qu'il auroit pu m'inspirer.

MADAME DUMAT.

En ce cas, Monsieur, vous voilà libre des deux côtés ; disposez de votre cœur en faveur de qui vous jugerez à propos, je ne suis pas plus curieuse de le posséder que ma fille.

M. DE VILLENACE.

Quoi ! Madame, quand tout ce que j'ai pu dire à Mademoiselle votre fille, n'a été que de convention avec vous, & que je n'ai employé certaines expressions un peu fortes, que pour mieux vous servir dans votre projet, devez-vous m'en punir, & m'en vouloir au point de

détruire toutes les espérances que vous m'avez permises, devez-vous douter de l'attachement que je vous ai juré? Quelle injustice!

MADAME DUMAT.

Encore une fois, Monsieur, tout est dit, & vos beaux discours ne me séduiront pas plus qu'ils ont séduits ma fille.....

(*A Mademoiselle de Vigny.*)

Mon enfant, eh bien! veux-tu que j'envoie cette Lettre à M. Durmer?

MADEMOISELLE DE VIGNY.

Oui, ma mere, le caractère de Monsieur s'est si bien fait connoître dans tout son jour, qu'il m'apprend toute l'estime que je dois avoir pour celui de M. Durmer.

MADAME DUMAT.

En ce cas.... (*Elle va pour sonner.*) Mais le voici lui-même & M. d'Aprimon, tant mieux.

M. DE VILLENACE *à part.*

Parbleu, j'aurai fait une belle ambassade.

SCENE XII. ET DERNIERE.

M. DE VILLENACE, M. D'APRIMON, MADAME DUMAT, MADEMOISELLE DE VIGNY, M. DURMER.

MADAME DUMAT.

ENTREZ, M. Durmer: tenez, j'allois vous envoyer cette Lettre.

(Elle lui donne la Lettre qu'il lit tout bas.)

M. D'APRIMON *bas à M. de Villenace.*

Eh bien, où en es-tu? Tiens-tu la mere ou la fille?

M. DE VILLENACE *bas à M. d'Aprimon.*

Ni l'une ni l'autre, en mettant trop d'esprit, j'ai échoué comme un sot.

M. D'APRIMON *à M. de Villenace.*

Tant pis.

M. DE VILLENACE *à M. d'Aprimon.*

Aussi avec ces petits esprits de Province, on ne sçait ce qu'on tient.

M. DURMER *après avoir lu la Lettre.*

Madame, cette Lettre là est une Lettre de change payable à vue, & me voilà prêt à l'acquitter de toute mon ame.

MADAME DUMAT.

J'en suis charmée, Monsieur, nous allons y procéder au plutôt.

(A M. de Villenace.)

Et vous, Monsieur, si vous écrivez l'histoire

de vos conquêtes galantes, n'y mettez pas, croyez-moi, cette avanture ci; elle feroit tort à l'ouvrage.

M. DURMER.

Ah! ah! tous les galans de profession n'arrivent pas toujours à bon port; il y a quelquefois des bourasques à essuyer auxquelles ils ne s'attendent pas, mais cela les corrige.

M. DE VILLENACE.

Oui, cela les corrige, M. Durmer; mais il y a des hommes grossiers, brusques & impolis, qui ne se corrigent jamais, Madame, je n'ai pas réussi dans mon entreprise, mais je vais m'en vanger sur toute la Ville, & mettre à contribution toutes les jolies femmes que j'y pourrai trouver, sans en excepter bientôt Madame Durmer elle-même.

MADEMOISELLE DE VIGNY.

Allez, Monsieur, on vous a démasqué, vous n'êtes plus dangereux.

M. DE VILLENACE.

C'est ce qu'il faudra voir.

MADAME DUMAT.

Mais quand vous voudrez vous faire bien venir de la mere & de la fille, souvenez-vous de ce qu'il en arrive, & que.......

FIN.

LA FORCE
DU SANG.

ACTEURS.

M. CRISTAN, garçon riche, âgé de soixante ans.

Mademoiselle DE SAINT PREUX, âgée de quarante six ans.

M. CANDIDE, ami de M. Cristan & de Mademoiselle de Saint Preux.

Madame CONTOIS, femme de charge de la maison de M. Cristan.

LOUISON, âgée de huit ans.

ALEXIS, âgé de dix ans,

UN LAQUAIS de M. Cristan.

(La Scène est dans la chambre à coucher de M. Cristan.)

L'Action commence à dix heures du matin.

LA FORCE DU SANG.

SCENE PREMIERE.

M. CRISTAN, M. CANDIDE.

M. CANDIDE.

BON jour, mon cher Cristan; eh bien! comment te trouves-tu ce matin?

M. CRISTAN.

Toujours de même, mon ami, c'est-à-dire assez mal: je sens que je dépéris journellement depuis près de deux ans.

M. CANDIDE.

Il est inutile de te flatter, tout le monde s'en apperçoit; mais quel mal as-tu? que sens-tu?

M. CRISTAN.

A dire vrai, je ne sens aucun mal; mais tu

l'as vu encore hier à notre dîné, je n'ai point d'appétit, je ne dors point les nuits, & je ne sçais à quoi attribuer une langueur interne qui me consume journellement.

M. CANDIDE.

Ton état est singulier; mais si tu n'as point de mal physique, il faut bien que ce dépérissement vienne du moral; je te l'ai dit, je soupçonne que tu as quelque chagrin que ton ame dévore en secret; ouvres-moi ton cœur: je suis ton ami depuis si long-temps, que tu me dois toute ta confiance.

M. CRISTAN.

Moi, du chagrin! mais point du tout, mes affaires sont en bon état maintenant, je jouis sans ambition d'une fortune très-honnête, je mene une vie douce & heureuse avec Mademoiselle de Saint-Preux, qui, comme tu sçais, est une fille d'un vrai mérite.

M. CANDIDE.

Oui, mais peut-être cette inclination qui dure depuis quinze ans est usée dans ton cœur; nous sommes des êtres si singuliers, qu'un bonheur toujours égal nous paroit monotone, insipide, l'ennui s'en mêle, malgré nous, le cœur cesse d'être affecté, & toute la machine en souffre: seroit-ce là ta maladie?

M. Cristan.

Non, je t'assure, j'aime Mademoiselle de Saint-Preux comme le premier jour, & l'habitude a plus ajouté au plaisir de vivre avec elle, qu'elle n'y a pu nuire.

M. Candide.

En ce cas, c'est donc une autre raison qui cause ce dépérissement. Mais, dis-moi, tu n'es plus jeune, tu menes une vie avec cette Demoiselle qui, en n'engageant point votre liberté, fournit à une critique assez bien fondée, ces petits mariages-là sont tolérés dans nos mœurs, mais plus le temps les dénonce à la société, & plus elle est en droit de les trouver méprisables; ils sont même, dans une ame honnête, inséparables d'une certaine honte qui conduit aux remords, & quand on est fait pour être bon pere & bon mari, on est tout étonné à un certain âge de s'être refusé ces deux avantages, en fraudant les droits de l'ordre civil & ceux de la nature. N'aurois-tu pas à propos de cela des regrets?...

M. Cristan.

Ah! mon cher ami, de quoi me parles-tu? A force de chercher, tu viens de descendre dans le fond de mon ame, & y tou-

cher la plaie que j'y ſens depuis long-temps & qui eſt la ſeule cauſe de mon état.

M. CANDIDE.

Eh bien, mon ami, ſi c'eſt-là tout ton mal, il t'eſt bien aiſé de le guérir. Epouſe Mademoiſelle de Saint-Preux, tu lui rendras un hommage qu'elle mérite à tous égards, & à toi l'eſtime de tous les honnêtes gens.

M. CRISTAN.

Il y a long-temps que cette idée de mariage me ſollicite en faveur de Mademoiſelle de Saint-Preux; elle le mérite par la conduite qu'elle a toujours eue avec moi, par ſa tendre déférence à toutes mes volontés, par l'aveugle ſacrifice qu'elle m'a fait de ſa fortune & de ſon honneur: mais en l'épouſant je ne ſerai ſatisfait qu'à moitié; cette perſonne eſt d'un âge à ne plus me faire eſpérer de fruits de notre mariage & il faut que je te l'avoue, la qualité de mari ne peut contenter mes déſirs qu'autant que je pourrai eſpérer d'y joindre celle de pere.

M. CANDIDE.

Comment? Ce déſir te conduiroit-il juſqu'à vouloir abandonner cette Demoiſelle qui t'a ſacrifié, de ton aveu, ſa fortune & ſa réputation?

M.

M. CRISTAN.

Le Ciel m'en préserve! Non, je suis incapable d'une pareille injustice; mais le Ciel me punit de la conduite que j'ai tenue avec elle depuis notre union.

M. CANDIDE.

Qu'as-tu donc à te reprocher?

M. CRISTAN.

Ah! mon ami, je suis un monstre qui ne mérite pas le nom d'homme; il faut que j'épanche mon ame dans la tienne: mais quand je t'aurai appris les horreurs dont j'ai été capable dans la liaison sans réserve que j'ai formée avec Mademoiselle de Saint-Preux, j'ai bien peur que toute ton amitié pour moi ne se tourne en mépris, & tu me rendrois justice.

M. CANDIDE.

Dès que tu sens tes fautes, jusqu'à te les reprocher si vivement, tu mérites ton pardon: instruis-moi; de quoi s'agit-il?

M. CRISTAN.

Apprends jusqu'où j'ai poussé l'injustice & l'inhumanité. Dans les premieres années de mon union avec Mademoiselle de Saint-Preux, nous tenions cette union plus secrette à cause de mon oncle que je ménageois, comme étant son seul héritier; malgré mes précautions, mon

oncle eut quelques soupçons de cette liaison, & me menaça de me deshériter s'il en entendoit parler davantage. La crainte de perdre sa succession étouffa en moi les sentimens de la nature & de la probité. J'avois promis à Mademoiselle de Saint-Preux de l'épouser, malgré mon oncle, si j'avois un enfant d'elle qui vécût. J'eus effectivement (à deux ans l'un de l'autre) deux enfans de cette Demoiselle; mais, pour me dispenser de tenir ma parole, dont l'exécution m'auroit privé de tout le bien de mon oncle, que j'avois besoin d'ajouter à ma fortune, aussi-tôt la naissance de ces deux infortunés, je les fis mettre, à l'insçu de leur mere, dans cet asyle qui n'est fait qne pour les tristes fruits de la pauvreté la plus profonde, ou pour ceux des ames vicieuses & sans humanité : il me fallut sauver dans l'esprit de Mademoiselle de Saint-Preux la honte de mon procédé; je lui fis accroire que ces deux enfans étoient morts successivement en nourrice.

M. Candide.

Eh bien, ces enfans, que sont-ils devenus? S'ils vivent, actuellement que tu as recueilli la succession de ton oncle, & que tu ne le crains plus, ne peux-tu pas retrouver ces enfans, & en épousant la mere, leur rendre leur état, & faire ton bonheur?

M. Cristan.

Voilà, mon ami, ſur quoi le Ciel excerce contre moi une juſte vengeance. Lors de la naiſſance de ces enfans, je me trouvai aſſez inhumain pour renoncer à ma qualité de pere pour toujours, & comme je me méfiois d'un retour à cette tendreſſe paternelle que j'étouffois en moi, je ne voulus point conſerver de moyens de pouvoir reclamer & reconnoître ces triſtes victimes de mon ambition. La femme que je chargeai dans le temps, de les porter à cette maiſon publique, eſt morte depuis; enfin, j'ai tant fait qu'il ne me reſte aucun renſeignement qui puiſſe me les faire reconnoître, & dans le moment où mon ame eſt toute ouverte aux ſentimens de la nature & de l'honneur, ils n'ont repris leur empire ſur moi que pour me rendre malheureux ſans reſſource le reſte de ma vie, ils font journellement mon ſupplice.

M. Candide.

Je conçois ta ſituation, elle eſt affreuſe.

M. Cristan.

Tout mon déſir eſt d'avoir des enfans; le Ciel m'en a accordé deux, d'une perſonne que j'aime & que j'eſtime, & par ma cruauté, ces enfans exiſtent malheureux, inconnues, ſans que je puiſſe jamais eſpérer de réparer mon cri-

me & leurs malheurs! Ah, Dieu! je le sens, j'en mourrai de douleur.

M. CANDIDE.

Et Mademoiselle de Saint-Preux ne se doute de rien?

M. CRISTAN.

Non, heureusement pour elle; moins à plaindre que moi, puisqu'elle n'a rien à se reprocher, elle regrette encore ces deux enfans qu'elle croit morts; si elle sçavoit de quoi le désir d'avoir du bien, & peut-être celui de conserver ma liberté, m'ont pu rendre capable, elle me détesteroit avec raison: gardes-toi de lui révéler jamais....

M. CANDIDE.

Je sens toute l'importance de ton secret.... sois tranquille.... mais crois-moi, le seul remede que je trouve à ton chagrin est de réparer dans la personne de la mere l'injustice que tu as eu pour ses enfans; tu auras un sujet de remords de moins en l'épousant.

M. CRISTAN.

Il est vrai, mais aussi en l'épousant, je te l'ai déja dit, il faut renoncer au bonheur d'être pere.

M. CANDIDE.

D'être peré! Fais-toi justice, es-tu digne de

le redevenir, après l'abus affreux que tu as fait de cette respectable qualité? Répare tes erreurs criminelles autant qu'il est en ton pouvoir voilà tout ce qui te reste à faire.

M. Cristan.

Ah! mon ami, tu vois mes larmes, de grace, épargnes un malheureux que la mort seule.... mais j'entends quelqu'un...... C'est peut-être Mademoiselle de Saint-Preux, je vais lui cacher mon trouble en descendant dans mes bureaux, cause avec elle, je vous rejoindrai bientôt, mais surtout....

(Il lui fait le signe du secret.)

SCENE II.

M. CRISTAN, M. CANDIDE, MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

M. Cristan.

Ah! Mademoiselle, permettez, notre ami Candide va vous tenir compagnie, pendant que je vais expédier quelques affaires qui m'attendent.

Mademoiselle de Saint-Preux.

Faites, Monsieur, je vais causer avec M. Candide.

M. Cristan sort.

SCENE III.

M. CANDIDE, MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

Il va remonter bientôt.

(Elle s'assied.)

M. Candide, ne trouvez-vous pas depuis quelque temps notre ami furieusement changé ?

M. CANDIDE.

C'est ce dont je lui parlois quand vous êtes arrivée ; je cherchois à découvrir en lui les causes de cet état de dépérissement où nous le voyons depuis près de deux ans.

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

Cela fait le malheur de ma vie ; mais imaginez vous à quoi on peut attribuer cette destruction journaliere ?

M. CANDIDE.

Non, j'ai entrevu seulement qu'il a un fond de chagrin renfermé dans son ame, je ne sçaurois vous en dire davantage ; mais vous-même, ne soupçonnez-vous point de quelle nature peut être ce chagrin ?

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

Ah! Monſieur, il y a long-temps que je n'en ſuis plus au ſoupçon, ſur cette nature de chagrin, j'en ai la certitude la plus complette; vous êtes l'ami de M. Criſtan, vous êtes le mien, & ſi j'oſois....

(Elle verſe quelques larmes.)

M. CANDIDE.

Eh bien, Mademoiſelle, ouvrez-moi votre cœur, je le vois, vous en avez beſoin; peut-être en nous conſultant enſemble trouverons-nous quelques reſſources contre ce qui vous chagrine.

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

Elles ſont toutes dans la volonté de M. Criſtan, Monſieur, j'en ſuis certaine.

M. CANDIDE.

Comment? il ſe rendroit, vous & lui, malheureux à plaiſir? cela n'eſt pas croyable.

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

Ah! Monſieur, vous le croiriez aiſément, ſi je vous apprenois....

M. CANDIDE.

Je ſuis capable de renfermer un ſecret dans mon ſein, faites moi part du vôtre, & je ſuis preſque ſûr de porter quelques ſoulagemens à vos chagrins, peut-être même à ceux de M. Criſtan. En pareil cas, un ami en tiers eſt un

point de ralliement pour deux ames comme les vôtres, il devient un arbitre, & même un consolateur équitable qui détruit les craintes, atténue les fautes, écarte les reproches, ramene les esprits intimidés, enfin dissipe tout nuage, en faisant briller sans prévention les rayons de la saine morale, & le flambeau de la vérité.

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

Vous avez raison, mais comme je crains dans cet instant-ci de n'avoir pas le temps d'entrer dans tous les détails de la situation où se trouve le cœur de M. Cristan & le mien, je les remettrai à un autre temps; je vais vous apprendre en deux mots ses motifs de chagrin; vous avez été toujours le confident de notre union depuis l'instant qu'elle s'est formée, jusqu'à présent.

M. CANDIDE.

Oui, mais je n'en ai sçu que les événemens les plus apparens.

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

Apprenez-en donc les plus cachés. J'ai eu deux enfans de M. Cristan, une fille & un garçon; la premiere auroit actuellement huit ans, & l'autre dix, si M. Cristan n'avoit pas eu l'inhumanité........ *(Elle pleure)* Je ne sçaurois parler....

M. CANDIDE.

Vous me faites frémir; quoi? il auroi été assez cruel!...

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

Non, il n'a point attenté à leur vie; il seroit plus coupable, mais peut-être ne seroit-il pas plus malheureux. Peu de jours après leur naissance, il s'en est privé pour jamais, en les faisant mettre aux Enfans-Trouvés, sans conserver aucun indice de leur existence; il m'a fait accroire qu'ils étoient morts successivement.

M. CANDIDE.

Quelle triste résolution! C'est, sans doute, la crainte de déplaire à son oncle qui lui aura suggéré ce sentiment dénaturé; le désir d'avoir du bien aura trompé son cœur.

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

Justement, voilà son motif; je tâche, tant que je puis, d'en augmenter la force dans mon ame, pour lui pardonner; j'y suis même parvenue jusqu'à un certain point, mais, je le vois, il ne peut pas en obtenir autant de lui-même; le trait le plus perçant d'un remords continuel le poignarde, voilà son chagrin, je crains qu'il ne le conduise au tombeau, si le remede que j'ai entre mes mains ne vient promptement à son secours; c'est sur quoi je veux vous consulter,

Monſieur, dès aujourd'hui; je ne peux plus vivre dans mon état, ni M. Criſtan dans le ſien, le moment eſt venu où je dois tout riſquer.

M. CANDIDE.

Ah! Mademoiſelle, que votre ſituation me touche, & que notre cruel ami a de reproches à ſe faire! Mais quelqu'un vient.

(Il ſe leve, & ouvre la porte, dont on tournoit déja la clef.)

Eh! c'eſt Madame Contois, la petite Louiſon, & ſon cher Alexis.

SCENE IV.

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX, M. CANDIDE, MADAME CONTOIS, *la petite* LOUISON, & *le jeune* ALEXIS.

MADAME CONTOIS.

AH! Monſieur, mille pardons de la peine, ces enfans ont voulu ouvrir....

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX, *à M. Candide*

Ils ont uſage de venir tous les matins ſouhaiter le bonjour à M. Criſtan, il eſt tou-

jours leur bon ami; n'est-ce pas, Louison?.... viens m'embrasser....

(*Elle les embrasse l'un après l'autre.*)

LOUISON.

Et vous, vous êtes toujours aussi notre bonne amie, n'est-ce pas, ma bonne amie?

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

Oui, si votre maman Contois m'assure que vous êtes bien sage.

MADAME CONTOIS.

Ah! Mademoiselle, je vous assure que ce sont de bons enfans; M. Alexis a quelquefois des querelles avec son Maitre de Latin, mais cela se passe.

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

Mon petit ami, il ne faut pas que cela arrive, car je ne serois plus tant votre bonne amie.

M. CANDIDE *à Madame Contois.*

Vous lui faites donc apprendre le latin, Madame Contois? cela est bien.

MADAME CONTOIS.

M. Cristan & Mademoiselle ont tant d'amitié pour ces deux enfans, que j'ai grand soin qu'ils en tirent le plus de profit qu'ils pourront.

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

Ils s'adonnent au bien, ils sont élevés sous nos yeux dès l'enfance, ils mériteront qu'on

s'intéreſſe toujours pour eux; n'eſt-il pas vrai, mon cher Alexis, que tu veux devenir quelques jours un habile homme?

ALEXIS.

Oui, ma bonne amie, je veux ſçavoir de tout le plus que je pourrai pour vous contenter, mon bon ami auſſi, maman Contois, & tout le monde; mais ce Latin eſt bien long à apprendre, & bien difficile.

M. CANDIDE.

Allons, du courage, encore quelques années; ſongez, mon petit ami, que c'eſt auſſi le plus déſagréable & le plus difficile de tout ce que vous aurez à ſçavoir.

ALEXIS.

Eh, bien, voilà qui eſt fini, je ne veux plus m'impatienter contre ce maudit Latin; vous avez raiſon, Monſieur, en m'y appliquant davantage, j'en ſerai plutôt quitte.

M. CANDIDE.

Que vous êtes heureuſe, ma chere Madame Contois, d'avoir d'auſſi jolis enfans!

MADAME CONTOIS.

Oui, Monſieur, ils ſe portent au bien, & je trouve dans les bontés de Mademoiſelle & de

Monſieur, tous les ſecours que demande leur éducation, le Ciel me fait bien des graces, comme vous voyez.

M. CANDIDE.

Vous le méritez, Madame Contois, vous êtes une brave femme; mais voilà notre ami.

SCENE V.

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX, M. CANDIDE, M. CRISTAN, MADAME CONTOIS, LOUISON, ALEXIS.

M. CRISTAN.

Ah! ah! je retrouve grande compagnie.

LOUISON.

Ah! mon bon ami, pas ſi grande, mais laiſſez-nous faire, avec le temps elle grandira. Nous venons, mon frere & moi, vous ſouhaiter le bon jour, & ſçavoir comment vous avez paſſé la nuit.

M. CRISTAN.

Pas trop bien, mes enfans.

LOUISON.

Oh! tant pis, embraſſez-moi donc, mon bon ami.

M. CRISTAN *l'embrasse.*

Bon jour, ma petite.

ALEXIS *va l'embrasser.*

Et moi donc?

M. CRISTAN.

Bon jour, Alexis. La maman Contois est-elle contente de vous deux?

MADAME CONTOIS.

Oui, Monsieur, ce sont les meilleurs enfans du monde.

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX *les prend dans ses bras.*

Qui aiment bien leur mere & leur bonne amie, n'est-ce pas?

LOUISON.

Oh! de tout notre cœur.

ALEXIS.

Oh! oui, oui, de tout notre cœur.

M. CRISTAN.

Et moi, ne suis-je pour rien dans cette déclaration d'amour?

LOUISON.

Oh! vous y êtes pour tout....

ALEXIS.

Oui, pour tout.

M. CRISTAN.

En ce cas-là, je veux n'être pas ingrat, & vous en marquer ma reconnoissance.

(*A Mademoiselle de Saint-Preux.*)

Mademoiselle, je vous en prie, faites faire un petit habit d'Eté à Alexis, & ayez à Louison une jolie robbe de taffetas. Oui, mes enfans, tant que vous serez sages, que vous contenterez bien votre mere Contois, vous aurez part à mes bienfaits.

LOUISON *lui baise la main.*

Que vous êtes bon!

ALEXIS *en fait autant.*

Ah! mon bon ami, que je vais bien étudier.

M. CRISTAN.

Allez, mes enfans, songez que je vous aime toujours.

(*Ils sortent avec Madame Contois.*)

SCENE VI.

M. CANDIDE, M. CRISTAN, MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

M. CANDIDE.

Les voilà bien contens.... ils sont charmans....

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

Il est vrai qu'ils sont de la plus agréable figure....

M. CRISTAN.

Et du plus joli caractère....

(*Il soupire.*)

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

Malgré son état de servitude, que cette Madame Contois est heureuse de jouir, avec deux pareils enfans, du bonheur d'être mere! Hélas! de tous les biens qui sont sur la terre, c'est le seul que j'aurois ambitionné; le Ciel n'a pas voulu me rendre si heureuse...... Il m'a fait entrevoir ce bonheur quelques instans, mais ce n'a été que pour m'en priver pour toujours.

(*Elle pleure.*)

M.

M. Cristan.

Ce chagrin n'eſt pas retombé ſur vous ſeule, ma chere amie, & mes regrets.....

M. Candide.

Comment? .... mais je ſerois indiſcret de vouloir penétrer ce myſtère....

M. Cristan.

Non, mon cher Candide, tu es notre ami de tout temps, apprends que ſi le Ciel avoit voulu nous les conſerver, nous aurions deux enfans à-peu-près de l'âge de ceux que tu viens de voir; mais la Providence en a diſpoſée autrement, & mon ame, ouverte plus que jamais aux ſentimens de la Nature, cherche, en aimant ces deux enfans-ci, quelqu'adouciſſement au chagrin que j'ai d'avoir perdu les nôtres.

Mademoiselle de Saint-Preux.

Pour moi, je l'avoue auſſi, un certain attachement que j'ai pour ces deux enfans ſoulage la douleur que j'ai reſſentie de la perte de ceux que le Ciel m'avoit donnés; ils ont les inclinations honnêtes, ils ſont du même temps. Quelquefois je me fais une douce illuſion en les careſſant, la tendreſſe maternelle échauffe mon cœur, anime mes idées,

& en les embrassant, les yeux baignés de larmes, mon esprit, préoccupé de cette tendresse, persuade à mon ame que ce sont mes enfans que je tiens.

M. Cristan.

Laissons cela, de grace, vous déchirez mon cœur.

SCENE VII.

LES ACTEURS PRECEDENS, UN LAQUAIS.

Le Laquais *à M. Cristan.*

Un Monsieur vous demande en bas, à qui vous avez donné rendez-vous pour affaire.

M. Cristan.

Je descends.

(Le Laquais sort.)

SCENE VIII.

M. CRISTAN, M. CANDIDE, MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

M. CRISTAN.

De grâce, ma chere amie, éloignez ces idées triftes, & ne vous entretenez plus d'une perte irréparable, je vais revenir dans une petite demie heure, reftez, mon cher Candide, & nous déjeunerons tous trois.

(Il fort.)

SCENE IX.

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX, M. CANDIDE, *tous deux affis.*

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

Messieurs, vous êtes maintenant trop avant dans ma confidence, pour que je puiffe reculer, il faut vous informer de tout, & que votre amitié m'éclaire fur le parti que j'ai à prendre.

M. Candide.

Attendez tout de cette amitié, & de ma discrétion. Parlez.

Mademoiselle de Saint-Preux.

Je suis plus heureuse mere que je ne vous l'ai annoncé; je vous ai dit que M. Cristan avoit précipité dans l'oubli nos deux enfans, en les envoyant sans renseignement dans cette maison publique que je vous ai nommée.

M. Candide.

Oui, & vous m'avez ajouté qu'il vous avoit fait accroire qu'ils étoient morts en nourrice.

Mademoiselle de Saint-Preux.

Telles étoient effectivement ses intentions, mais heureusement pour moi, & j'espere pour lui, elles ont été mal servies; la femme chargée d'exécuter les tristes volontés de M. Cristan, en a fait la confidence à Madame Contois, que nous avions dès-lors, & qui, sur le champ, m'en a rendu compte; à ce récit, mon ame a frémi, mes entrailles se sont émues, & j'ai déterminée Madame Contois, qui ne faisoit que de relever de couche d'un enfant qui ne vécut que peu de jours, à prendre le mien à sa place, à l'élever, comme le sien, dans notre maison; & avec de l'argent, j'ai engagée la femme, chargée des ordres de M. Cristan, à garder le

ſecret, & à lui perſuader qu'elle lui avoit obéi. Pour mon ſecond enfant j'ai eu le bonheur d'avoir la même facilité ; M. Criſtan voulut uſer de la même adreſſe que pour le premier, Madame Contois accoucha encore à peu-près dans le même temps que moi, & je l'engageai de nouveau à garder mon ſecond enfant auprès d'elle, à la place du ſien, dont j'ai fait prendre le plus grand ſoin en nourrice & dans des Penſions. Vous voyez, par ce récit, que j'ai ſauvé les fruits de mon union avec M. Criſtan, du cruel état d'abandon & d'oubli, où il vouloit les jetter, j'ai joui du plaiſir de voir journellement mes enfans s'élever ſous mes yeux, en attendant le moment favorable de pouvoir les préſenter à leur pere, ſans que j'euſſe à craindre de lui déplaire, par une conduite qui a totalement contrarié la ſienne. Je crois ce moment arrivé ; vous les venez de voir ces deux êtres infortunés, dans la perſonne de cette petite Louiſon & d'Alexis, ils ont trouvé en moi la mere la plus tendre & la plus ſenſible, mais je n'ai rien fait encore, ſi je n'ai l'adreſſe de leur rendre un pere qui conſtate leur état & leur légitimité, en l'engageant, à force de larmes & de prieres, à réparer ſes torts envers ſon propre ſang.

M. Candide.

Quelle sage conduite! ah! Mademoiselle, soyez-en sûre, l'heure de votre contentement est arrivée, vous m'en avez assez dit, pour que, sans manquer au secret que j'ai promis à mon ami, je puisse vous apprendre qu'il m'a ouvert tout son cœur, & m'a fait voir tous les remords d'une ame vraiment repentante. Il meurt de chagrin d'avoir perdu les fruits de sa tendresse pour vous; déclarez tout, présentez-lui vos deux enfans, qui sont les siens, & soyez sûre qu'en lui rendant son repos & la vie vous allez le décider à tout réparer par le mariage le plus heureux.

Mademoiselle de Saint-Preux.

Ah! Monsieur, après la dureté qu'il a eu de se priver lui-même de ses enfans, puis-je me flatter de retrouver en lui les sentimens d'un bon pere & d'un bon mari? Je tremble de lui découvrir que j'ai contredis ses volontés, je tremble de lui présenter ces enfans malheureux, qu'il a proscrits dès en naissant..... On finit quelquefois par se faire haïr, en découvrant à quelqu'un qu'on lui sçait des torts de cette espèce; la honte où l'on le jette ferme son cœur aux sentimens qu'il a méprisés, tout espoir de retour alors est perdu pour jamais. Monsieur, voilà

ce que j'ai crains plus que la mort, & ce que je crains encore ; puis-je risquer d'exposer à ce malheur le sort de mes enfans & le mien..... sans fortune que celle..... Ah! Dieu!

M. CANDIDE.

Oui, Mademoiselle ; encore une fois, découvrez tout, je vous réponds du succès. Le moment est favorable, & quand il est question de passer de la crainte & de la tristesse au plus grand bonheur, on ne doit pas retarder d'un instant. Je vais vous préparer cet instant heureux qui doit finir vos peines, quelle satisfaction pour moi de pouvoir vous y servir à quelque chose!

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

Quoi! dans le moment même, vous imagineriez.....

M. CANDIDE.

Vos enfans sont tout prêts, allez les chercher, amenez les ici avec vous, mais ne venez que quand vous sçaurez que Cristan y sera avec moi, vous vous cacherez tous sans bruit dans le cabinet qui est à côté, & vous ne paroîtrez avec vos enfans que quand je vous appellerai, vous les préviendrez seulement de se jetter à ses genoux en entrant.

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

Je me livre avec confiance à l'espoir que

vous répandez dans mon ame, je vais chercher mes enfans, & j'exécuterai ponctuellement la marche que vous m'indiquez.

M. CANDIDE.

Allez, je crains que Cristan ne remonte, & ne vous trouve ici; faites ce que je viens de vous dire, & soyez certaine que vous touchez aux plus heureux momens de votre vie.

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

Que je vous aurai d'obligation....

(Elle sort.)

SCENE X.

M. CANDIDE *seul.*

QUELLE joie va se répandre dans le cœur de mon triste ami, quand il va voir succéder aux regrets qu'il a de s'être lui-même privé de ses enfans, le plaisir de les retrouver, & d'apprendre qu'en dépit de sa cruauté, & malgré lui-même, il n'a pas cessé un moment de leur servir de pere! Le voici.

SCENE XI.

M. CANDIDE, M. CRISTAN.

M. CRISTAN.

Tu es ſeul? qu'as-tu donc fait de Mademoiſelle de Saint-Preux?

M. CANDIDE.

Elle eſt remontée chez elle pour quelques arrangemens de ménage qui demandent ſa préſence, elle va redeſcendre.

M. CRISTAN.

Eſt-elle un peu revenue de la triſteſſe que notre converſation lui a cauſée?

M. CANDIDE.

Oui, mon ami, je te dirai même plus, il ne tiendra qu'à toi que vous ſoyez tous deux les plus heureux époux, en faiſant ceſſer tous les chagrins que tu t'es procurés par ta conduite paſſée.

M. CRISTAN.

Que veux-tu dire par-là? & comment ſeroit-il poſſible.... Aurois-tu abuſé de mon ſecret, en apprenant à Mademoiſelle de Saint-Preux.... Il ne me manqueroit plus que ce malheur.

M. CANDIDE.

Je n'ai rien révélé à cette Demoiſelle, mais elle

tu sçait, heureusement pour toi, plus que tu ne penses, sans que sa sagesse & sa prudence t'ayent jamais pu donner occasion de le soupçonner.

M. CRISTAN.

Quoi! elle sçauroit que moi-même.... j'ai eu la cruauté!... je suis perdu.

M. CANDIDE.

Non, mon ami, rassures-toi au contraire, rappelles ton cœur à la vertu, s'il est fait pour elle; tout concourt à ton bonheur & à celui de cette fille estimable, il ne tient qu'à toi d'être le plus fortuné des peres & le plus tendre des maris.

M. CRISTAN.

Le plus fortuné des peres?... expliques-toi.

M. CANDIDE.

Soit, mais d'abord réponds-moi sincérement. Si le Ciel te faisoit retrouver tes deux enfans, dignes de toute ta tendresse, si Mademoiselle de Saint-Preux, par une adresse que le seul cœur d'une mere peut inspirer, les avoit sauvés à ta cruauté, te sens-tu assez honnête homme pour couronner son ouvrage, & réparer, par un prompt mariage, tous les torts que la Nature & l'Amour sont en droit de te reprocher?

M. CRISTAN.

Ah! mon ami, je mérite bien que tu m'accables de ce doute après tout ce que j'ai fait, mais

aussi tu as vu mon repentir, tu sçais qu'il me tue journellement, rends-moi donc enfin plus de justice, & sois certain..... Mais que sert de porter à mon ame une espérance inutile? elle ne feroit qu'augmenter ma douleur & mes regrets.

M. CANDIDE.

Vas, plus heureux que sage, respires, mon cher Cristan, reviens à la vie, pour jouir d'un bonheur, qu'effectivement tu ne devois plus espérer.

(Il prononce à haute voix.)

Approchez, Mademoiselle.

SCENE XII.

ET DERNIERE.

M. CRISTAN, M. CANDIDE, MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX, MADAME CONTOIS, LOUISON, ALEXIS.

M. CANDIDE *à Mademoiselle de Saint-Preux qui fait entrer ses enfans.*

ENFIN, voilà l'instant où tous vos chagrins vont finir.

(Les deux enfans & Mademoiselle de Saint-Preux se jettent aux genoux de M. Cristan.)

M. CANDIDE *à M. Cristan.*

Tiens, mon ami, vois à tes genoux ta fem-

me & les deux enfans que le Ciel t'a conservés, & sois encore cruel envers eux si tu l'oses.

M. CRISTAN.

Quoi? Mademoiselle, seroit-il possible.... quoi? Louison & Alexis seroient....

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

Oui, Monsieur, ce sont les fruits de notre tendresse; la Nature, peut-être plus puissante sur le cœur d'une mere, m'a inspiré les moyens de vous les conserver sous vos yeux, en attendant des momens plus heureux. Ces deux êtres si intéressans, vous les avez toujours vus, toujours aimés, sans les connoître, pourriez-vous cesser de les aimer, en apprenant qu'ils sont vos enfans?

M. CRISTAN.

Mes enfans!

(*Il les embrasse.*)

Ah! Ciel! mon cœur suffit à peine à ma joie! mais comment croire....

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

La femme que vous aviez chargée de les soustraire à ma tendresse, à révélé votre secret à Madame Contois, elle m'en a instruite à tems, j'en ai empêché l'exécution, en engageant Madame Contois à les élever à la place de ses enfans.

MADAME CONTOIS.

Voilà la vérité.

M. CRISTAN.

O bonheur inattendu! dès demain, dès ce ſoir, je diſſiperai mes remords par le mariage le plus ſaint & le plus authentique; mon cher Alexis, ma chere Louiſon, embraſſez votre pere....

LOUISON.

Quoi, mon bon ami, nous ſommes vos enfans....

(*A Mademoiſelle de Saint-Preux.*)

Vous êtes notre mere....

ALEXIS.

Ah! que nous allons vous aimer; mais ſans oublier jamais notre maman Contois, qui a tant eu ſoin de nous.

M. CRISTAN.

C'eſt le premier ordre que je vous donne, mes enfans.

(*A Madame Contois.*)

Ma chere Dame, vous avez ſervi long temps à cet heureux myſtere, je le vois; attendez tout de ma reconnoiſſance.

MADAME CONTOIS.

Je ſuis trop payée du peu que j'ai fait, en

voyant la fin de vos peines, & le commencement du bonheur de ces chers enfans.

(*Elle les embrasse.*)

M. CANDIDE *à M. Cristan.*

On t'expliquera plus en détail comment on a pu te ménager cette heureuse réussite, ne pensez tous qu'à vous dédommager par des jours plus sereins, de tous ceux qui ont été enveloppés des plus affreux nuages.

M. CRISTAN.

Ah! Madem...... ma chere femme, je vous dois mon bonheur & ma vie..... oubliez pour jamais....

MADEMOISELLE DE SAINT-PREUX.

Si je l'oublie.... votre probité agit, votre tendresse éclate, & j'ai tant fait que je vais être enfin la mere & la femme la plus heureuse.

M. CANDIDE.

Mon cher ami, on pourra dire du mariage que tu vas contracter avec tant de plaisir, après tant de chagrins, que....

FIN.

L'HEUREUX
MALHEUR,

ACTEURS.

M. LE MARQUIS D'ALANCÉ, âgé de soixante ans.

Madame LA MARQUISE, sa femme, âgée de cinquante deux ans.

Le jeune D'ALANCÉ, leur fils, âgé de douze ans.

M. L'ABBÉ DESRIS, âgé de trente ans.

LE CHEVALIER DE SAINT-HILAIRE, ami du Marquis d'Alancé, âgé de cinquante-cinq ans.

M. DE FONPUR, parent du Chevalier, âgé de cinquante-un ans.

JULIE, femme de chambre de Madame la Marquise, âgée de vingt ans.

UN LAQUAIS nommé Contois.

(La Scène se passe dans le Sallon du Château du Marquis d'Alancé. Ce Château est entouré de fossés d'eau vive.)

L'Action commence à onze heures du matin.

L'HEUREUX MALHEUR, OU LE CHOIX D'UN GOUVERNEUR.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS D'ALANCE, LE CHEVALIER DE SAINT-HILAIRE.

LE CHEVALIER.

EH bien, M. le Marquis, il m'a paru que vous avez eu hier au soir une longue conversation avec M. de Fonpur, mon infortuné parent; parlez-moi vrai, qu'en pensez-vous?

LE MARQUIS.

Mon cher ami, c'est l'homme du monde le plus estimable, & qui mérite le moins d'être

malheureux. Vous ſçavez comme j'aime mon fils, nous avons fait rouler toute notre converſation ſur la façon la plus ſûre de former, de conduire l'éducation d'un jeune homme de ſon âge & de ſa qualité; quelle ſagacité d'intelligence, quelle connoiſſance du cœur humain M. de Fonpur ne m'a-t-il pas montré dans cette converſation! & tout cela, avec une tendreſſe d'ame & une gaieté d'eſprit qu'on a bien du mérite à conſerver dans le malheur; je vous l'ai promis, & je vous le répete, je n'ai rien tant à cœur que de le fixer auprès de nous, pour avoir ſoin de l'éducation de mon fils. C'eſt une découverte la plus heureuſe qu'un pere puiſſe faire; mais croyez-vous qu'il ſe décide à embraſſer cet état?

M. le Chevalier.

Mon parent, comme je vous l'ai dit, a étudié les hommes toute ſa vie, il en a eſſuyé des injuſtices & des diſgraces, qui auroient dû le brouiller avec toute l'eſpèce, mais ce qui fait l'éloge de ſon cœur, c'eſt qu'il n'a trouvé dans ce cœur ulcéré, que plus de ſentimens d'humanité pour eux; cependant le mauvais état de ſa fortune va le forcer de ſe ſéparer d'eux pour jamais, ſi le déſir

qu'il a deformer l'éducation d'un jeune homme de condition, ne satisfait aux besoins qui troublent son repos & son existence. Malheureusement, je ne puis par moi-même y remédier.

M. LE MARQUIS.

Que je le plains, à son âge, d'être obligé de se livrer à toute l'assiduité, à tous les dégoûts & à toutes les contrariétés qui environnent l'état de gouverneur d'un enfant de douze ans !

M. LE CHEVALIER.

Que voulez-vous? C'est son goût décidé, il a sur cet état des connoissances acquises, & des principes si bien établis, que tout ce qui pourroit effrayer un autre ne lui rend cet état que plus intéressant; après celui d'être pere, il le regarde comme l'état le plus respectable de l'humanité, & le plus digne d'occuper le cœur & l'esprit d'un homme estimable.

M. LE MARQUIS.

Il a bien raison; il seroit à souhaiter que les peres & les meres en pensassent de même, & considérassent, autant qu'ils le doivent, l'honnête homme qui a tous les talens, & tout le mérite qu'éxige un emploi si difficile; je vais parler de lui à Madame d'Alan-

té, employer toute mon autorité fur elle, pour qu'elle lui rende la juftice qu'il mérite, & le préfére aux autres perfonnes dont on lui a parlé; mais ma femme eft une femme, & j'ai bien peur que cet Abbé Defris que vous avez vu ici, ne foit un obftacle à mes volontés dans fon efprit.

M. LE CHEVALIER.

Quoi? ce jeune Abbé, il n'a l'air, entre nous, que d'un agréable étourdi, plûtôt fait pour diffiper un enfant & en faire un étourdi comme lui, qu'un homme raifonnable.

M. LE MARQUIS.

Je fuis de votre avis, auffi ce fera bien malgré moi, s'il a la préférence; mais il eft complaifant, flatteur, il chante joliment, il joüe bien la Comédie, il fe mêle même d'en compofer, il fait des vers, des bouquets, des chanfons, Madame d'Alancé eft folle de ces miferes-là; tout le vrai mérite de votre parent pourra-t-il en triompher? J'ai bien peur que non.

M. LE CHEVALIER.

Comment, Monfieur! quand il s'agit de l'éducation de votre Fils unique, de former le bonheur de toute fa vie, eft-ce à votre femme à choifir?

M. le Marquis.

Je le ſens, cela ne devroit pas être, mais j'aime la paix, & ſi le Gouverneur de mon Fils n'eſt du goût de ma femme, vous pouvez compter que ni lui, ni mon fils, ni moi, nous n'aurons ici un jour de repos; ce ſera plus de critiques, plus de tracaſſeries, plus de moments d'humeur. . . . C'eſt ce qui m'a forcé de remercier malgré moi le Gouverneur qui vient de nous quitter, c'étoit pourtant un homme de mérite.

M. le Chevalier.

Allons, Monſieur, permettez-moi de vous le dire, l'envie de condeſcendre aux goûts & aux volontés d'une femme, ne doit pas aller juſqu'à haſarder l'éducation d'un fils unique; ſi vous en aviez pluſieurs, vous pourriez riſquer de lui en abandonner un, pour le faire élever à ſa guiſe, mais vous n'avez que lui ſeul pour vous repréſenter un jour dans le monde; je ne vous le dis pas, par intérêt pour mon parent, mais pour vous-même; quels regrets ne vous préparez-vous pas? Quels reproches n'aurez-vous pas à vous faire un jour, ſi, par une foible complaiſance, vous ſubordonnez votre autorité paternelle aux petites idées d'une femme qui ne s'atta-

che communément, en fait d'éducation, qu'à une superficie d'agrémens, au clinquant séducteur de petits talens à la mode, qui éloignent ordinairement les moyens du vrai mérite & de la vertu?

M. LE MARQUIS.

Vous avez raison, allons, cela est décidé; M. de Fonpur sera le Gouverneur de mon fils; ma femme dira tout ce qu'elle voudra, je soutiendrai mes droits de pere & de mari sur un point aussi important à mon repos, à mon honneur & à ma tendresse.

M. LE CHEVALIER.

Pardonnez, si je me suis livré à trop de chaleur sur cet objet, contre Madame d'Alancé; mais la force de la vérité dans une affaire aussi grave, me rendra excusable.

M. LE MARQUIS.

Vous m'avez parlé en ami; je ne dois que vous en remercier, & avoir la fermeté de soutenir mon projet.

M. LE CHEVALIER.

Vous voilà tel qu'il convient à un chef de maison & à un bon pere de famille, tâchez de conserver ce sacré caractère à travers les obstacles qu'on va lui opposer.

M. LE MARQUIS.

J'apperçois Madame d'Alançé; elle va, sans doute, me parler de son doucereux Abbé, vous allez voir si je ne sçais pas être ferme quand il le faut.

M. LE CHEVALIER.

Je le souhaite pour vous & pour le bonheur de votre fils.

M. LE MARQUIS.

Vous allez voir..... Mais les femmes sont adroites, impérieuses ou séduisantes, elles prennent plus d'un chemin pour arriver à leur but; secondez-moi de votre mieux, en appuyant mes raisons, nous serons deux contre un; il y auroit bien du malheur si nous n'en venions pas à bout.

M. LE CHEVALIER.

Vous seul devriez suffire, pour vaincre dans ce combat; mais, mon cher Marquis, je le vois, près de l'abordage, vous mollissez déja.

M. LE MARQUIS.

Moi.... non.... vous allez voir.....

SCENE II.

M. LE MARQUIS D'ALANCÉ, MADAME LA MARQUISE, M. LE CHEVALIER DE SAINT-HILAIRE.

MADAME LA MARQUISE.

Ah! Messieurs, je suis bien aise de vous trouver ensemble, félicitez-moi de la bonne affaire que je viens d'achever.

M. LE MARQUIS.

De quoi s'agit-il?

MADAME LA MARQUISE.

Je viens enfin de déterminer notre cher Abbé Desris à se charger de l'éducation de mon fils; il se sacrifie à cet emploi, par considération pour vous, mon mari, & pour moi, malgré la répugnance qu'il en avoit: je suis d'un contentement, d'une joie....

M. LE MARQUIS.

Ne vous livrez pas tant à cette joie, Madame, car je suis fâché de vous annoncer qu'il y auroit trop à en rabattre.

MADAME LA MARQUISE.

Comment?

M. LE MARQUIS.

Votre M. l'Abbé Desris n'est point du tout l'homme à qui je veux confier l'éducation de mon fils, & j'ai fait tomber mon choix sur une autre personne beaucoup plus digne de cette entreprise importante; ainsi.....

MADAME LA MARQUISE.

Quoi! Monsieur, vous en avez choisi un autre? Allons, vous n'y pensez pas, ou vous voulez plaisanter.

M. LE MARQUIS.

J'y pense, & je ne plaisante point.

MADAME LA MARQUISE.

Et bien, moi, je vous assure, foi de mere, de femme éclairée & ferme, que ce sera l'Abbé Desris à qui vous donnerez la préférence; encore une fois, c'est une affaire faite, vous ne voudriez pas détruire un choix aussi heureux & aussi raisonnable.

M. LE MARQUIS,

Vous sçavez que j'aime la paix, & que pour l'avoir, je vous laisse assez la maîtresse; soyez-la, sur toute autre chose, j'y consens, mais sur celle-ci vous trouverez bon que je sois le maître.

M. LE CHEVALIER *bas au Marquis.*

Bravò.

MADAME LA MARQUISE.

Le maître! Voilà un ton que vous n'avez jamais pris avec moi, & que la tendre amitié qui regne entre nous depuis si long-temps ne peut vous pardonner.

M. LE MARQUIS.

Il faudra pourtant bien qu'elle me le pardonne; car mon parti est pris, c'est M. de Fonpur que je choisis pour être Gouverneur de mon fils.

M. LE CHEVALIER *bas au Marquis.*

Fort bien, courage.

MADAME LA MARQUISE.

Quoi, M. de Fonpur? Y pensez-vous? Y pense-t-il, lui-même, à l'âge qu'il a?....

M. LE MARQUIS.

C'est précisément son âge qui me décide dans ce choix. Ce n'est qu'à cet âge qu'on est parvenu à bien connoître la nature, le cœur humain; & l'expérience, jointe à l'étude de la saine Philosophie, ne se prêtent leurs forces réciproques, pour pouvoir, d'un enfant, former un homme, que quand on a passé par tous les dégrés de connoissances humaines, & qu'on a éprouvé tous les dangers & les malheurs de la vie, comme M. de Fonpur l'a fait.

MADAME LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire par ces dangers & ces malheurs de la vie? Votre fils n'a rien à craindre de ces choses-là; il est né enfant de condition, il sera très-riche, il est d'un heureux naturel, je ne vois point de dangers, ni de malheurs que nous puissions craindre pour lui dans l'avenir.

M. LE MARQUIS.

Vous n'en voyez point, & j'en vois beaucoup; oui, tout ce qui vous flatte dans l'existence de votre fils est précisément ce qui me fait trembler pour lui; je n'y vois que source d'orgueil, de vanité, de désordre, & de libertinage même, si une voix sage & prudente ne sçait réprimer journellement les premieres impressions que tous ces vices répandus dans le monde vont jetter dans le cœur de votre fils.

MADAME LA MARQUISE.

Eh! non, Monsieur, encore une fois, votre fils est d'un naturel heureux; il n'est pas question d'en faire un Philosophe, ennemi du plaisir, atrabilaire, maussade; il s'agit d'en faire un homme du monde, agréable à la société, & qui sçache faire son chemin par celui du plaisir même; voilà tout ce qu'il a besoin d'apprendre,

& ce que M. l'Abbé lui montrera mieux que personne.

(*A M. le Chevalier.*)

Pardonnez, Monsieur, si je ne suis pas portée dans le choix dont il s'agit pour votre parent; je connois tout son mérite: il a de l'expérience, des connoissances solides, enfin il est très-estimable; mais avec tout ce mérite-là, il n'inspireroit point à mon fils tous ces moyens d'agrémens qui constituent l'homme aimable & l'homme du monde; soyez de bonne foi, n'êtes-vous pas de mon avis?

M. LE CHEVALIER.

Effectivement, Madame, si vous ne voulez faire de votre fils qu'un homme agréable & superficiel, je doute fort que M. de Fonpur trouve en lui tous les petits moyens qu'il faut pour cela; mais M. d'Alancé prétend en faire autre chose: il veut que son fils devienne un homme de mérite, estimable par les lumières de l'esprit & les qualités de l'ame: il veut en faire un homme éclairé & vertueux tout ensemble; & pour cela, vous me permettrez de convenir que M. de Fonpur a plus de moyens que M. l'Abbé votre protégé.

M. LE MARQUIS.

Sans doute; allons, Madame, rendez-vous

à mes bonnes intentions, & ne disputons plus sur un choix aussi raisonnable que le mien, & qui doit être déféré à ma qualité de pere.

MADAME LA MARQUISE.

Comment! Croyez vous que mes droits de mere n'ont pas autant de force? Puisqu'il faut les faire valoir, je vous annonce que jamais je ne souffrirai que M. de Fonptur obtienne la préférence: vous voyez les choses de toute une autre face que moi, mais ma façon de voir est la meilleure & la plus convenable; ma parole est donnée, acceptée, il n'y a plus de reméde.

M. LE MARQUIS.

Il n'y a plus de remede! Madame, cela est bien fort, & si je ne craignois de compromettre mon autorité paternelle, je vous ferois bien voir que....

M. LE CHEVALIER *bas au Marquis.*

Eh! Monsieur, la voilà toute compromise, votre fermeté cede à celle de votre femme!

M. LE MARQUIS.

Madame, encore une fois, votre agréable Abbé n'est point du tout mon homme; jeune étourdi comme il est, qu'est-il en état d'apprendre à mon fils? à dire des fadeurs à des femmes, à babiller sur des minuties, à faire des vers, à jouer la Comédie; je ne veux faire de mon fils,

ni un Pétit-Maître, ni un Auteur, ni un Comédien; j'en veux faire un homme.

MADAME LA MARQUISE.

Oh! si les vers & la Comédie vous tiennent tant à cœur, je dirai à M. l'Abbé que vous voulez que mon fils y renonce, malgré les heureuses dispositions de son esprit, & les graces dont la nature l'a favorisé.

M. LE MARQUIS.

Mais qu'est-ce que votre Abbé lui apprendra à la place; lui qui n'a qu'une superficie d'usages & de mots, sous laquelle il cache adroitement l'ignorance la plus profonde....

MADAME LA MARQUISE.

Prévention, Monsieur, prévention toute pure, l'Abbé a l'esprit fin, délicat, il a le ton du monde, les graces du maintien, il connoît les usages de la Ville & de la Cour, il inspirera toutes ces connoissances à votre fils, & en fera un homme charmant; eh bien il ne sçaura pas jouer la Comédie, ni faire des vers, puisque cela vous déplaît, ce sera deux moyens que votre fils aura de moins pour réussir dans le monde, vous le voulez, il faut bien vous obéir.

M. LE MARQUIS.

Oui, je le veux absolument, point de vers, ni de Comédie, sans quoi je vous réponds que,

dans les vingt-quatre heures, votre Abbé n'est plus ici.

M. LE CHEVALIER *à part au Marquis.*

Voilà donc comme vous vous faites obéir? la belle résistance.

M. LE MARQUIS *bas au Chevalier.*

Que voulez-vous, on me cède ce que j'avois le plus à cœur..... Il faut bien...... Mais ne vous mettez pas en peine, si l'on me manque de parole, je vous tiendrai la mienne, dussai je faire divorce, vous verrez.

Nota. *Pendant ces* à parte, *Madame la Marquise arrange son métier de tapisserie.*

M. LE CHEVALIER.

Monsieur, tout est vu, j'annoncerai à mon parent qu'il ne doit plus penser à l'espérance que je lui avois donnée.

M. LE MARQUIS.

Pourquoi?... enfin.... on ne sçait pas....

M. LE CHEVALIER.

Tout est dit sur cela.

MADAME LA MARQUISE, *assise à son métier, éloignée.*

M. de Saint-Hilaire, je sçais que M. votre parent a essuyé des malheurs qu'il n'a pas mérités, je l'estime sincerement, & je veux lui rendre service.

M. LE CHEVALIER.

Madame, il a une Philosophie qui le met au-dessus de tous les événemens, je le connois, la fermeté de son ame & la gaité de son caractère le soutiendront jusqu'à la fin.

MADAME LA MARQUISE.

J'imagine une chose pour lui qui pourroit très-bien lui convenir, en lui conservant sa liberté, & en ajoutant à sa fortune ce que les événemens de nos temps malheureux ont pu lui ôter.

M. LE CHEVALIER.

Madame, vous êtes trop bonne.

MADAME LA MARQUISE.

J'ai des amis en crédit, par le moyen desquels je me fais fort de lui obtenir une place dans les Haras; que le mot ne vous effraye point, il y en a de fort honnêtes & très bonnes; avant qu'il soit peu, je veux qu'il en ait une.

M. LE MARQUIS.

Elle a raison, mon cher Saint-Hilaire, voilà un dédommagement qui pourroit convenir à votre parent.

M. LE CHEVALIER.

Une place dans les Haras? Je vous remercie pour lui de votre bonne volonté, mais comme je vous l'ai dit, il a, toute sa vie, occupé son esprit

esprit à instruire les hommes, après s'être étudié à les bien connoître; il a même fait plusieurs Ouvrages dans ce genre: je doute fort qu'une place dans les Haras le récompense de ses travaux, & satisfasse ses idées.

MADAME LA MARQUISE.

Enfin, vous verrez, tenez, le voilà qui revient de se promener, consultez-vous ensemble, & soyez sûre que mon amitié négligera rien pour réussir dans ce projet.

M. LE CHEVALIER.

Je vais lui en parler, & lui faire connoître tout l'intérêt que vous voulez bien prendre à son infortune.

(M. le Marquis & Madame la Marquise sortent.)

SCENE III.

M. LE CHEVALIER *seul.*

UNE place dans les haras! pour quelqu'un qui, toute sa vie, a travaillé à étudier les hommes; oh! la proposition est admirable, elle va bien le faire rire; car il a, au moins, le bonheur de prendre tout gaiement.

SCENE IV.

M. LE CHEVALIER, M. DE FONPUR.

M. LE CHEVALIER.

Réjouis-toi, mon cher Fonpur ; j'ai parlé pour toi avec succès à M. & à Madame d'Alancé ; ta fortune va changer de face.

M. DE FONPUR.

Quoi, sérieusement ? Quelque chose me réussiroit une fois dans ma vie ! J'en serois charmé pour la rareté du fait.

M. LE CHEVALIER.

Tu désirois la place de Gouverneur du petit d'Alancé ?

M. DE FONPUR.

Oui, tu le sçais, j'ai l'ame toute remplie du désir de former un homme dans toute l'étendue de la partie morale, puisque la Providence ne m'a pas accordé cette satisfaction, au physique.

M. LE CHEVALIER.

Eh bien, mon pauvre ami, tu n'es pas plus heureux d'une façon que de l'autre., le petit Abbé ton concurrent l'emporte sur toi dans

l'esprit de Madame d'Alancé, malgré tout le cas quelle fait de ton mérite, & toute la fermeté que j'ai tâché d'inspirer à M. d'Alancé pour se rendre le maître de ce choix.

M. DE FONPUR.

Ah! je me reconnois là, & tu le sçais, je m'y attendois....

M. LE CHEVALIER.

Oui, mais une chose à laquelle tu ne t'attendois pas sûrement, c'est le dédommagement que Madame d'Alancé & son mari, m'ont chargé de t'offrir de leur part.

M. DE FONPUR.

Un dédommagement? Voyons, de quoi s'agit il?

M. LE CHEVALIER.

Ils t'offrent de te faire obtenir une place dans les haras.

M. DE FONPUR.

Dans les haras! tout de bon?

M. LE CHEVALIER.

Oh! tout de bon, avant qu'il soit peu, on te l'obtient si cela te convient.

M. DE FONPUR.

Ma foi, ils ont raison; après tout ce que j'ai essuyé des hommes, après tout ce que j'ai vu, après tout ce que j'en connois, je crois que je

me tirerai mieux d'affaire avec les chevaux qu'avec eux ; tout ce qui me fâche, c'est que dans le cours de l'éducation que je pourrai donner à ces pauvres animaux, je ferai forcé de leur apprendre qu'ils auront affaire à de cruels maîtres ; cela attristera les heureux jours de leur enfance, & me fera de la peine pour eux.

M. LE CHEVALIER.

Eh bien, mon ami, il ne faudra leur en rien dire.

M. DE FONPUR.

Tu as raison. Mais pour occuper cette place en honnête homme, il faudra que je recommence un nouveau cours d'étude ; car, dans la nouvelle espèce d'éleves que l'on me propose, toutes mes lumieres se bornent à distinguer un cheval, d'une jument.

M. LE CHEVALIER.

Bon, est-ce qu'il est nécessaire de sçavoir si parfaitement les choses auxquelles on nous destine ? il suffit d'avoir la place ; on apprend superficiellement à en parler avec hardiesse, & tu n'auras pas plutôt jetté les yeux sur quelques mots du Parfait Maréchal, que tu seras le premier homme du monde pour régir les plus nombreux haras ; tes subalternes feront toute la besogne.

M. de Fonpur.

Oh! non, je veux gagner mon argent en honnête homme, dans quelque poste que mon infortune me place : je n'ai jamais voulu tromper les hommes, & si j'acceptois cet emploi, je tromperois les hommes & les chevaux tout ensemble, c'est trop pour un début ; encore une fois, je suis trop ignorant sur l'éducation de ces êtres-là. Que j'ai de regret de n'avoir pas préféré cette étude à celle d'élever & d'instruire des hommes, ma fortune seroit peut-être faite ; mais recommencer actuellement, je le sens, il est trop tard !

M. le Chevalier.

Eh bien ! quel parti vas-tu donc prendre ?

M. de Fonpur.

Quel parti ? ma foi, celui que je t'ai dit d'abord.

M. le Chevalier.

Quoi ! avec les lumieres de ton esprit, & toutes les connoissances acquises que tu as, tu vas te retirer dans un Village, dans une chaumière ?

M. de Fonpur.

Oui, sans doute, & plût au Ciel que j'eusse pris ce parti, avant que d'avoir éprouvé le peu de ressources qu'un honnête homme trouve

parmi les humains, quand il ne sçait pas employer auprès d'eux, tous les méprisables ressorts, toutes les petites bassesses qu'ils exigent pour accorder leurs faveurs; il me resteroit peut-être encore quelques raisons d'estimer ces hommes, qu'il faut, malgré moi, que je méprise maintenant; voilà, mon ami, tout ce que j'aurai gagné à solliciter ce que je n'ai pu obtenir, & puisque je n'ai plus d'autre espoir que les haras, j'aime encore mieux vivre avec de bons paysans, leurs femmes & leurs enfans, qu'avec des chevaux auprès de qui je n'ai contracté encore aucune liaison particuliere, ou avec des hommes qui me forcent à me séparer d'eux.

M. le Chevalier.

De la patience, mon cher ami, un jour vient où la Providence fait enfin pour nous ce qu'on a quelque droit d'en attendre, ne nous désespérons jamais.

M. de Fonpur.

Moi, me désespérer? mais tu n'y penses pas; ce n'est point sous le chaume & dans la vie simple & rustique que je craindrai le désespoir; il n'y loge jamais: si j'avois l'ame assez foible pour le craindre, ce seroit plutôt au milieu de ces hommes, qui, non-contens

d'humilier l'homme de mérite, indigent, & qui a tout son courage, veulent encore l'avilir. Ce qui me console, mon ami, c'est que la nature ne nous a point enfermés sous la clef; je vais faire gaiement mon paquet, & planter là toute la compagnie; va, c'est peut-être le plus grand bonheur qui puisse m'arriver d'y être résolu, malgré la bonté qu'on a de m'offrir une place dans les haras.

SCENE V.

M. LE CHEVALIER, M. DE FONPUR, JULIE.

JULIE.

MESSIEURS, M. le Marquis vous prie de monter tous les deux dans son cabinet, il a quelque chose à vous communiquer de la dernière importance.

M. LE CHEVALIER.

Allons voir ce que c'est.

(*A M. de Fonpur.*)

Il a peut-être fait quelques réflexions qui te seront favorables.

M. DE FONPUR.

Tu me flattes toujours, mais inutilement;

permets-moi de ne plus compter que sur moi-même.

(Ils sortent tous deux.)

SCENE VI.

L'ABBÉ DESRIS, JULIE.

L'ABBÉ.

ENFIN, je puis donc vous parler un moment en liberté, ma chere Julie.

JULIE.

Oui, mon cher Abbé, mais prenez garde que quelqu'un ne nous voye ou ne nous entende.

L'ABBÉ.

Ne craignez rien, nous sommes exactement seuls; apprenez que tout est arrangé, que je reste ici.

JULIE.

Madame m'a tout conté, je suis au comble du bonheur.

L'ABBÉ.

Sous le voile du mystère, ma chere amie, nous allons passer les jours les plus charmans, & peut-être....

JULIE.

Prenons garde, l'amour si vif mene à l'indiscrétion; moi-même je tremble qu'on ne lise dans mes regards tout ce que je sens pour vous, mon cher Abbé, & si l'on venoit à s'appercevoir....

L'ABBÉ.

Ne craignez rien. J'ai subjugué l'esprit de Madame d'Alancé, qui fait de son mari tout ce qu'elle veut; je vais les dominer l'un par l'autre. Sous le titre de Gouverneur du fils de la maison, vous verrez, je veux mener cette maison comme si j'en étois le maître; je sçais l'art & les moyens qu'il faut employer pour cela; paroissez seulement, dans les occasions, vous opposer à mes idées, conformément aux intérêts de votre Maîtresse, afin d'écarter tout soupçon d'intelligence entre nous; toutes ces petites ruses là, bien concertées, nous rendront le plaisir plus vif, en nous mettant à l'abri de tout danger.

JULIE.

Je le pense comme vous.

L'ABBÉ.

M. d'Alancé avoit mis une condition en m'acceptant pour gouverneur de son fils, c'est

que je ne lui apprendrois ni à jouer la Comédie, ni à faire des vers.

JULIE.

Eh bien?

L'ABBÉ.

Bon, la Marquise a parue d'abord s'y prêter; mais elle vient de le faire revenir de cette idée, & elle a tant d'empire sur ce bon homme de mari, que je crois qu'elle l'amenera à jouer lui-même, dans la premiere Piéce que je ferai, cela n'est-il pas délicieux?

JULIE.

Oh! cela est divin.

L'ABBÉ.

Vous avez bien fait de vous charger d'un rôle dans la Comédie que nous répétons; sous prétexte de vous le faire apprendre, comme il faut, il me sera permis d'aller à certaines heures dans votre chambre, & de causer plus librement avec vous.

JULIE.

Cela est encore excellent.

(Elle le prend sous le menton.)

Cher petit Abbé!

L'ABBÉ.

La jolie enfant! que je vous embrasse....

JULIE.

Y pensez-vous? Ici, si quelqu'un nous surprenoit..., finissez donc... petit étourdi....

(*Il se met à ses genoux.*)

L'ABBÉ.

Ma chere Julie, je vous adore, que je baise au moins cette belle main, si faite pour l'amour & en embellir les traits.

JULIE.

Vous êtes fou, l'Abbé... encore une fois... Ah Ciel! voilà Madame.

L'ABBÉ.

Ne vous déconcertez pas, & faites comme si vous répétiez votre rôle avec moi. (Il déclame:) *Oui, charmante Angélique, mon amour ne finira qu'avec ma vie.*

SCENE VII.

MADAME LA MARQUISE, L'ABBE', JULIE.

MADAME LA MARQUISE.

L'ABBÉ! que faites-vous donc-là avec Julie?

L'ABBÉ.

Ah! Madame, je lui faisois répéter son rôle, elle a si peu de temps à elle, Mademoiselle Julie, qu'il faut la prendre à la volée, & profiter des petits instans que son devoir lui laisse, pour lui donner des leçons.

MADAME LA MARQUISE.

Eh bien, qu'en dites-vous? En êtes-vous content?

L'ABBÉ.

Oui, Madame, je vous réponds que j'en ferai quelque chose ou je ne pourrai, mais je la prêche sérieusement de vaincre une certaine timidité qui s'oppose à ses progrès.

MADAME LA MARQUISE.

Vous faites bien.

(*A Julie.*)

Mon enfant, il faut de la hardiesse, sans cela

on n'eſt toujours qu'une froide Ecolière, & toute l'action en ſouffre.

JULIE.

Allons, Madame, je tâcherai de ſuivre vos avis.

L'ABBÉ.

Si dans le moment vous n'avez pas beſoin d'elle, Madame, pendant qu'elle eſt en bonne diſpoſition, j'irai dans ſa chambre ou dans la mienne lui faire répéter les ſcènes qu'elle doit jouer avec Monſieur votre fils, ce ſera autant de fait.

MADAME LA MARQUISE.

Oui, allez, l'Abbé, je vous la recommande; qu'elle vous écoute, vous obéiſſe en tout, & ne lui faites point de grace.

L'ABBÉ.

Dès qu'elle aura de la confiance & de la docilité; ſoyez ſûre, Madame, que j'en tirerai parti.

(Julie & l'Abbé ſortent.)

SCENE VIII.

MADAME LA MARQUISE *seule.*

Ah! ah! Monsieur mon mari, vous ne vouliez pas que mon fils jouât la Comédie; il a fallu, pour un moment, paroître céder à votre volonté; mais après, graces au Ciel, j'ai repris tous mes droits sur vous. Il faut en convenir, c'est toujours faute d'esprit & d'adresse quand une femme ne fait pas de son mari tout ce qu'elle veut.

SCENE IX.

M. LE MARQUIS, MADAME LA MARQUISE, M. LE CHEVALIER DE SAINT HILAIRE, M. DE FONPUR.

M. LE MARQUIS.

Ah! Madame, je vous trouve fort à propos; nous vous cherchions, pour vous apprendre des nouvelles fort intéressantes de votre agréable Abbé, c'est un joli garçon.

MADAME LA MARQUISE.

Encore; allez-vous me fatiguer les oreilles

de quelques mauvais propos; de quelques fausses histoires imaginées sur son compte? Pour vous éviter la peine de me les raconter, je vous avertis d'avance que je n'en croirai rien.

M. DE FONFUR.

Madame a raison; l'envie est si ingénieuse à inventer des faussetés contre les personnes qui y sont en butte, que le plus sûr est de ne vouloir rien entendre; après cet aveu sincère de ma façon de penser, j'espère qu'elle ne me soupçonnera point d'être complice de l'accusation que vous allez peut-être intenter injustement contre M. l'Abbé.

M. LE MARQUIS.

Tout cela est le mieux du monde; mais on n'a point à craindre d'accuser quelqu'un, quand la certitude des faits dont on l'accuse est établie sur des preuves écrites; & en voici, Madame, qui démasqueront l'impudent fourbe que vous honorez de toute votre confiance.

(Il montre une Lettre décachetée.)

MADAME LA MARQUISE.

De quoi s'agit-il donc? Voyons.

M. LE MARQUIS.

Tenez, Madame, c'est une Lettre de votre

Abbé, écrite à Mademoiselle Julie votre Femme de chambre.

(*Madame la Marquise prend la Lettre & lit tout bas.*)

Lisez tout haut, son style me fera encore plaisir à entendre : vous avez bien raison, il a l'esprit fin, délicat, il connoît les usages de la Ville & de la Cour, il inspirera toutes les connoissances à votre fils, & en fera un homme charmant, lisez, vous allez voir.

MADAME LA MARQUISE.

Et de qui tenez-vous cette Lettre?

M. LE MARQUIS.

Je l'ai trouvée moi-même dans la chambre de Julie, où il n'y avoit personne, dans un moment où j'y cherchois mon fils. Allons, lisez donc.

MADAME LA MARQUISE.

Mais d'abord, cette Lettre-là n'est point de l'écriture de l'Abbé.

M. LE MARQUIS.

Vraiment, il n'a eu garde de l'écrire lui-même, mais vous reconnoîtrez des traits qui vous prouveront qu'elle est sûrement de lui, lisez.

MA-

MADAME LA MARQUISE *lit haut*.

„Enfin, ma chere Julie, le moment appro-
„che où je vais vivre avec vous, comme on
„dit, sous le même toît: le parti que j'ai pris
„de devenir gouverneur du petit d'Alancé, va
„nous rejoindre; je mourois à Paris sans vous,
„& c'est pour vous que je fais le sacrifice de
„me charger de cette éducation; ce sot em-
„ploi ne m'effraye plus, dès qu'il me met à
„la portée de voir ma Julie: l'Eléve ira com-
„me il pourra, mais nos amours iront bien,
„& voilà ce dont il s'agit; j'ai si bien em-
„paumé le petit esprit de la Marquise, qu'elle
„n'aura plus d'autres idées que les miennes;
„sentez-vous, ma chere Julie, tout le bon-
„heur qui nous attend? Il s'est déja si fort
„emparé de mon cœur que je le sens pour
„deux. Adieu, je vous embrasse de toutes
„les facultés de mon existence."

M. LE MARQUIS.

Eh bien, Madame, quoique cette Lettre ne soit pas de l'écriture de l'Abbé, tout ce qu'elle contient ne prouve-t-il pas clairement qu'elle est de lui?

MADAME LA MARQUISE.

Non, Monsieur, rien ne le prouve, tout prouve, au contraire, que c'est une horreur,

un tour affreux qu'on lui joue ; je ne vous soupçonne pas d'en être l'inventeur, mais quelqu'un qui veut perdre l'Abbé dans mon esprit aura écrit cette Lettre, & l'aura mise dans la chambre de Julie, pour que vous puissiez l'y trouver, moi ou un autre ; cette ruse grossiere saute aux yeux.

M. DE FONFUR.

C'est ce que j'ai déja dit à Monsieur. Si cette Lettre étoit de M. l'Abbé, il ne paroît pas naturel que Mademoiselle Julie ait eu la négligence de la laisser traîner dans sa chambre : non, je le dis de bonne foi, cela ne paroît pas naturel, & comme j'ai le malheur d'être dans le cas de pouvoir être soupçonné d'une pareille méchanceté, après avoir été le concurrent de M. l'Abbé ; trouvez bon, Madame, que je vous fasse ma révérence, en vous priant de me regarder comme incapable de machiner une pareille horreur.

MADAME LA MARQUISE.

Monsieur, je vous rends trop de justice pour jetter sur vous le moindre soupçon ; soyez tranquille, & restez avec nous, je vous prie. M. de Saint-Hilaire ne vous a-t-il pas fait part d'une idée que nous avons.....

M. DE FONPUR.

Oui, Madame, je vous en fais mes sinceres remercimens; mais mon ambition alloit jusqu'à désirer d'être utile aux hommes, en consacrant à l'éducation de quelqu'un d'eux mes soins assidus & mes foibles lumieres; je n'ai pas réussi dans mon projet, & l'instruction de tout autre être au-dessous de l'homme ne m'intéresseroit point assez, je vais dans une solitude champêtre me fixer le reste de mes jours, & m'entretenir avec moi-même de tout ce que j'ai vu & trouvé dans un monde pour lequel je ne suis plus fait.

MADAME LA MARQUISE.

Quoi, décidément? ce parti est bien violent.

M. DE FONPUR.

Il est pris, sans retour, & de ce pas je vais le mettre à exécution, en vous remerciant de toutes les bontés que vous avez eues pour moi.

(*Il sort.*)

SCENE X.

M. LE MARQUIS D'ALANCE, MADAME LA MARQUISE, M. LE CHEVALIER DE SAINT-HILAIRE.

M. le Marquis.

Sa résolution me pénetre l'ame; M. de Saint-Hilaire, employez sur lui les moyens de l'amitié & de la raison, pour l'en faire revenir.

M. le Chevalier.

Je n'obtiendrois rien dans ce moment, mais je le rejoindrai ce soir à Paris, & je verrai ce que j'en pourrai faire.

M. le Marquis.

Je le regretterai toute ma vie. Madame, félicitez vous de votre ouvrage, voilà pourtant l'homme le plus estimable, le plus méritant, que vous sacrifiez à votre impertinent Abbé; car, vous avez beau dire, cette Lettre est de lui, qu'en pensez-vous, M. de Saint-Hilaire?

M. le Chevalier.

Mon jugement pourroit être suspect dans cette affaire, je m'intéressois pour mon parent contre M. l'Abbé; mais, malgré cela, je suis

de l'avis de Madame, & dès que cette Lettre n'eſt pas de l'écriture de M. l'Abbé, il y a toute apparence que c'eſt un tour de quelqu'ennemi ſecret que votre femme de chambre & lui ont dans votre maiſon; voulez-vous m'en croire? le temps eſt un grand maître, ne dites mot de la Lettre, remettez-la adroitemmt où vous l'avez priſe, & en éclairant la conduite de ces deux perſonnes, vous découvrirez bientôt ce qui en peut être.

M. LE MARQUIS.

L'avis eſt ſage, je vais moi-même remettre cette Lettre à ſa place, & avant qu'il ſoit peu, j'eſpere....... L'amour eſt indiſcret, ſurtout dans des cœurs vicieux; allez, je me flatte qu'en peu de temps nous en apprendrons aſſez, pour n'être plus la dupe d'un pareil fourbe.

MADAME LA MARQUISE.

Et moi, j'eſpere que vous ferez forcé de lui rendre plus de juſtice; vous verrez.

SCENE XI.

M. LE MARQUIS, MADAME LA MARQUISE, M. LE CHEVALIER DE SAINT-HILAIRE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *tout troublé.*

AH! Meſſieurs, ah Madame, apprenez le plus grand malheur qui vient de penſer d'arriver....

M. LE MARQUIS.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

LE LAQUAIS.

Sans M. de Fonpur, hélas, c'étoit une affaire faite.

M. LE MARQUIS.

Quoi? explique-toi donc.

LE LAQUAIS.

M. votre fils....

MADAME LA MARQUISE.

Eh bien mon fils....

LE LAQUAIS.

C'étoit fait de lui, oh! oui, vous ne l'auriez jamais revu.

M. LE MARQUIS.

Quoi, mon fils....

MADAME LA MARQUISE.

Mon fils....

LE LAQUAIS.

Oui, Madame, lui-même, j'en ſuis encore tout tremblant, j'ai accouru, mais il auroit été trop tard, & malgré toute ma bonne envie, ah! mon Dieu, mon pauvre petit Maître! Oh, j'en ſerois mort de chagrin.

M. LE CHEVALIER.

Mais, mon enfant; dis-nous donc quel accident....

LE LAQUAIS.

Oui, Monſieur, c'eſt..... c'eſt votre parent qui a paſſé par-là dans le moment..... Oh! le brave homme, il ſemble que Dieu l'ait envoyé exprès; un moment plus tard, ah! mon Dieu, quel malheur! un fils unique, un ſi aimable enfant!

M. LE MARQUIS.

Tu nous fais mourir; dis donc ce qui eſt arrivé à mon fils?

LE LAQUAIS.

Oui, Monſieur; mais tranquiliſez-vous. il eſt hors de danger.

MADAME LA MARQUISE.

Ah! le traître ne finira point.

LE LAQUAIS.

Si, Madame, vous allez tout ſçavoir....

M. LE MARQUIS.

Voyons.

LE LAQUAIS.

Monſieur votre fils, apparemment à ſon heure de récréation, s'eſt mis tout ſeul dans le petit bateau qui eſt ſur vos foſſés du côté de l'entrée du Château.....

MADAME LA MARQUISE *fait un cri.*

Ah! mon Dieu, mon fils eſt noyé!

LE LAQUAIS.

Non, Madame, je vais vous dire la vérité...

MADAME LA MARQUISE *à ſon mari.*

Monſieur, mon fils eſt noyé, & on veut me le cacher....

(Elle tombe évanouie.)

Ah! je n'en puis plus, je me meurs....

M. LE MARQUIS *au Laquais.*

Mais, malheureux, dis-moi où eſt mon fils; ce qu'il fait actuellement.

LE LAQUAIS.

Il eſt dans la chambre de M. de Fonpur; ils changent tous deux de linge & d'habit, parce qu'ils ſont ſortis de l'eau tout mouillés; mais

tenez les voilà; ils vous raconteront l'hiſtoire, car auſſi bien, j'en ſuis encore tout hors de moi.

SCENE XII.

MADAME LA MARQUISE, M. LE MARQUIS, M. LE CHEVALIER, M. DE FONPUR, LE JEUNE D'ALANCÉ, LE LAQUAIS.

MADAME LA MARQUISE *court à ſon fils.*

Ah! mon cher enfant, mon cher fils, quel bonheur! je te vois, je te tiens dans mes bras.

LE JEUNE D'ALANCÉ.

Oui, maman, oh! j'ai eu grand peur, & ſans la bonté de Monſieur, qui s'eſt jetté à mon ſecours, je crois que je me ſerois noyé tout de bon.

M. DE FONPUR.

Madame, je ſuis bien fait pour reſſentir la plus vive ſatisfaction d'avoir ſauvé du danger M. votre fils, c'eſt le premier bonheur que j'aie eu de ma vie; le Ciel m'avoit deſtiné, comme vous voyez, à lui être bon à quelque choſe.

MADAME LA MARQUISE.

Ah! Monſieur, mon fils vous doit la vie, qu'il devienne le vôtre, je vous en conjure.

M. DE FONPUR.

Madame, ne priſez pas tant ce ſervice, j'aurois fait pour le fils du dernier Payſan ce que j'ai fait pour le vôtre.

MADAME LA MARQUISE.

Ce ſervice eſt au deſſus de tout ce que je pourrai faire jamais, mais, ſoyez en ſûr; ma reconnoiſſance n'aura point de bornes; ah! mon Dieu, je reſpire encore à peine.

(A ſon fils.)

Ne te ſens-tu aucun mal nulle part?

LE JEUNE D'ALANCÉ.

Non, maman, je vous aſſure, il n'y paroît plus du tout.

MADAME LA MARQUISE.

Mais comment cela eſt-il arrivé, tu étois donc ſeul? où étoit ce malheureux Abbé?

LE JEUNE D'ALANCÉ.

Tenez, Maman, je vais tout vous conter, mais vous ne me gronderez pas.

MADAME LA MARQUISE.

Non, mon cher ami.

LE JEUNE D'ALANCÉ.

M. l'Abbé m'a fait répéter mon rôle dans ſa

chambre avec Julie, & puis après il m'a dit que je pouvois m'aller promener une demie heure dans le jardin, que je reviendrois après; je me suis en allé, & il a fermé la porte, apparemment pour faire aussi répéter Julie plus tranquillement.

MADAME LA MARQUISE.

Fort bien.

LE JEUNE D'ALANCÉ.

En me promenant, j'ai apperçu sur les fossés que le petit bateau étoit détaché de son cadenat, j'ai monté dedans, j'ai voulu le conduire, mais le croc a glissé de mes mains, comme je me penchois dessus & je suis tombé tout entier dans l'eau, la tête la premiere; je me suis débattu tant que j'ai pu, mais je n'avois plus de force: heureusement pour moi, Monsieur a passé sur le pont, & s'est jetté à la nâge du haut en bas, & m'a tiré au bord. Oh! je lui ai bien de l'obligation; sans lui, j'aurois bu tant d'eau, que sûrement j'aurois fini par me noyer tout-à-fait.

MADAME LA MARQUISE.

Pauvre enfant! & où est ce monstre d'Abbé actuellement?

LE LAQUAIS.

Madame, il est encore enfermé dans sa

chambre avec Mademoiſelle Julie, car j'en venois tout-à-l'heure, j'ai frappé, il m'a bien répondu, mais il m'a dit qu'il ne pouvoit pas ouvrir, & il répétoit bien haut des mots de Comédie.

MADAME LA MARQUISE.

Ah! mon cher mari, tous ces événemens m'éclairent ſur ce que je dois penſer de ce malheureux-là; qu'il ne paroiſſe pas à mes yeux, ni ſa Julie, & qu'ils ſoient chaſſés tous deux du Château, couverts de la honte qu'ils méritent.

(*A M. de Fonpur.*)

Et vous, Monſieur, que j'ai ſi mal connu, vous qui avez ſauvé la vie de mon fils, au moment où je prenois ſi peu d'intérêt à la vôtre, devenez notre ami pour toujours, ſervez à mon fils d'un ſecond pere, vous avez ce droit ſur ſon exiſtence, puiſque vous venez de l'arracher des bras de la mort.

M. DE FONPUR.

Madame, je ſuis ſenſible à vos offres, comme je dois l'être, mais l'envie de récompenſer une action dont tout autre auroit été capable à ma place, ne doit point détruire les engagemens que vous avez pris avec M. l'Abbé; peut être n'eſt-il pas ſi coupable que vous l'i-

maginez, & l'accident qui est arrivé à M. votre fils est de la nature de ceux qu'on peut bien ne pas prévoir; daignez au moins ne pas le condamner sans l'entendre, ce n'est qu'à cette condition que je puis me prêter aux mouvemens de votre reconnoissance.

M. le Marquis.

Ah! mon cher Monsieur, que je vous embrasse; l'honnête homme souffre un temps, mais un jour enfin la Providence prend plaisir à se justifier auprès de lui de ce qu'elle peut avoir eu de trop cruel; & ce jour est venu pour vous.

Le Laquais.

Voilà M. l'Abbé....

Madame la Marquise.

Quoi! ce monstre ose encore paroître?

M. le Marquis.

Voyons, pour la rareté de la chose, comment il se justifiera.

Madame la Marquise.

Soit, mais laissez-moi lui parler, je veux avoir le plaisir de le confondre.

SCENE XIII.

LES ACTEURS PRE'CE'DENS, L'ABBE'.

L'Abbé.

Ah! Madame, je me jette à vos pieds. Je viens d'apprendre le cruel accident qui a pensé arriver à M. votre fils.

Madame la Marquise.

Monsieur, cet accident ne doit pas surprendre une mere, quand elle a la mal adresse de confier son enfant à un homme tel que vous.

L'Abbé.

Madame, tout ce qu'on peut me reprocher dans cet événement est d'avoir laissé à M. votre fils la liberté de se promener seul quelques instans, je conviens de ma faute, mais cela auroit pu arriver à tout autre qu'à moi.

Madame la Marquise.

Oh! sans doute, sur-tout étant occupé aussi sérieusement que vous l'étiez à faire répéter le rôle à Julie.

L'Abbé.

Je vous en avois prévenue, Madame, & je

n'ai pris cette liberté-là que de votre agrément.

MADAME LA MARQUISE.

Le fourbe! oui, mais vous deviez répéter ce rôle avec mon fils, vous avois-je dit de le renvoyer, pour rester seul avec votre Julie, de vous enfermer avec elle dans votre chambre, & de ne point ouvrir à ce garçon, *(Elle montre le Laquais.)* quand il a été vous avertir? Vous faut-il d'autres preuves de votre indigne conduite, pour vous confondre? tenez, lisez cette Lettre, elle vous apprendra si nous sommes bien instruits de toute votre méchanceté.

L'ABBÉ, *après avoir regardé la Lettre.*

Elle n'est point de mon écriture, Madame, & ce sont des faussetés que des ames jalouses de mon bonheur ont fait valoir auprès de vous..... Il est aisé même de deviner d'où partent cet traits de l'envie....

(Il regarde M. de Fonpur.)

Et si j'osois....

MADAME LA MARQUISE.

Allez, monstre, c'en est assez, je suis désabusée sur votre compte, il m'en a pensé coûter la vie de mon fils, cette leçon m'est assez chere pour que j'en profite; sortez d'ici, & au plus vîte.

M. LE MARQUIS.

Avec votre Julie; si vous retardiez quelques instans, je pourrois pousser ma juste vengeance plus loin. Sortez....

(*Au Laquais.*)

Contois, ayez soin....

L'ABBÉ *en se retirant.*

Ah! Ciel! comme les événemens, combinés par une certaine fatalité, aveuglent les hommes, & les arment contre l'innocence même. Voilà le monde.

(*Il sort avec le Laquais.*)

M. LE MARQUIS.

Enfin, nous en voilà débarrassés. Je sçavois bien, moi, que tôt ou tard j'en viendrois à bout.

SCENE XIV.

ET DERNIERE.

M. LE MARQUIS, MADAME LA MARQUISE, M. DE FONPUR, M. LE CHEVALIER DE SAINT-HILAIRE, LE JEUNE D'ALANCE.

MADAME LA MARQUISE.

MON cher M. de Fonpur, voilà mon fils que je vous remets, il vous étoit dû, je vous l'a-

l'avois enlevé injustement, le Ciel lui-même m'ordonne de vous le rendre ; il vous doit la vie, qu'il vous doive encore plus ; c'est de devenir honnête homme, & ami de la vertu.

M. DE FONPUR.

Puisque la Providence en ordonne ainsi, & qu'elle me rit d'une façon si marquée, pour la premiere fois de ma vie, soyez sûre, Madame, que je ne négligerai rien pour élever votre fils, comme s'il étoit le mien.

M. LE MARQUIS.

Nous n'en sommes plus inquiets ; mais, Monsieur, pour vous mettre à l'abri de tous les événemens de la vie, trouvez bon, qu'à commencer d'aujourd'hui, je vous assigne, par un bon contrat, deux mille écus de rente à prendre sur tous mes biens, que vous acheviez l'éducation de mon fils, ou non.

M. DE FONPUR.

Je n'emploierai pas ici un faux désintéressement, pour vouloir vous persuader que vos bontés excédent les usages établis ; mais que cette rente soit réduite à moitié, si vous voulez que je l'accepte, elle sera encore plus que suffisante pour me rendre heureux le reste mes jours.

M. LE MARQUIS.

Quoi! mil écus? Non, s'ils ſont aſſez pour contenter votre ame déſintéreſſée, ils ne ſont point aſſez pour ma reconnoiſſance.

MADAME LA MARQUISE.

Après ce que nous vous devons déja, & ce que vous entreprenez pour nous, elle devroit être ſans bornes cette reconnoiſſance, ſoyez aſſez génereux pour nous tranquilliſer ſur ce ſentiment, en acceptant cet offre ſi au deſſous du bienfait.

LE JEUNE D'ALANCÉ.

Monſieur, ſongez que je vous dois la vie; oh! ſoyez-en ſûr je ne l'oublierai jamais.

M. LE CHEVALIER.

Allons, mon cher Fonpur, ce préſent t'eſt fait dans des circonſtances ſi heureuſes, & de ſi bonne grace, qu'il faut que ta Philoſophie faſſe un effort en l'acceptant.

M. DE FONPUR.

C'eſt le premier que j'aurai eu à faire dans ce genre; j'accepte, puiſqu'il le faut. Oh! pour le coup, me voilà bien raccommodé avec l'humanité, & la Providence m'apprend, comme dit le proverbe, que....

FIN.

LE VICIEUX
MALADE.

K 2

ACTEURS.

M. GRIGNARD, âgé de ſoixante-huit ans, oncle & tuteur d'Angélique.

M. SIMPLEX, frere de M. Grignard, âgé de ſoixante & quatre ans.

ANGÉLIQUE, niece de M. Grignard & de M. Simplex, âgée de vingt-trois ans.

M. DARVIMANE, ami de M. Simplex, âgé de trente ans.

Madame BENOÎT, vieille Gouvernante de M. Grignard.

(La Scène eſt dans le Cabinet de M. Grignard, à côté de ſa Chambre à coucher.)

L'Action commence à dix heures du matin.

LE VICIEUX MALADE.

SCENE PREMIERE.

M. SIMPLEX, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

NON, mon Oncle, je n'y puis plus tenir, il faut absolument que vous déterminiez votre frere à me remettre au Couvent, même dès aujourd'hui.

M. SIMPLEX.

Allons, ma chere Niece, un peu de patience; mon frere, qui est ton oncle comme moi, & de plus ton tuteur, attendu qu'il est mon aîné, ne t'a prise auprès de lui que pour te marier.... ainsi....

ANGÉLIQUE.

Bon, pour me marier! il semble ne m'avoir fait venir ici que pour me désoler; si vous sçaviez depuis six mois qu'il est malade, comme il est inhumain, méchant, emporté!....

M. SIMPLEX.

Mon enfant, il faut pardonner tout cela aux infirmités & aux souffrances; sa goutte l'a tourmenté si vivement, qu'il n'est pas surprenant que quelquefois la patience lui échappe.

ANGÉLIQUE.

Bon, depuis le temps qu'il a renoncé au vin, pour prendre ses eaux de M. Génista, je sçais qu'il ne souffre plus tant, & il n'en est pas meilleur; au contraire, il en a plus la force & le temps de nous chagriner: allez, on le guériroit tout-à-fait qu'on ne gagneroit rien sur son caractère.

M. SIMPLEX.

Ecoute, ma chere amie, tu sçais que tu n'as plus que deux ans à attendre pour être majeure; que tous deux garçons, tu es notre seule héritiere: ton pere ne t'a pas laissé un bien fort considérable, le mien est peu de chose; mais mon frere est riche, je le sçais, quoiqu'il le cache; il a eu l'art de si bien faire valoir son argent.... Reste encore auprès de lui ces deux

années-là : il est infirme ; si pendant cet intervalle de temps Dieu disposoit de lui, ta présence ici parleroit pour toi, malgré lui, & tu ne t'exposerois pas à le voir disposer de son bien en faveur de quelqu'autre ; il y a tant de gens adroits pour s'approprier les successions des vieux garçons.... A propos de cela, & sa Demoiselle d'Auberville, y va-t-il toujours ?

ANGÉLIQUE.

Il s'y est traîné encore hier au soir, mais, graces à Dieu, elle ne vient plus ici ; je les crois un peu brouillés.

M. SIMPLEX.

Je le souhaite pour toi, car la connoissance qu'il a faite de cette créature, est ce qui m'inquiette le plus dans toute sa mauvaise conduite, cette fille pourroit te faire beaucoup de tort, si elle avoit quelqu'empire ici ; redouble tes soins pour te conserver plus d'ascendant sur l'esprit de ton oncle, il y va de ton intérêt, mon enfant.

ANGÉLIQUE.

Mon cher Oncle, vos conseils peuvent être très-bons pour toute autre ame que la mienne, mais je ne ferai jamais par intérêt, ce que je ne puis faire que par affection ; mon oncle n'aime personne que lui, & tous mes

ſoins ne le rendent pas plus porté en ma faveur, que ſi j'étois à cent lieues, ſoyez-en ſûr.

M. SIMPLEX.

Eh bien, il nous reſte une reſſource, peut-être viendrai-je à bout de le déterminer à te faire épouſer ce M. d'Arvimane que tu as vu chez moi, c'eſt un garçon de mérite que je connois depuis ſon enfance, il eſt à ſon aiſe, & il a toutes les bonnes qualités qu'il faut pour rendre une femme heureuſe.

ANGÉLIQUE.

Je le penſe comme vous, & s'il m'eſt permis, mon oncle, de vous ouvrir mon ame ſur ce choix, je vous avoue que je le déſire ; mais comment pouvez-vous vous flatter d'y faire conſentir mon oncle Grignard, quand vous ſavez vous-même qu'il a refuſé la propoſition que vous lui en avez faite, ſans vouloir connoître M. Darvimane, ni même le voir? Allez, mon oncle ne veut point me marier, il veut me garder avec lui pour avoir ſoin de lui, & me faire enrager tout à ſon aiſe ; dans ſa mauvaiſe humeur il s'en amuſe, & moi je m'en laſſe.

M. SIMPLEX.

Encore une fois, un peu de patience, la ruſe que M. Darvimane a employée, pour avoir le plaiſir de te voir ici, eſt en bon train : ſous la

quasi é de Médecin, & sous le nom de Génista, tu sçais qu'il a empaumé l'esprit de ton Oncle, il a eu le bonheur de tempérer ses douleurs de goutte, en lui faisant boire beaucoup d'eau toute simple, qu'il lui fait prendre depuis du temps comme un remede d'une composition très-difficile, & dont il a fait seul la découverte.

ANGÉLIQUE.

Mais à quoi cela nous menera-t-il?

M. SIMPLEX.

A quoi? A t'obtenir M. Darvimane pour mari de la volonté même de ton oncle, il a la fureur de te marier à un Médecin, il te vouloit donner le vieux Docteur qu'il a heureusement renvoyé, il pourroit bien former la résolution de te donner notre M. Darvimane qu'il croit Médecin, & dont il est si content.

ANGÉLIQUE.

Il est vrai que.... mais, non; si mon Oncle s'apperçoit que ce mariage me convient, ce sera assez pour qu'il ne veuille pas y consentir.

M. SIMPLEX.

Aussi, c'est ce consentement-là qu'il faut lui attraper avec finisse: laisse faire M. Darvimane, il a de l'esprit, l'amour l'anime, mon amitié pour lui & ma tendresse pour toi l'aideront dans son projet; laisse-nous faire, moi je me flatte

qu'avant peu nous viendrons à bout de ce mariage, malgré ton oncle, & de son propre consentement.

ANGÉLIQUE.

Soit, j'aurai patience, mais je ne me flatte de rien, mon oncle est trop fin pour se laisser attraper, & trop méchant pour se prêter au bonheur de quelqu'un.

M. SIMPLEX.

Va, on en a attrapé de plus fins que lui; d'ailleurs, il aime sa santé, notre faux Médecin l'a déja un peu rétablie; il n'employe pour cela que de l'eau toute claire, mais j'espere qu'il n'en sera pas de même de ton mariage avec lui. Aye attention seulement de ne pas paroître le désirer auprès de ton oncle, fais semblant de t'y opposer même suivant l'occasion; je suis convenu avec M. d'Arvimane de t'en avertir, & il s'est chargé du reste.

ANGÉLIQUE.

Allons, mon oncle, je suivrai vos avis, mais j'ai bien peur que toute ma patience, & toutes ces ruses-là ne soient inutiles.

M. SIMPLEX.

Et moi, j'espere que nous réussirons; mais voici mon frere.

SCENE II.

M. GRIGNARD, MADAME BENOÎT, M. SIMPLEX, ANGÉLIQUE.

M. GRIGNARD, *en robe de chambre, à Madame Benoît qui le soutient.*

Eh! morbleu, doucement, tâchez donc de ne me pas faire aller plus vîte que je ne veux.

MADAME BENOÎT.

Mais, Monsieur, je ne fais que vous soutenir.

M. GRIGNARD.

Allons, vous avez raison, car vous avez toujours raison.

(*A M. Simplex.*)

Ah! vous voilà, mon frere?

M. SIMPLEX.

Oui, mon frere, eh bien, comment vous trouvez-vous aujourd'hui?

M. GRIGNARD *s'assied.*

Fort bien, mon frere, fort bien; la succession ne sera pas si-tôt ouverte, j'espere; ainsi, tranquillisez-vous.

M. SIMPLEX.

Pourquoi me parler ainsi? me croyez-vous l'ame assez basse pour mêler un vil sentiment d'intérêt dans les visites que mon amitié seule me commande?

M. GRIGNARD.

Discours que tout cela; l'intérêt chez les hommes est comme du chiendent, c'est une production de la terre qui vient d'elle seule sans y être semée. Vous venez donc de causer avec Mademoiselle Angélique, eh bien, avez vous eu le temps de dire bien du mal de moi?

M. SIMPLEX.

Du mal de vous! est ce qu'il y en a à dire?

M. GRIGNARD.

Oh! un frère & une nièce en trouvent de reste, quand il n'y en a pas.

(*A Madame Benoît.*)

Eh bien, Madame, qu'est-ce que vous faites là? attendez-vous qu'il soit huit heures du soir pour aller faire ma chambre?

MADAME BENOIT.

Champagne n'est pas ici.

M. GRIGNARD.

Eh bien, faites-la toute seule, vous voilà bien malade. Allez.

MADAME BENOÎT.

Oh! mon Dieu, je m'en vais, je ne demande pas mieux.

M. GRIGNARD *à Madame Benoît.*

Voyez ſi cette créature là penſe à quelque choſe ; mais avant de vous en aller, donnez-moi donc un gobelet de mes eaux.

MADAME BENOÎT.

Sçavois-je, Monſieur, ſi vous en vouliez ; n'avez-vous pas dit qu'on ne vous en donne que quand vous en demanderiez?

M. GRIGNARD.

Sçavois-je..... ſçavois-je..... on ne ſçait jamais rien ici.

ANGÉLIQUE.

Allez à vos affaires, Madame Benoît, je vais en donner à mon oncle.

MADAME BENOÎT.

Tant mieux, m'en voilà quitte ce matin à bon marché.

(Elle ſort.)

SCENE III.

M. GRIGNARD, M. SIMPLEX, ANGÉLIQUE.

(Angélique verse des eaux dans un grand gobelet & en répand un peu.)

M. GRIGNARD.

ALLONS, étourdie, repandez-en la moitié, Qu'elle maladresse !

ANGÉLIQUE.

Oh ! ce n'est pas grande perte, ces eaux ne sont pas si cheres, peut-être.

M. GRIGNARD.

Je n'en sçais rien encore, mais elles doivent vous l'être, au moins par le bien qu'elles me font.

(A M. Simplex.)

Oui, mon frere, il est étonnant comme elles ont tempéré mes douleurs, & je voudrois pour tout au monde sçavoir de M. Génista de quoi elles sont composées, je ne puis le deviner ; car elles n'ont aucun goût marqué, mais c'est un secret que je lui arracherai, j'espere.

M. SIMPLEX.

Allez, mon frere, passez-vous de sçavoir ce secret, le Docteur Génista ne vous a-t-il pas promis de ne vous en pas laisser manquer?

M. GRIGNARD.

Vraiment, il vaudroit mieux qu'il m'eût fait entreprendre un remede pour me laisser à moitié chemin; je le poursuivrois en dommages intérêts, comme un fourbe, comme un imposteur; il m'a promis de me guérir, il faudra bien qu'il en vienne à bout, ou qu'il creve à la peine.

M. SIMPLEX.

Soit, mais croyez-moi, pour rendre ce remede plus efficace, mettez plus de douceur dans votre caractère, plus de patience dans certaines petites contradictions qui vous affectent trop, vous vous en trouverez mieux, & les personnes qui sont auprès de vous.

M. GRIGNARD.

Oh! mon frere, gardez vos avis pour vous, quand vous serez malade; moi, je vous déclare tout net que je n'en ai que faire.

M. SIMPLEX.

Ce que je vous en dis, c'est pour votre bien.

M. GRIGNARD.

Mon bien, mon bien...... c'eſt de faire comme il me plaît; encore une fois, quand vous ſerez malade, je n'irai pas voir chez vous comment vous vous comporterez; ainſi, diſpenſez-vous de critiquer ma conduite.

M. SIMPLEX.

Je le veux bien, pour ce qui vous regarde; mais je ſuis, comme vous, l'oncle de cette pauvre Angélique, & en cette qualité, j'ai quelques droits de vous prier de lui rendre la vie plus douce, & de la traiter avec plus d'amitié que vous ne faites.

M. GRIGNARD.

Ah! nous y voilà, elle s'eſt donc plainte à vous que je la traite mal? en tout cas, ſi cela eſt, c'eſt ſa faute, c'eſt la vôtre, & non pas la mienne.

ANGÉLIQUE.

Ma faute! mon oncle.

M. SIMPLEX.

Ma faute! Et comment, s'il vous plaît?

M. GRIGNARD.

Comment? Mademoiſelle a de l'humeur, ſur-tout depuis que vous lui avez mis le mariage en tête; on ne peut lui rien dire qu'elle

ne

ne se fâche. Elle n'a point voulu du Médecin à qui je voulois la marier, je ne veux point pour elle de votre M. Daryimane, & je n'ai point de mari à lui donner toute à l'heure; qu'elle attende, elle en sera plus forte pour supporter le poids du ménage, la voilà bien à plaindre, rien ne lui manque ici, elle y restera, s'il lui plaît, jusqu'à sa majorité; après cela elle fera tant de sottises qu'elle voudra: mais je suis son tuteur, & tant que j'aurai cette autorité sur elle, je l'empêcherai bien d'en faire.

M. SIMPLEX.

Vous avez raison, mais vous lui dites tout cela d'un ton si dur, si humiliant.

M. GRIGNARD.

Oh! Monsieur le doucereux, chacun a son ton; le mien est de dire les choses de façon qu'on les sente, & qu'elles fassent l'impression qu'elles doivent faire; sans cela, il faudroit trop les répéter.

ANGÉLIQUE *à M. Simplex.*

Eh bien, mon oncle, vous l'entendez, n'ai-je pas raison de désirer d'être au couvent, plutôt que d'essuyer des propos aussi chagrinans?

M. GRIGNARD.

Au couvent! belle ressource! Allez, il vous

faut un mari ; on vous en cherchera ; donnez-vous patience.

M. SIMPLEX.

Mais dans le choix que vous voulez faire de ce mari pour ma niece, pourquoi avez vous la fureur de vouloir lui donner un Médecin, vous sçavez la répugnance qu'elle a pour cet état.

M. GRIGNARD.

Oui, mais je sçais en même temps qu'elle a tort ; l'état de Médecin est un état honnête, utile, dont l'établissement coûte peu de chose, & qui, en peu de temps produit beaucoup ; enfin, c'est pour son bien, & je voudrai son bien, malgré elle.

M. SIMPLEX.

Dites plutôt que c'est pour le vôtre ; que vous êtes bien aise d'avoir, comme le malade imaginaire, un Médecin dans votre alliance, pour l'avoir à meilleure compte, & que vous voulez sacrifier votre niece à cette fantaisie.

M. GRIGNARD.

Voilà encore de vos sottes idées, mon frere.

ANGÉLIQUE *à M. Grignard.*

Mon oncle, je sçais tout le respect que je vous dois, & en qualité de mon tuteur, toute l'autorité que vous avez sur moi, mais, à travers

tout cela, je me suis promis que vous ne me marirez pas à un Médecin, malgré moi.

M. GRIGNARD.

Ah! vous vous l'êtes promis, eh bien, il faudra vous le dépromettre; mais, voyez, cette petite impertinente, comme elle me parle, craint-elle de m'impatienter seulement, de m'échauffer la bile? Elle voudroit que je fusse déja crevé.... Elle me met dans des colerps.... J'étouffe.....

SCENE IV.

M. GRIGNARD, M. SIMPLEX, ANGELIQUE, M. DARVIMANE, *habillé en Médecin, sous le nom de M. Génista.*

M. DARVIMANE *à M. Grignard.*

QU'EST-CE que c'est donc, Monsieur, vous voilà bien agité? Est-ce là ce que vous m'avez promis hier?

M. GRIGNARD.

Ah! Monsieur, je vous demande pardon, mais ce n'est pas ma faute, on me contrarie le plus cruellement du monde, & toute ma patience ne sçauroit y tenir.

M. DARVIMANE.

Monsieur, j'en suis fâché, mais si votre patience n'y tient pas, je vous ai déja dit que mes remedes manqueront leur effet, & je vous tiendrai parole.

M. GRIGNARD.

L'entendez-vous, petite entêtée, voilà pourtant à quoi vos sots discours m'exposent, n'ai-je pas raison de dire qu'elle voudroit que je fusse crevé ?

M. SIMPLEX.

Non, mon frere, elle ne le voudroit pas, mais votre mauvaise humeur continuelle & vos emportemens déplacés pourroient la conduire à ce dont vous la soupçonnez, si elle avoit l'ame moins honnête.

M. GRIGNARD.

Encore? vous allez voir que j'aurai tort.

M. DARVIMANE.

Un moment, Monsieur, parlons raison.

(*A Angélique.*)

C'est donc vous, Mademoiselle, qui avez un peu impatienté M. votre oncle? Ah! cela n'est pas bien, vous devez le regarder comme un pere, il vous en tient lieu, & c'est

manquer au respect filial, & à l'humanité, que de le chagriner dans son état.

ANGÉLIQUE.

Mais, Monsieur, pourquoi aussi mon oncle se chagrine-t-il, se met-il dans une colere affreuse contre moi, parce que je lui dis que je n'épouserai jamais un Médecin malgré moi? car, tenez, mon oncle est témoin, je ne lui ai pas dit autre chose.

M. SIMPLEX.

Il est vrai, voilà tout le sujet de la querelle.

M. GRIGNARD.

Eh bien, n'est-ce pas assez? Me répondre d'une façon impertinente, me désobéir dans l'affaire pour elle la plus sérieuse, & s'opposer à mes volontés, quand je prends le parti le plus raisonnable.

M. DARVIMANE.

Mademoiselle, cela n'est pas bien, & je suis forcé de vous donner le tort en pareil cas; vous avez donc une furieuse répugnance pour cet état de Médecin? mais qu'est-ce qu'il vous a fait, pour le haïr si fort? Il y a peut-être tel Médecin qui a tout le mérite que vous désirez dans un mari.

ANGÉLIQUE.

Cela peut être, Monsieur, je considere cet état, je l'estime même, si vous voulez; mais, je le répete encore devant vous, sans vouloir vous offenser, jamais je n'épouserai un Médecin malgré moi; mon oncle aura beau dire & beau faire, mon parti est pris.

M. GRIGNARD.

Encore! Monsieur, vous le voyez, peut-on parler à un oncle avec tant de hardiesse.

(*A Angélique.*)

Allez-vous-en dans votre chambre, & ne m'échauffez pas la bile davantage.

ANGÉLIQUE.

Je m'en vais, puisque vous me l'ordonnez.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

M. GRIGNARD, M. SIMPLEX, M. DARVIMANE.

M. GRIGNARD.

Et vous, mon frere, qui la soutenez dans son entêtement, vous feriez bien mieux de vous mêler de ce qui se passe chez vous, que de

venir ici autoriser cette petite impertinente à me manquer de respect.

M. SIMPLEX.

Mon frere, elle est ma niece, comme la vôtre, & vous me permettrez d'avoir au moins le droit de représentation sur la façon dont vous vous comportez avec elle; vous la rendez trop malheureuse.

M. DARVIMANE.

C'est peut-être elle qui n'est pas assez soumise aux volontés de Monsieur; sur ce que je viens d'entendre, je suis assez porté à le croire.

M. SIMPLEX.

Monsieur, vous êtes Médecin, elle n'aime pas les Médecins, ainsi, vous avez vos raisons de n'être pas porté pour elle; la pauvre enfant, je le vois, a encore bien à souffrir, mais, si vous avez de l'humanité, vous prendrez ses intérêts contre mon frere même, au lieu de la condamner.

M. DARVIMANE.

Moi, Monsieur, tout ce que je ferai ici n'aura pour but que de faire triompher la raison, soyez tranquille.

M. SIMPLEX.

Vous aurez bien de la peine.

(A M. Grignard.)
Adieu, mon frere, je vous laisse.
(Il sort.)

M. GRIGNARD.

Bon voyage.

SCENE VI.

M. GRIGNARD, M. DARVIMANE.

M. DARVIMANE.

IL est aisé de voir que votre frere & votre niece s'entendent pour vous impatienter & vous chagriner, mais vous vous en affectez trop, voilà ce qui me fâche. Allons, ce sera quelques pintes de mes eaux qu'il vous faudra boire de plus, en attendant que vous y mettiez ordre.

M. GRIGNARD.

Oh! j'y mettrai ordre tout au plutôt, pour ne pas perdre le fruit de vos remedes qui me font tous les biens du monde.

M. DARVIMANE.

Je vous le conseille.

M. GRIGNARD.

Ce n'est pas assez de me le conseiller; il faut, Monsieur, que vous m'aidiez vous-même à réduire ces deux esprits-là.

M. DARVIMANE.

Moi, Monſieur, que je vous y aide, & comment?

M. GRIGNARD.

En vous prêtant à exécuter un projet qu'il y a quelques jours que je roule dans ma tête.

M. DARVIMANE.

Voyons, que puis-je faire? Votre ſanté tient à votre repos, & pour le bien de l'un & de l'autre, je vous offre tout ce qui dépendra de moi.

M. GRIGNARD.

Vous êtes garçon, ma niece a un bien honnête, je vous l'offre, épouſez-là; à votre conſidération, par ſon contrat de mariage, je lui aſſurerai toute ma ſucceſſion.

M. DARVIMANE.

Monſieur, voilà une propoſition très-avantageuſe que vous me faites, mais en mariage, le bien ne m'a jamais tenté, & la répugnance que Mademoiſelle votre niece paroît avoir d'épouſer un Médeciu, m'empêche d'accepter vos offres, tous gracieux qu'ils ſoient; j'en ſuis fâché.

M. GRIGNARD.

Ah! Monſieur, elle obéira, quand elle s'y verra forcée; votre mérite vaincra ſa répu-

gnance, ou au moins, par ce mariage, j'aurai le plaisir de la punir de sa résistance à mes volontés, &, par la donation que je lui ferai de tout mon bien, je me vengerai de mon frere, qui, sans cela, en auroit la moitié.

M. DARVIMANE.

Monsieur, je suis honnête homme, cette donation totale de votre bien, pour en frustrer votre frere, seroit un nouvel obstacle à ce que j'épousasse votre niece; pour quelques petites tracasseries de famille, votre frere ne mérite pas un pareil traitement.

M. GRIGNARD.

Je suis si courroucé contre lui, que je voudrois trouver quelque moyen plus fort de m'en venger, je les employerois; mais si cela coute trop à votre délicatesse, je trouverai peut être une autre façon de me satisfaire, & je ne vous ferai cette donation que de la moitié de ma succession. Allons, mon cher Docteur, acceptez ma proposition, ma niece en enragera, mon frere en sera désolé, & je vous l'avoue, cela me fera tous les biens du monde.

M. DARVIMANE.

Mais épouser Mademoiselle votre niece malgré son goût, je vous avoue que cela me répugne.

M. Grignard.

Allez, son entêtement se dissipera, quand elle verra que de ma part c'est un parti pris; d'ailleurs, elle sera si contente de me quitter, qu'elle passera sur tout le reste. Ne voudroit-elle pas encore, avec cette satisfaction, que je lui donnasse celle de se marier à son goût? elle a bien trouvé son homme, elle me prendroit pour un sot.

M. Darvimane.

Allons, Monsieur, puisque votre santé en dépend, & que j'ai entrepris de vous guérir, je veux bien m'y sacrifier tout entier.

M. Grignard *va à son sécretaire.*

Ah! Monsieur, je vous devrai la vie.

M. Darvimane *à part.*

Ma foi, nous le tenons.

M. Grignard *qui a pris un papier dans son secrétaire.*

Tenez, voilà le contrat de mariage tout dressé, tel que je l'avois fait faire pour le vieux Docteur à qui je voulois donner ma niece, il est fait aux mêmes conditions, & la même donation de la moitié de mon bien est au bas. Les noms du futur sont en blanc, vous les ferez remplir des vôtres, en y stipulant en honnête homme les intérêts qui vous regardent,

je m'en rapporte entierement à vous ; je n'y regarderai seulement pas. Le Notaire est à ma porte, comme vous sçavez, faites-moi l'amitié de faire dresser tout de suite ce contrat, je vais envoyer avertir mon frere de revenir, je ferai descendre ma niece, le Clerc de Notaire montera avec vous, nous signerons, & ce sera une affaire faite.

M. DARVIMANE.

Avec quelle promptitude vous expédiez cette affaire !... mais comment ne craignez-vous pas que je vous trompe ? suis-je assez connu de vous ?...

M. GRIGNARD.

Je ne crains rien, vous êtes un honnête homme, vous rétablissez ma santé par vos eaux salutaires, vous me fournissez les moyens de punir mon frere & ma niece de leurs mauvais procédés ; je vous aurai trop d'obligation..... Allez, ne perdez pas un instant....

M. DARVIMANE.

Allons, Monsieur, votre empressement me flatte trop pour ne m'y pas livrer ; je reviens au plutôt.

(Il sort.)

M. GRIGNARD *sonne deux fois, coup sur coup.*

Voyez si l'on viendra.

SCENE VII.

M. GRIGNARD, MADAME BENOIT.

MADAME BENOIT.

Que souhaitez-vous, Monsieur?

M. GRIGNARD.

Je souhaiterois ne pas sonner deux fois quand je sonne.

MADAME BENOIT.

Mais, Monsieur, il faut bien le temps de venir, & les deux fois que vous avez sonné étoient si près l'une de l'autre, qu'on n'a le temps d'arriver qu'à la seconde fois.

M. GRIGNARD.

Taisez-vous, raisonneuse éternelle. Champagne est-il là?

MADAME BENOIT.

Oui, Monsieur.

M. GRIGNARD.

Dites-lui qu'il aille toute à l'heure chez mon frere, & qu'il lui dise de revenir ici promptement, que je l'attends pour une affaire très-pressée.

MADAME BENOÎT.

Voulez-vous un gobelet de vos eaux?

M. GRIGNARD.

Faites ce qu'on vous dit; je n'aime pas les questions.

MADAME BENOÎT.

Oh! quel homme!

(*Elle va pour sortir.*)

M. GRIGNARD.

Ecoutez. Si quelqu'un vient, excepté mon frere & mon Médecin; je veux être seul.

MADAME BENOÎT, *en s'en allant.*

Puissiez-vous y être toute votre vie, pour le repos de tout le monde.

M. GRIGNARD.

Qu'est-ce que vous dites?

MADAME BENOÎT.

Je dis que je renverrai tout le monde.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

M. GRIGNARD *seul, se promenant avec une canne dans son Cabinet.*

Ah! Mademoiselle Angélique, vous ne voulez pas épouser un Médecin, vous en épouserez pourtant un dès aujourd'hui. Monsieur mon frere, vous animez ma niece contre moi; mais vous en aurez le démenti, & pour ma succession, j'en vais décider de façon que je ne veux pas que vous en tâtiez d'un sol; je dispose déja, après moi, de la moitié de mon bien, en faveur de ma niece, voyons ce que je pourrai faire de l'autre moitié..... Je pense qu'un petit bout de Testament suffira pour servir ma vengeance; oui, le plaisir que j'aurai à le faire & à ne rien laisser à mon frere, me satisfera d'avance: je suis seul, profitons du moment. (*Il se place pour écrire à son bureau.*) D'abord il faut commencer par † AU NOM DU PERE, ET DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT. Allons, mettons..... (*Après avoir écrit.*) Verbiage de style, mais c'est l'usage.

Il écrit:

„*Je donne mon ame à Dieu.*" Je ne lui ferai

pas là un grand présent, aussi bien..... Enfin encore affaire de style.

Passons aux articles, & n'épargnons point la dépense.

Il écrit tout haut:

„Premierement, je veux que l'on me fasse „l'enterrement le plus somptueux en tentures, „en luminaire & en sonnerie, qui se soit fait „encore sur la Paroisse. Qu'avec un grand „Service dans le Chœur, on dise des Messes „pendant toute la matinée à toutes les Cha„pelles; & qu'on me bâtisse une cave neuve „dans l'Eglise pour mon corps seulement, & „non pour aucun autre de ma famille."

Ah! ah! mon frere, je vous apprendrai à vivre.

Il écrit:

„Pour toute cette dépense, je donne dix „mille francs à la Paroisse."

(Il quitte la plume.)

Fort bien; mais je ne prends pas garde que je vais rendre M. le Curé bien content, quand je ne le suis guères de lui: il a voulu éclairer ma conduite avec Mademoiselle d'Auberville, la rendre suspecte à mes voisins. Oui......: allons M. le Curé, vous n'aurez rien, donnons tout aux pauvres, cela sera plutôt fait. Aux pau-

pauvres! non, j'en veux trop aux Administrateurs, qui m'ont fait perdre le Procès que ma mere m'a laissé contr'eux, il y a trente ans; mais je m'en ressouviens heureusement, comme si c'étoit d'hier. A qui donner? je ne connois personne qui le mérite; qu'on est malheureux, en mourant, de ne pouvoir pas emporter avec soi tout ce qu'on a! Allons, puisqu'on ne peut pas faire son Testament, sans être obligé de donner à quelqu'un, point de Testament.

(*Il déchire le papier.*)

Je ne veux point avoir ce chagrin là de mon vivant, c'est bien assez de sçavoir que je l'aurai après ma mort.

SCENE IX.

M. GRIGNARD, ANGÉLIQUE *qui se met derriere son fauteuil.*

M. GRIGNARD *sans voir Angélique.*

MAIS pourtant, si je ne dispose point par Testament de ce que j'ai, mon frere aura sa part dans ma succession; comment faire? comment! parbleu, je suis bien bon de me tant tourmenter la tête pour deshériter mon frere, je n'ai

qu'à me marier: oui, épouser une jeune personne qui me fasse des enfans, Mademoiselle d'Auberville par exemple. Oh! l'idée est excellente; d'autant qu'avec des enfans, en frustrant mon frere de ma succession, la donation que je fais à ma niece sera nulle de plein droit, & ma vengeance sera complette; oui; c'est le moyen de les attraper tous & même jusqu'à mon Médecin, qui se donne les airs de faire l'homme désintéressé; à d'autres, s'il l'étoit, il ne seroit pas Médecin.

(Il apperçoit sa Niece.)

ANGÉLIQUE.

Vous avez raison, mon Oncle, mariez-vous; j'ai déja pris la liberté de vous le conseiller: mais vous pensez trop bien pour épouser une fille comme Mademoiselle d'Auberville; à votre âge, on ne vous pardonneroit pas cette folie.

M. GRIGNARD.

Ah! vous m'écoutiez; vous êtes bien hardie de venir ainsi me surprendre, & m'arracher les secrets que je me dis à moi-même.

ANGÉLIQUE.

Je ne cherchois pas à vous écouter; je venois voir si vous n'aviez besoin de rien.

M. GRIGNARD.

Bonne excuse, dont je ne suis pas la dupe; mais puisque vous sçavez mon dessein, tant mieux, je n'aurai pas la peine de vous l'apprendre, & puisque Mademoiselle d'Auberville n'est point de votre goût, c'est une raison de plus pour que je l'épouse.

ANGÉLIQUE.

Allons, mon Oncle, vous vous trompez; vous ne l'épouserez pas plus que je n'épouserai un Médecin.

M. GRIGNARD.

Je l'épouserai vous dis-je, & vous épouserez un Médecin, tout cela dès aujourd'hui; c'est M. Génista que je vous donne.

ANGÉLIQUE *à part.*

Puisse-t-il à la fin ne point changer d'avis. Feignons....

M. GRIGNARD.

Il est allé faire dresser votre contrât de mariage, & je vais envoyer prier Mademoiselle d'Auberville de passer ici pour arranger le mien toute à l'heure. Mais voyez la petite impertinente qui voudroit que je me mariasse à son goût & qui ne veut pas se marier au mien.

ANGÉLIQUE.

Aussi, pourquoi votre goût n'est-il raisonnable ni pour vous, ni pour moi?

M. GRIGNARD.

Taisez-vous, vous dis-je, songez à obéir, ou craignez ma colère.

(Il cherche dans les poches de son habit.)

Ah! ah! j'avois mis hier au soir mon portefeuille dans les poches de mon habit; je ne l'y trouve pas. Mademoiselle, avez-vous pris mon portefeuille?

ANGÉLIQUE.

Moi, mon Oncle, y pensez-vous?... Cherchez votre portefeuille; je ne suis point capable.....

M. GRIGNARD *cherchant.*

Vous êtes capable de tout, puisque vous êtes capable de me désoler comme vous faites, mais enfin, je ne le trouve point, Mademoiselle: ah! je me ressouviens, je l'ai oublié hier au soir. Oui, je m'en ressouviens.....

(Il sonne.)

SCENE X.

M. GRIGNARD, MADAME BENOÎT, ANGÉLIQUE.

M. GRIGNARD.

VÎTE, Madame Benoît, allez-vous en chez Mademoiselle d'Auberville, la prier de passer ici sur le champ, & lui dire qu'elle me rapporte ce que j'ai laissé chez elle.

MADAME BENOÎT.

Allons, Monsieur; mais si elle n'y est pas?

M. GRIGNARD.

Comment! si elle n'y est pas, il faut bien qu'elle y soit; elle y sera, allez, & revenez sur le champ m'en rendre réponse.

(Madame Benoît sort.)

SCENE XI.

M. GRIGNARD, ANGÉLIQUE.

M. GRIGNARD.

OUBLIER mon portefeuille! Voilà la premiere fois que cela m'arrive......

ANGÉLIQUE.

Apparemment que vous avez voulu lui montrer ce qu'il contenoit, peut-être même lui en faire part.

M. GRIGNARD.

Allez, petite sotte, je n'ai point de compte à vous rendre. Que je suis las de toutes ces tracasseries-là, & qu'il me tarde d'être débarrassé de vous, de votre oncle, & de tous tant que vous êtes; de pouvoir espérer de laisser mon bien à un héritier légitime & direct; une jeune femme de qui je ferai la fortune aura soin de moi, me choyera jusqu'à la fin de mes jours, & je n'aurai pas le chagrin de voir d'avides collatéraux s'entendre pour me désoler, & travailler ainsi de concert à abréger mes jours.

ANGÉLIQUE.

Eh! mon Dieu, mon Oncle, qui est-ce qui

travaille à abréger vos jours? C'est vous-même, c'est votre caractère, soyez-en sûr, nous vous aimerions tous, si vous vouliez.

M. GRIGNARD.

Propos que cela, que vous ne tenez, petite rusée, que parce que vous voyez que j'ai envie de me marier.

ANGÉLIQUE.

Mariez-vous, mon Oncle, encore une fois; donnez tout votre bien à votre femme; ayez des enfans, si vous pouvez, j'en serai charmée si c'est pour votre bonheur.

SCENE XII.

M. GRIGNARD, M. SIMPLEX, M. DARVIMANE, ANGÉLIQUE, UN PETIT CLERC DE NOTAIRE.

M. GRIGNARD.

Eh bien, M. Génista, notre affaire est-elle arrangée?

M. DARVIMANE.

Oui, Monsieur, voilà le contrat de mariage en minute, tel que vous le désirez, j'y épouse votre niece avec tous ses droits acquis, seulement; la donation da la moitié de votre bien, dont vous voulez la gratifier, est un acte séparé, je crois que cela est mieux, lisez....

M. GRIGNARD *prend les deux actes, & ne regarde que la donation.*

Ah! vous voilà, mon frere.

M. SIMPLEX.

Je viens à vos ordres.

M. GRIGNARD.

Tant mieux, tenez, c'est le contrat de Monsieur avec ma niece qu'il s'agit de signer, j'ai

pris mon parti; ainsi, point de raisonnement; l'affaire est décidée, & je signe tout le premier.

(Il signe le contrat.)

Allons, à vous, mon frere, le contrat de mariage, d'abord....

M. SIMPLEX.

Pemettez au moins que je le lise.

M. GRIGNARD.

Oh! allez-vous encore nous retarder, nous chercher quelques difficultés?

M. SIMPLEX.

Au moins que j'y jette un coup d'œil.

(Il prend le contrat.)

Votre confiance en Monsieur est belle & bonne, mais encore faut-il....

M. GRIGNARD.

Encore faut-il que vous signiez, puisque j'ai déja signé.

M. SIMPLEX *signe le contrat.*

A quoi cela servira-t-il? ma niece ne signera pas, si elle veut m'en croire.

M. DARVIMANE *à Angélique.*

Mademoiselle; les choses sont trop avan-

cées..... Je me flatte que vous ne voudriez pas me faire le chagrin.....

ANGÉLIQUE.

Donnez, Monsieur.

(*Elle signe.*)

Je signe, puisqu'il le faut, je sçais que mon oncle veut se marier, & que j'ai le malheur d'être obligée de le quitter, il faut bien, malgré que j'en aye, que je fixe mon sort, & que je lui donne cette derniere preuve de mon obéissance & de ma soumission.

M. GRIGNARD.

Comment! diable, voilà du fruit nouveau!

(*A M. Darvimane.*)

Je vous l'ai bien dit qu'au moment de me désobéir formellement, elle ne l'oseroit pas.

M. DARVIMANE.

Il n'y a plus que moi à signer.

(*Il signe.*)

Voilà qui est fait.

M. SIMPLEX.

Quoi! mon frere, est-il vrai que vous voulez vous marier?

M. GRIGNARD.

Oui, mon frere, j'en ai formé la résolution,

& vous en allez sçavoir des nouvelles plus positives toute à l'heure. J'épouse une jeune personne, de qui, pour vous faire enrager tous, je veux avoir des enfans.

M. DARVIMANE.

Monsieur, en ce cas, il est inutile que nous signions la donation, vos enfans la rendroient nulle.

(A Angélique.)

Mademoiselle, je veux qu'il n'y ait rien de nul dans les engagemens que nous formons ensemble.

M. GRIGNARD.

Monsieur le Docteur, je puis, il est vrai, avoir des enfans, mais je puis bien aussi n'en pas avoir, ils peuvent ne pas vivre, &, pour un Médecin, vous entendez mal vos intérêts; à tout événement je veux bien signer la donation, j'en aurai plus de plaisir à en détruire l'effet par la suite.

M. SYMPLEX.

Le bon caractère!

M. DARVIMANE.

Non, Monsieur, encore une fois, je ne suis point intéressé, je n'ai consenti à ce mariage que par le véritable amour que j'ai pour votre niece, le reste ira comme il pourra.

(*Au petit Clerc.*)

Mon petit ami, emportez cette minute, faites la mettre en régle, & expédiez en promptement la grosse, l'autre minute est inutile.

LE PETIT CLERC.

Monsieur, cela suffit.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

M. GRIGNARD, M. DARVIMANE, M. SIMPLEX, ANGÉLIQUE.

M. GRIGNARD.

PARBLEU, Monsieur, à voir votre désintéressement, vous me feriez douter que vous soyez Médecin,

M. DARVIMANE.

Aussi, ne le suis je pas, Monsieur, je suis un galant homme, amoureux de votre niece depuis long-temps, à qui vous vouliez la refuser sans raison, sans le connoître même; je me suis fait Médecin de mon chef pour vous guérir, & tâcher, sous cette qualité, d'obtenir votre niece de vous-même: tous mes vœux sont remplis, vous vous portez

mieux par mes remedes, & je viens d'obtenir l'objet du plus sincere amour.

M. GRIGNARD.

Quoi! Monsieur, vous seriez ce M. Darvimane dont mon frere m'a parlé.

M. DARVIMANE.

Précisément, Monsieur........ il sçait mes facultés, il connoît ma famille.

M. SIMPLEX.

Oui, mon frere, je sçais que ma niece ne peut pas faire un meilleur mariage....

ANGÉLIQUE.

Eh bien, mon Oncle, je vous l'ai bien dit, que je n'épouserois pas un Médecin, malgré moi.

M. GRIGNARD.

Ah! je suis trahi.... je suis.... comme je vais me marier; morbleu! si je n'ai point d'enfans, ne vous mettez pas en peine, au moins ma femme en aura.... quand je devrois.... laissez-moi faire.

M. DARVIMANE.

Oh! Monsieur, tant qu'il vous plaira, plus vous voudrez nous faire du mal, plus nous redoublerons d'amitié pour vous.

M. GRIGNARD.

De l'amitié pour moi, allez, je vous en dispense, car je ne veux plus vous voir, tous tant que vous êtes.

M. DARVIMANE.

Au moins vous aurez la bonté d'être de notre noce, ou je ne réponds plus de votre guérison; vous sçavez le bien que vous font mes eaux.....

M. GRIGNARD.

Maudites eaux, faut-il qu'elles me guérissent!.... encore si j'en avois le secret, je pourrois me livrer à toute ma haine.

M. DARVIMANE.

Vous n'êtes pas bon politique; voilà le vrai moyen de ne le sçavoir jamais.

SCENE XIV.

M. GRIGNARD, MADAME BENOÎT, M. SIMPLEX, M. DARVIMANÉ, ANGÉLIQUE.

M. GRIGNARD.

EH bien, Madame Benoît, Mademoiselle d'Auberville va-t-elle venir?

MADAME BENOÎT.

Mademoiselle d'Auberville, oh! ma foi, Monsieur, elle est bien loin si elle court toujours.

M. GRIGNARD.

Comment! elle est bien loin?

MADAME BENOÎT.

Oui, Monsieur, elle est déménagée toute la nuit; il n'y a plus rien chez elle, & on ne sçait où elle est allée.

M. GRIGNARD.

Quoi! ah, la malheureuse! & mon porte-feuille, où il y a pour dix mille écus d'effets payables au porteur!

MADAME BENOÎT.

Monsieur, il y a apparence qu'elle l'aura fouré dans ses paquets, par distraction.

M. GRIGNARD.

Ah, Ciel! je suis trompé...... volé...... assassiné par tout le monde, je suis au désespoir.

MADAME BENOÎT.

Monsieur, vous vouliez que Mademoiselle d'Auberville se marie, on le sçait, & elle aura gardé votre portefeuille pour sa dot, avec votre argent elle trouvera un mari plus aisément.

M. GRIGNARD *à Madame Benoît.*

Sortez d'ici, coquine.

(Madame Benoît sort.)

SCE-

SCENE XV.

M. GRIGNARD, M. SIMPLEX, M. DARVIMANE, ANGELIQUE.

M. SIMPLEX.

Quoi, mon frere, sérieusement vous pensiez à épouser une Demoiselle d'Auberville, est il possible! Allez, dans cet égarement, trouvez-vous bien heureux d'en être quitte pour votre portefeuille.

M. GRIGNARD.

Gardez de pareils bonheurs pour vous, mon frere & laissez-moi tous, je ne veux plus vous voir ni les uns ni les autres, je ne veux plus voir personne au monde. Sortez tous de devant mes yeux.

M. SIMPLEX.

Nous n'en sortirons que dans l'espérance que vous ferez quelques sages reflexions sur vous-même; peut-on se rendre malheureux comme vous l'êtes de gaieté de cœur? Mon frere, revenez à la raison.

M. GRIGNARD.

Quoi, je ne serai pas le maître chez moi!

Sortez, vous dis-je, & tout entier à ma douleur, laissez-moi méditer ma vengeance.

M. SIMPLEX *à sa niece & à M. Darvimane.*

Allons, il faut espérer que sa fureur passera & nous reviendrons le voir dans un moment plus favorable; ma niece, venez chez moi, jusqu'à ce que cet orage soit dissipé, & que la célébration de votre mariage se fasse.

M. DARVIMANE *à M. Grignard.*

Monsieur, avant de vous quitter, je veux au moins que vous soyez en état d'achever votre guérison vous-même; apprenez le secret de mes eaux; il est trop simple pour que je puisse espérer, en vous le disant, de recouvrer votre amitié; mais au moins dès que vous vous en trouvez bien, je vous exhorte à le continuer, pour vous donner une preuve de la mienne.

M. GRIGNARD.

Eh bien, voyons, allez-vous encore me tromper par quelque nouvelle ruse?

M. DARVIMANE.

Non, Monsieur, vos eaux ne sont que des eaux de la Seine toutes pures, qui, à la place du vin que je vous ai interdit, & dont vous usiez quelquefois avec excès, vous ont à-peu-près rendu la santé, malgré la haine

injuste que vous avez contre moi, je suis charmé que vous m'ayez au moins cette obligation.

M. GRIGNARD.

Des eaux de la Seine toutes pures!

M. DARVIMANE.

Oui, d'honneur.

M. GRIGNARD.

Il ne me manquoit plus que de sçavoir que, sur ce prétendu reméde, je suis encore pris pour dupe....

M. DARVIMANE.

Pour dupe! Non, puisqu'il vous a fait du bien, qu'il vous guérit.

M. GRIGNARD.

Allez, je ne m'en servirez plus, j'aime mieux être malade, que de vous avoir cette obligation. Partez tous.

M. SIMPLEX.

Oh! quel homme! quel homme!

(*Ils sortent tous.*)

XII

SCENE XVI.

ET DERNIERE.

M. GRIGNARD *seul dans son fauteuil.*

Tous les événemens les plus cruels se sont rassemblés sur moi, aujourd'hui, pour me désespérer. Malgré moi, je fais les volontés de mon frere; malgré moi, j'ai signé le bonheur de ma niece: une personne que je réservois pour m'en venger m'échappe, en me volant dix mille écus, sans tout ce que je lui ai donné; pour surcroît de chagrin, on me guérit avec un remède que je crois extraordinaire, merveilleux, unique; & j'apprends que ce ne sont que des eaux de la Seine...... Morbleu, suis-je assez malheureux? Ils sont partis, sur qui maintenant exercer mes justes mouvemens de colère? Oh! je les ferai bien revenir, quand ce ne seroit que pour les faire enrager.

FIN.

VERTUEUX MOURANT,

DRAME

TROIS ACTES ET EN PROSE.

AVERTISSEMENT.

ON trouve dans les *Nuits d'Young*, ce Livre brûlant d'un feu céleste, que le Tableau touchant de l'Homme vertueux dans les bras de la mort n'a jamais été tenté; *il mériteroit*, dit cet Auteur sublime, *une main divine, & ce seroit aux Anges à prendre les crayons.* Il nous en donne ensuite la plus touchante & la plus vive esquisse.

C'est d'après les grandes idées de cet Auteur divin que j'ai osé imaginer le Drame du *Vertueux mourant.* Celui qui m'accusera de témérité dans cette entreprise, ne sera pas le premier; j'ai commencé moi-même à me faire ce reproche: mais peut-être me trouvera-t-on excusable, & me sçaura-t-on quelque gré de cette hardiesse, quand on verra que les fondemens de mon édifice sont composés des plus beaux morceaux d'*Young* même, qui m'ont paru se prêter aux situations & au Dialogue.

On trouvera peut-être hors de vraisemblance, que je fasse parler aussi longtemps le Personnage du VERTUEUX MOURANT, si près de sa fin; mais on me fera grace de cette critique, si l'on pense que j'ai peint une ame toute enflammée du désir de l'Eternité; & que c'est une force divine qui soutient & ranime ce Mourant, en lui inspirant les sublimes idées d'une existence toute spirituelle, si inconnue aux autres hommes.

ACTEURS.

M. FE'LIX, homme de ſoixante-dix ans, retiré dans ſa Terre, après avoir fait le Commerce.

Madame FE'LIX, ſa femme, âgée de ſoixante ans.

Le jeune FE'LIX, leur fils, âgé de vingt-deux ans.

M. THIE'BAUT, ancien Commerçant, infirme & pauvre.

LISE, fille de M. Thiébaut.

LE CURE' de la Paroiſſe du Village.

Le plus âgé de vingt Vieillards pauvres, anciens Laboureurs du Village.

ANSELME, ancien Domeſtique de M. Félix.

(*La Scène eſt dans la maiſon des champs de M. Félix, à quatre lieues de Paris, & l'action commence à midi.*)

Le Théâtre eſt ſéparé par une cloiſon, qui prend dans le milieu depuis le fond juſqu'à l'avant-ſcène, & le partage en deux

parties égales, qui représentent deux chambres : dans l'une, à gauche du Spectateur, on voit un lit à rideaux, & tout l'ameublement d'une Chambre à coucher ; l'autre, à la droite, représente un petit Sallon ; & pour la communication de l'une à l'autre, il y a une porte au milieu de la cloison de séparation.

LE VERTUEUX MOURANT.

ACTE PREMIER.

La Scène est dans la Chambre à coucher.

SCENE PREMIERE.

M. FE'LIX *dans son lit, les rideaux fermés,* MADAME FE'LIX, M. LE CURE', ANSELME *dans le Sallon, qui l'arrange.*

M. LE CURÉ *à voix basse.*

EH bien, Madame, nous reste-t-il encore quelqu'espérance?

MADAME FÉLIX *aussi à voix basse.*

Ah! Monsieur, il est dans le plus dangereux

affaiſſement; je crains bien que ce jour ne ſoit le dernier de ſa vie.

M. LE CURÉ.

Pourquoi? Il ne faut pas déſeſpérer, vous ſçavez qu'il a beaucoup fatigué ce matin; les ſecours ſpirituels qu'il a reçus ont porté un doux repos dans ſon ame, mais la machine en a été affectée, & il eſt naturel qu'il en réſulte une ſorte d'épuiſement dont on revient d'autant plus foible que l'eſprit eſt plus tranquille.

MADAME FÉLIX.

Dieu le veuille; car, Monſieur, vous me trouvez dans le plus grand ſurcroît de chagrin, par une Lettre que je viens de recevoir de mon frere qui eſt à Paris. *Elle regarde mon fils*; je ne ſçais ſi je dois la communiquer à mon mari dans la cruelle ſituation où il eſt, ou bien ſi je dois la lui cacher. Il faut, Monſieur, que vous m'éclairiez ſur cela de vos lumières.

M. LE CURÉ.

Madame, votre confiance me touche, m'intéreſſe; je vous parlerai en honnête homme, & en homme vrai.

MADAME FÉLIX.

Je le ſçais. (*Elle appelle Anſelme qui paſſe dans la chambre à coucher.*) Anſelme, tenez-vous

ici; je vais de l'autre côté parler à M. le Curé; si mon mari sort de son assoupissement vous m'avertirez.

ANSELME.

Oui, Madame.

(Anselme reste auprès du lit, Madame Félix & M. le Curé dans le sallon.)

SCENE II.

MADAME FE'LIX, M. LE CURE' *tous deux assis.*

MADAME FÉLIX.

TENEZ, Monsieur, lisez cette Lettre de mon frere; elle vous mettra au fait de ce qui cause mon embarras.

M. LE CURÉ *prend la Lettre & lit haut.*

DE PARIS.

„Dans la douleur où la fin trop prochaine „de votre mari vous plonge, ma chere sœur, „je devrois peut-être vous cacher un nouveau „chagrin que vous prépare votre fils: je suis „informé par un de mes amis, à n'en pouvoir „douter, qu'il est ici éperdument amoureux „d'une fille sans fortune, & qu'il n'attend peut-

„être que la mort de son père pour l'épouser ;
„tâchez à son retour de lui tirer son secret, &
„de le ramener sur cet objet au respect qu'il
„vous doit, & à cette confiance filiale dont
„la perte est si à craindre pour lui & pour
„vous. Je vous embrasse.“ ...

(*M. le Curé tenant toujours la Lettre.*)

Madame, cette Lettre est inquiétante, mais il y a du remède : votre fils a l'ame honnête, il vous respecte ; & si c'est un égarement, vous en voilà instruite encore à temps, on peut le ramener à la raison.

MADAME FÉLIX.

J'espère tout de l'honnêteté de mon fils, mais l'amour est une si dangereuse passion..... qui absorbe tant d'autres sentimens ; d'ailleurs quel parti prendre dans l'état où est son pere ? Lui communiquerai-je cet événement ? C'est peut-être sur le bord de son tombeau, lui enfoncer le poignard dans le sein..... Moi-même..... Ah ! Ciel.....

M. LE CURÉ.

Votre mari existe, Madame, il a encore toute sa tête comme vous l'avez vu ce matin, vous devez, je crois, lui conserver tous ses droits sur son fils, son autorité paternelle ne doit finir qu'avec sa vie, & je pense que, dans

cette affaire-ci, vous ne devez rien prendre ſur vous.

MADAME FÉLIX.

Vous me conſeillez donc de lui communiquer cette Lettre.

M. LE CURÉ.

Oui, Madame, une fois inſtruit, il parlera à ſon fils, un pere dans ſa ſituation rend ſes remontrances bien touchantes, bien perſuaſives, les vôtres pourroient manquer leur effet; quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire toute votre vie, ſi vous vous mettiez dans la poſition d'imaginer que faute d'avoir inſtruit votre mari, auſſi-tôt que vous l'avez pû de l'erreur de ſon fils, ce fils ait rendu cette erreur complettée, par un mariage déraiſonnable!

MADAME FÉLIX.

Je ſens vos raiſons, mais auſſi en déclarant à M. Félix, le malheureux attachement de ſon fils, je vais mettre le fils dans le cas de déſobéir formellement à ſon pere, & par-là lui faire avancer ſes jours. Mon fils, d'ailleurs, me pardonnera-t-il de ſe dénoncer ainſi à la juſtice paternelle, & dans quel moment! il me déteſtera peut être le reſte de ſa vie, l'amour qui ſe croit outragé eſt ſi vindicatif! Ah! Monſieur, quels

le situation pour une mere tendre & pour une femme si attachée à son mari !

M. LE CURÉ.

Vos craintes sont raisonnables, elles m'inspirent un moyen de vous en épargner une partie, celle même qui auroit l'effet le plus durable, c'est la perte de la tendresse de votre fils ; laissez-moi apprendre cette nouvelle à M. Félix, comme si j'en étois seul informé, par-là vous n'entrerez pour rien dans les reproches qu'il pourra faire à son fils, & votre tendresse maternelle se joindra à son autorité, sans se compromettre.

MADAME FÉLIX.

Votre idée est excellente, Monsieur, & j'en espere beaucoup, au moins je me sauverai de l'horreur de perdre l'amitié de mon fils.

SCENE III.

Dans la Chambre à coucher.

M. FÉLIX, ANSELME.

M. FÉLIX *ouvre ses rideaux.*

AH ! c'est toi, Anselme, où est ma femme ? M. le Curé avoit dit qu'il reviendroit.

AN-

ANSELME.

Auſſi eſt-il de l'autre côté, Monſieur, avec Madame; il attend le moment de vous voir.

M. FÉLIX.

Dis-leur qu'ils viennent.

SCENE IV.

MADAME FELIX *paſſe dans la Chambre à coucher avec* M. LE CURE', M. FE'LIX, ANSELME.

MADAME FÉLIX.

EH bien, mon ami, vous ſortez d'un aſſoupiſſement qui m'inquiétoit cruellement.

M. FÉLIX.

Ma chere amie, je me ſens un peu mieux.... Ah! M. le Curé, je ſuis bien aiſe de vous voir: j'ai quelque choſe à vous dire; ma femme voudra bien nous laiſſer un moment.

MADAME FÉLIX.

Oui, mon ami. Anſelme, paſſez avec moi dans le ſallon.

M. LE CURÉ *à Madame Félix.*

Voilà un moment favorable à notre projet, je vais faire pour le mieux.

SCENE V.

M. FELIX, M. LE CURÉ, *dans la Chambre à coucher*, MADAME FELIX, ANSELME *dans le sallon.*

(L'une se met à travailler à un métier de tapisserie, & Anselme range une table, où il y a tout ce qui peut être nécessaire à un malade.)

M. LE CURÉ *assis près du lit.*

Il me paroît, Monsieur, que vos forces ne sont point anéanties, & qu'il y a tout lieu d'espérer.......

M. FÉLIX.

Monsieur, je cherche à tranquilliser ma femme, en lui persuadant que je suis mieux, mais ne vous y trompez pas plus que moi, toutes mes forces ne sont plus que dans mon ame, je les puise dans son immortalité dont je sens déja les approches avec une joie intérieure; il semble dans ce moment malgré la destruction de toute mon existence corporelle, que Dieu me communique les rayons de sa Divinité même.

M. LE CURÉ.

C'est un état que Dieu accorde à vos vertus,

pour vous faire mieux supporter les horreurs de la mort. Si......

M. FÉLIX.

Les horreurs de la mort? Pardonnez, mon cher Pasteur, mais pourquoi frémir à la pensée de la mort? N'est-elle pas l'unique port des tourmens de cette vie, le souverain espoir de notre nature, le seul appui de notre liberté, le commun & prompt remede à tous nos maux? Enfin cette mort tant redoutée, & si mal à propos, n'est-ce pas une dette que nous contractons en naissant, & qu'il faut acquitter quelques instans plus tôt ou plus tard?

M. LE CURÉ.

Vous m'étonnez, Monsieur; vous me ravissez!...... Je venois pour vous consoler, & je reçois de vous des instructions sublimes; & cela dans un moment où tout homme, à la pensée de la mort, sent son ame troublée, effrayée.....

M. FÉLIX.

Cette pensée n'effraye pas la mienne: j'ai réfléchi. Quelle grace Dieu ne m'a-t-il pas faite, puisque c'est mon corps seul qui se rend le premier à la vieillesse, & que je n'ai jamais si bien senti l'existence de mon ame! Emprisonnée dans le corps, cette ame vit ici

dans un tombeau; esclave, tourmentée dans les ténèbres, à peine peut-elle saisir quelques lueurs de vérité, au travers des organes épais des sens. Je n'en peux plus douter, mon cher Pasteur, la mort n'ensevelit que le corps, elle élargit l'ame de sa prison, dissipe devant elle tous les nuages, lui rend le jour & des aîles pour voler à l'immortalité.

M. LE CURÉ.

Je n'ai rien à ajouter à de si grandes idées, & j'apprends de vous comme il faut mourir; laissez agir cet ascendant salutaire que Dieu vous donne sur la mort même; c'est une faveur marquée qu'il fait à peu de personnes, c'est le premier prix de vos bonnes actions qui vous en annonce bientôt un plus grand.

M. FÉLIX.

Il ne me reste qu'à donner la derniere main au peu de bien que j'ai tâché de faire aux hommes; M. le Curé, je connois votre probité, & les soins particuliers que vous prenez des pauvres de votre Paroisse.

M. LE CURÉ.

Je ne fais en cela que mon devoir, mais je le fais avec plaisir.

M. FÉLIX.

Je vous ai nommé par mon testament l'Ad-

ministrateur des pensions que j'ai établies pour vingt pauvres Laboureurs du canton, que la vieillesse a mis hors d'état de travailler. Je prie aussi vos successeurs de vouloir bien se charger de cette nomination avec l'équité attachée à leur saint Ministère.

M. le Curé.

Que l'humanité vous a d'obligation! Par cet établissement, vous soutenez la vie de vingt pauvres peres de famille qui ont usé leurs forces au service de la société; établissement bien plus respectable que ceux où l'on prive cette même société de jeunes personnes dont les travaux auroient pu lui être utiles.

M. Félix.

Cet établissement peut être bien vu dans son objet; mais je n'ai pas grand mérite à l'avoir fondé: quand vous sçaurez comme les fonds m'en sont venus, vous verrez que c'est un bienfait de la Providence, & que je n'ai été moi-même que l'Administrateur du bien des pauvres. Me voilà arrivé au moment de la récolte de mes bonnes actions, que n'ai-je semé à main plus remplie dans le champ du pauvre! ma récolte seroit plus abondante...... Apprenez, mon cher Pasteur, qu'il y a environ douze ans

que par-dessus mes aumônes ordinaires, je mis cent louis à la Loterie pour les pauvres de cette Paroisse; ils gagnerent vingt mille francs, je les plaçai dans mon commerce: depuis ce moment, tout m'a prospéré au-delà de mes espérances. Je tins un compte exact de l'accroissement de cette somme. En peu d'années ces vingt mille francs quadruplerent; je crus ne pouvoir mieux employer ces quatre-vingt mille livres, qu'en fondant sur le revenu de quatre mille livres de rente, sur la Ville de Paris, vingt pensions de deux cens livres chacune, pour vingt Laboureurs nécessiteux, & hors d'état de travailler. Ce sont ces bonnes gens-là qui nous nourrissent tant qu'ils ont des forces; n'est-il pas juste de penser à eux quand ces forces leur manquent, jusqu'à ne pouvoir plus se nourrir eux-mêmes?

M. le Curé.

Ah! Monsieur, s'il faut qu'ils vous perdent, quels regrets ne vont-ils pas avoir! ils vous regardent, ils vous aiment tous comme leur pere.

M. Félix.

S'ils m'aiment, qu'ils me félicitent du bonheur qui m'attend, & du plaisir que j'ai de leur laisser quelques moyens de me rappeller à leur mémoire.

M. LE CURÉ.

Soyez sûr que j'exécuterai vos intentions avec toute la justice & toute l'exactitude qu'une ame comme la vôtre inspire.

M. FÉLIX.

J'ai coutume, comme vous sçavez, d'assembler les bons vieillards, tous les ans, au même jour, à un festin que je leur donne, & où j'assiste avec ma famille, c'est aujourd'hui le jour de cet anniversaire, & j'ai prié ma femme que ma situation ne changeât rien à cet usage: à ce soir, M. le Curé, vous présiderez à cette fête, j'y assisterai des yeux de l'ame, le Ciel me laissera peut-être assez de momens pour jouir encore par la pensée de ce tableau touchant.

M. LE CURÉ.

Pour couronner vos bonnes intentions, que n'ai-je à vous faire part de choses aussi satisfaisantes? mais je suis obligé, malgré moi, de porter le trouble dans votre ame, en vous apprenant un événement qui va, sans doute, vous chagriner, mais dont vous seul pouvez arrêter le danger.

M. FÉLIX.

Me chagriner! Ah! mon ami, soyez sûr que les chagrins que Dieu voudra bien m'en-

voyer au moment où je suis, je les recevrai comme autant de bienfaits ; de quoi s'agit-il? Parlez.

M. LE CURÉ.

Je viens d'apprendre, à n'en pouvoir douter, que votre fils est au moment de contracter un mariage à Paris avec une fille d'une naissance obscure & sans fortune ; peut-être n'attend-il, pour completter son égarement, que l'instant où il n'aura plus rien à craindre de votre autorité paternelle.

M. FÉLIX.

Quoi! mon fils...... lui, dont l'ame honnête & sensible ne s'est jamais écartée un instant du respect qu'il me doit....... Quoi! il *auroit* un sentiment étranger qui étoufferoit tous ceux de la nature?...... Et dans quel moment! à l'instant où j'expire...... Quoi! ce sentiment le pourroit séduire jusqu'à lui faire désirer ma mort?...... Non, mon Dieu, tu ne pouvois pas porter à la fermeté de mon ame un coup plus sensible, & je t'en rends graces, en te demandant la force de le supporter!

M. LE CURÉ.

Vous avez tant de droits sur le cœur de votre fils, que je ne doute pas qu'une seule de vos exhortations ne le ramene à la raison, & à

tout ce qu'il doit à l'autorité & à la tendresse paternelle, mais le mal est pressant.

M. FÉLIX.

En avez-vous fait part à sa mere?

M. LE CURÉ.

Oui, nous nous en entretenions quand vous nous avez demandés.

M. FÉLIX.

Qu'elle vienne, nous nous consulterons ensemble.

M. LE CURÉ *se leve.*

Je vais le lui dire en passant, & vous laisser avec elle.

M. FÉLIX.

Vous vous en allez?

M. LE CURÉ.

Malgré moi; je vais voir quelqu'un à-peu-près dans votre état, mais qui auroit bien besoin de votre fermeté & de votre résignation.

M. FÉLIX.

Que je le plains, si sa conscience se souleve contre lui, & s'il voit comme un instant malheureux celui où son ame va commencer à vivre.

(*Le Curé sort, & passe dans le sallon.*)

SCENE VI.

Dans le sallon.

MADAME FELIX, M. LE CURÉ, ANSELME.

M. le Curé *à Madame Félix.*

Madame, M. Félix vous demande. Voilà votre Lettre; je l'ai mis au fait de ce qu'elle contient. Vous êtes censée ne l'avoir appris que de moi, vous allez en raisonner ensemble.

Madame Félix.

Mille remercimens, Monsieur, je vous laisse aller.

(M. le Curé sort.)

SCENE VII.

MADAME FELIX, *avant de passer dans la chambre à coucher.*

Reste ici, Anselme.

(Elle passe dans la chambre à coucher, & s'assied à côté du lit de son mari.)

SCENE VIII.

MADAME FÉLIX, M. FÉLIX.

M. Félix.

Mon fils n'eſt point encore revenu de Paris ?

Madame Félix.

Pas encore, mon cher ami : je l'attends ; il m'a promis qu'il ſeroit ici pour dîner.

M. Félix.

Eh bien, Madame, M. le Curé vous a inſtruit de ce que nous avons à craindre de ſa conduite.

Madame Félix.

Vous m'en voyez pénétrée.... Dans l'état où vous êtes, vous donner un pareil chagrin ! ...

M. Félix.

Dans l'état où je ſuis, ma chere amie, rien ne peut plus me cauſer de chagrin. Mon ame toute entiere dans le ſein de mon Dieu, ne voit déja plus que de loin les événemens qui ſe paſſent ſur la terre, & pour celui-ci, je m'en repoſe ſur l'honnêteté de mon fils. Il faut l'entendre avant de le juger. S'il a fait quelque

faute, au moins je suis certain qu'il craint de me chagriner, puisqu'il me la cache ; à son retour, je veux lui parler avec douceur, & s'il a tort, ne le punir qu'en lui faisant sentir à lui-même tout le chagrin qu'il auroit pu me causer, si j'étois moins soumis aux volontés de Dieu.

MADAME FÉLIX.

Mais, croyez-vous que le parti de la douceur que vous allez prendre suffise pour le faire renoncer à un attachement si vif & si déraisonnable ?

M. FÉLIX.

Eh ! puis je employer la sévérité auprès de mon fils, au moment où j'implore moi-même la clémence du Pere de tous les hommes ? Encore une fois, il faut l'entendre ; s'il a quelques bonnes raisons à nous alléguer, j'aurai bien fait de lui parler doucement, & s'il a des torts, il les sentira bien mieux en ne trouvant en moi que les sentimens d'une tendresse paternelle.

MADAME FÉLIX.

Ah ! le voici.

SCENE IX.

M. FE'LIX, MADAME FÉ'LIX, LEUR FILS.

M. FÉLIX.

EH bien, mon fils, vous me retrouvez encore, mais peut-être pour peu de temps.

LE FILS.

Ah! mon pere, veuille le Ciel vous rendre à mes vœux, je n'en ferai jamais de plus ardens, ni de plus sinceres.

M. FÉLIX.

Je le crois... Avez-vous tout fini avec mon correspondant?

LE FILS.

Oui, mon pere, voilà, enfin, la quittance générale que vous lui demandiez.

M. FÉLIX.

Mettez-la dans mon secrétaire.

(Le fils serre un papier dans le secrétaire.)

Approchez-vous, mon fils, & venez apprendre par quelques avis utiles à bien vivre, & par mon exemple à quitter cette vie passagere quand

votre heure sera venue, comme il convient à un être immortel; sur-tout point de larmes, songez qu'en m'en montrant, si j'avois l'ame foible, vous me feriez douter du bonheur qui m'attend, & vous décomposeriez le plaisir que je sens à être bientôt débarrassé du fardeau de la vie, dont la vieillesse me fait sentir tout le poids.

LE FILS.

Ah! mon pere, que toute votre fermeté passe donc dans mon ame, si vous voulez que j'aye à craindre de vous perdre sans me livrer à toute ma douleur.

M. FÉLIX.

Si vous étiez occupé des Cieux comme moi, vos larmes seroient bientôt taries, & vous partageriez ma joie, la raison alors deviendroit chez vous plus forte que la nature, mais si dans votre cœur la nature paroît dominer la raison, au moins que cette nature ne soit point fausse, quelle parte de la vérité de votre ame, & ne me donnez pas, au lieu d'un vrai naturel attendri, un Protocole de douleur établi parmi les hommes dans certains momens.

LE FILS.

Pourriez vous me soupçonner de penser si mal? ah! je sens tout ce que je crains de per-

dre en vous, c'est le meilleur des peres, & le plus tendre des amis.

M. FÉLIX.

Oui, mon fils, vous faites mon portrait par ces deux qualités; vous pouvez les regretter en moi; mais ce n'est pas assez de le dire, il faut que vos actions prouvent que vous le pensez. N'avez-vous rien fait qui puisse me donner lieu de douter que vous me regardez effectivement comme le meilleur des peres & le plus tendre des amis?

LE FILS.

Moi, mon pere!........

M. FÉLIX.

Oui, vous; songez que vous vous reprocheriez toute votre vie de m'avoir menti au moment même où le Dieu de vérité va me recevoir dans son sein, au moment où il vous parle lui-même par ma voix; écoutiez la, & suivez ce qu'elle inspire à votre ame, sans quoi, quand je n'y serai plus, craignez qu'un remords éternel.......

LE FILS.

Ah! mon pere.... Il est vrai; je me jette à vos pieds & à ceux de ma mere, je suis coupable envers vous deux; j'ai manqué, je l'avoue, à cette confiance que je vous dois, à

cette douce soumission, qui faisoit mon bonheur & le repos de ma vie. On vous a instruit, je le vois, de mon erreur, mais elle n'est pas impardonnable, & l'objet qui l'a causée me justifieroit dans votre esprit, si vous le connoissiez.

M. Félix.

Vous justifieroit-il de m'en avoir fait un secret, & à votre mere? Vous justifieroit-il d'avoir peut-être, par l'aveuglement de vos sens, assez avili votre ame pour lui faire espérer dans l'avenir une satisfaction à laquelle ma mort est devenue nécessaire..... Ah! mon fils...... croyez-moi, chargez vous vous-même de votre justification, si vous en avez des moyens; ou, si le repentir seul est votre unique ressource, ne rougissez point de l'employer: votre pardon est déja prononcé dans mon ame.

Le Fils.

Eh bien, mon pere, il est vrai, je suis criminel envers vous, & c'est en cette qualité que je le demande ce pardon que votre tendresse m'offre d'avance: je ne sçais ce qu'on vous a dit, je n'ai plus besoin de le sçavoir; oubliez vous même, par bonté pour moi, qu'un autre vous a instruit de ce que je devois le premier vous apprendre.

M.

M. Félix.

Soit, je l'oublie, & je vous écoute.

Le Fils.

Il y a environ deux mois que pour régler quelques anciens articles de vos comptes, vôtre Correspondant me dit qu'il falloit aller prendre des nottes sur les Registres d'un ancien Commerçant, avec qui jadis vous aviez fait quelques affaires; je vous l'ai dit dans le temps, j'allai chez cet homme que je trouvai accablé d'années & de malheurs.

M. Félix.

Oui, je me rappelle même que vous m'avez dit son nom alors, & que je fus surpris de ne le pas connoître.

Le Fils.

Je vous dis effectivement qu'il se faisoit nommer *Cauber*. qu'il étoit dans l'indigence; mais je ne vous ai pas dit que je trouvai chez lui une jeune personne, sa fille, livrée toute entiere aux soins que les infirmités de son pere exigeoient; jamais tout ce qu'a d'intéressant la vertu ne s'est joint avec plus de moyens à tout ce que la beauté a de pouvoir: dès le premier instant de cette vûe, mon cœur fut pénétré du plus puissant amour & du plus tendre respect. Je me servis du prétexte d'avoir besoin de tra-

vailler sur les anciens Registres du Vieillard pour me procurer le plaisir de voir plus souvent cette charmante personnage; mes regards, mes discours eurent malgré moi le caractère de la passion, mais la plus respectueuse. Lise s'en apperçut, malgré son ingénuité, que je pris d'abord pour un sentiment qui m'étoit favorable, sa vertu fut allarmée de ma tendresse, bientôt elle me dénonça elle-même à son pere comme quelqu'un qui cherchoit à la séduire & dont elle ne sentoit déja les visites que trop dangereuses pour elle. Le pere, le plus honnêtement qu'il lui fut possible, me défendit sa maison.

M. Félix.

Vous le méritiez, auriez vous été assez injuste pour en vouloir à cet honnête vieillard, & continuer de l'inquiéter?

Le Fils.

Hélas! non: mais je reçus cet ordre, tout juste qu'il étoit, comme un coup de foudre; je crus ne pouvoir mieux justifier ma conduite & la pureté de mes intentions, qu'en écrivant au pere de ma chere Lise que je n'avois jamais eu d'autre idée que de l'obtenir de lui-même par des nœuds légitimes; il me fit réponse, en me renvoyant ma Lettre, qu'il sça-

voit que j'appartenois à un pere & à une mere riches, que je n'étois ni en âge ni en puissance de disposer de ma main, qu'ainsi j'eusse à oublier totalement sa fille & lui, & à ne point reparoître dans sa maison. J'ai souscris au dernier article de cet ordre respectable, je n'ai fait aucune nouvelle tentative pour revoir l'objet de mon attachement; malgré cela, l'espérance d'obtenir un jour ma chere Lise est restée dans mon cœur, elle y est encore, mon pere, malgré moi-même, gravée avec des traits de flamme; par-tout je ne vois que Lise, je ne vis que pour elle, je le sens, j'en mourrai s'il faut que je renonce à y penser.

M. Félix.

Vous vous seriez peut-être épargné bien des chagrins, mon fils, si, dès le premier moment de cette dangereuse entrevue, vous m'aviez mis dans votre confidence; j'aurois pu me transporter alors à Paris, me faire instruire de ce qu'est ce M. Cauber; son infortune n'auroit point été un obstacle à votre bonheur dans mon esprit, & si la vertu est la seule dot de sa fille, elle auroit pu nous suffire à tous trois; enfin, je vous aurois épargné de jouer le rôle de séducteur auprès de cette jeune personne, & auprès de nous celui d'un fils aban-

donné à ſes paſſions, qui s'affranchit, malgré les loix & la nature, de l'amour filial & de l'autorité paternelle, en décidant ſon mariage ſans nous conſulter.

LE FILS.

Ne me montrez pas toutes mes fautes; je les ſens, mon pere, plus vivement que vous ne pouvez vous l'imaginer, & le chagrin que me cauſe un amour déſeſpéré n'eſt rien auprès de celui d'avoir manqué à tout ce qu'un fils auſſi tendre & auſſi reſpectueux que je le ſuis, doit à un ſi bon pere..... & dans quelle ſituation!.... Ah! Dieu.....

M. FÉLIX.

Tranquilliſez-vous... Tout eſt pardonné dès que vous vous faites juſtice vous-même.

MADAME FÉLIX.

Sur-tout, oubliez cette jeune Liſe que le Ciel n'a pas faite pour vous; promettez-nous-le, mon fils.

LE FILS.

Que je l'oublie? ah! ma mere, je ne ferai rien pour la revoir, je l'éviterois même ſi l'occaſion s'en préſentoit; mais je ne l'oublierai jamais, je vous tromperois malgré moi-même, ſi je vous le promettois.

M. FÉLIX.

Vous le croyez ; espérez plus du temps & de votre raison. Votre mere vous attendoit pour dîner, descendez tous deux, je vous prie, & si vous avez quelqu'amitié pour moi, ne vous chagrinez pas plus de ma situation que moi-même ; allez. Pendant ce temps mon ame va quitter la terre & jouir d'avance des biens célestes que j'attends de mon Dieu.

(Il ferme ses rideaux. Madame Félix & son fils sortent, en faisant signe à Anselme de rester sans faire de bruit. Il prend un Livre, s'assied, & lit tout bas.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Dans la Chambre à coucher.

SCENE PREMIERE.

M. FE'LIX, *toujours ses rideaux fermés*, ANSELME, MADAME FE'LIX, SON FILS, *revenant tous deux d'en bas.*

MADAME FÉLIX.

EH bien, Anselme ?

ANSELME *à voix basse.*

Monsieur n'a rien demandé ; ses rideaux toujours fermés, il est sans doute dans le même état où vous l'avez laissé.

M. FÉLIX *ouvre ses rideaux.*

Plus content encore puisque j'approche plus de mon dernier moment, je le sens, je touche à l'instant de mon triomphe, mais plus j'en approche, & plus mon ame se livre à une certaine joie qu'inspire la vertu. Croyez-moi, mes enfans, la mort n'est terrible que pour le crime, c'est de lui qu'elle emprunte son masf-

que effrayant. Graces à mon Dieu, j'ai fait ma paix avec le trépas, j'ai détaché mon cœur de ces biens si peu faits pour affecter un Être immortel, & avant que la cloche funebre m'envoye enrichir la terre de ce qu'elle ma prêté, la mort trouvera tous les liens qui ont pu m'attacher au monde, brisés par mes mains, son glaive n'a plus que le fil de mes jours à couper.

MADAME FÉLIX.

Mon cher ami, cette résignation m'annonce qu'il vous reste encore des forces qu'il faut aider par des secours; Anselme, allez chercher un bouillon.

(*Anselme sort.*)

M. FÉLIX.

Vous sçavez qu'il ne passe plus, un peu de gelée me suffira; mais actuellement je n'ai besoin de rien, je sens que mon être se dissoud, & s'écoule sous le poids de la vieillesse & de la maladie, je ne fais plus qu'épuiser la lie de mes jours.

MADAME FÉLIX *à son fils.*

Félix, allez, je vous prie, sçavoir pourquoi le Médecin n'est pas venu ce matin, comme il l'avoit promis.

(*Le fils sort.*)

SCENE II.

M. FÉLIX, MADAME FÉLIX.

M. FÉLIX.

AH! ma chere amie, tout son art est maintenant inutile. Le seul Médecin qui puisse me secourir, c'est le trépas où Dieu m'appelle; oui, c'est ta voix que j'entends, ô mon Dieu, tu ne m'as donné l'existence que pour me rendre heureux: tu m'appelles à une terre inconnue, je t'obéis avec joie, je me livre à toi, je sçais en qui je me confie; c'est en toi, c'est par toi & pour toi seul que je vais vivre.

SCENE III.

MADAME FÉLIX, M. FÉLIX, ANSELME.

ANSELME.

MADAME, il y a là un honnête vieillard avec une jeune personne, qui viennent de descendre du carosse de voiture, & qui désirent ardemment de parler à Monsieur, si cela est possible, ou au moins à vous.

MADAME FÉLIX.

Eh bien, que veut-il ce vieillard? il ne vous l'a pas dit?

ANSELME.

Non, Madame, il ne veut s'expliquer qu'avec vous.

MADAME FÉLIX.

Il prend mal son temps, dites-lui que cela ne se peut pas, & que dans l'état où est M. Félix, il ne peut voir personne.

M. FÉLIX.

Pourquoi? c'est peut-être quelque malheureux qui a besoin de secours; peut-il mieux prendre son temps pour m'intéresser à lui, que le moment où j'attends de Dieu la récompense du peu de bien que j'ai pu faire? Que les hommes seroient humains, s'ils l'étoient autant dans le cours de leur vie qu'ils le deviennent au moment de la mort! Ce vieillard vient peut-être me procurer le moyen de faire une bonne action de plus avant de mourir.

MADAME FÉLIX.

Mais, mon cher ami, dans l'accablement affreux où vous êtes....

M. FÉLIX.

Mon ame n'est point accablée, l'idée de secourir un malheureux la ranime.... Mais pour

vous tranquilliser sur la foiblesse de mon corps, je refermerai mon rideau; sçachez ce que cet homme veut, & parlez assez haut pour que je puisse entendre votre conversation.

MADAME FÉLIX.

Puisque vous le voulez.... Anselme, faites entrer cet homme.

(*Anselme sort.*)

SCENE IV.

MADAME FÉLIX, M. FÉLIX.

MADAME FÉLIX.

APRÈS la fatigue que vous avez eu toute la matinée, je crains que cette visite ne soit pour vous un nouveau fardeau.

M. FÉLIX.

Appellez-vous fatigue ces saints devoirs de Chrétien mourant, que j'ai remplis? Si vous sçaviez quelle douce sécurité régne dans mon ame depuis ces heureux momens, vous en jugeriez bien autrement, mais enfin recevez cet homme avec bonté: pour vous satisfaire, je ne lui parlerai qu'autant que cela me paroîtra nécessaire.

MADAME FÉLIX.

Je vous en prie. Le voici. (*Madame Félix ferme les rideaux du lit.*)

SCENE V.

MADAME FE'LIX, M. FE'LIX, *dans son lit, les rideaux fermés,* M. THIE'-BAUT, SA FILLE, ANSELME, *dans le sallon.*

MADAME FÉLIX.

MONSIEUR, asseyez-vous, Mademoiselle, voilà un siége.

M. THIÉBAUT.

Ah! Madame, pardonnez... Ma visite vous paroît peut-être indiscrete, mais, dans l'état où l'on m'a dit qu'étoit M. Félix, elle est indispensable; jugez-moi.

MADAME FÉLIX.

Soit, mais asseyez-vous l'un & l'autre.

(*Ils s'asseyent tous trois.*)

M. THIÉBAUT.

Je suis un ancien Commerçant dont les malheurs ont renversé la fortune, & que les fatigues & les infirmités de l'âge ont mis hors d'état de pouvoir la rétablir; j'ai sacrifié les débris de cette fortune à l'établissement de

deux enfans qui eux-mêmes n'ont point été assez heureux pour pouvoir me secourir; cette seule fille me reste pour ma consolation, elle employe toute son existence à soutenir la mienne, elle en fait tout son plaisir avec le zèle le plus tendre.

SA FILLE.

Mon pere, je ne fais que mon devoir.

M. THIÉBAUT.

Depuis dix ans, elle & moi, nous vivons d'une pension de douze cent livres, payée exactement de la part d'un inconnu, par les mains de quelqu'un, de qui j'ai tâché en vain, jusqu'à ce jour, de sçavoir quel est mon bienfaiteur; hier, Madame, que j'ai touché les douze cens livres d'avance pour l'année, j'ai trouvé enfin la personne qui me paye cette pension assez touchée de ma situation pour m'apprendre que j'étois à la veille de perdre ce bienfaiteur, inconnu jusqu'alors, dans la personne de M. Félix. Jugez, Madame, de mon chagrin: ce n'est point l'intérêt qui m'amene, c'est la reconnoissance d'un bienfait annuel qui a duré dix ans. Que ne puis-je lui donner le reste de mes foibles jours, en venant le remercier de ses bienfaits! J'étois jadis le camarade de Collége de M. Félix, & assez long-temps depuis, son meilleur

ami. Nous nous ſommes perdus de vue, il a ſçu mes malheurs, il s'eſt reſſouvenu de moi, il s'eſt caché pour m'obliger; mais puiſqu'enfin, dans ces triſtes momens, j'ai le bonheur de connoître mon bienfaiteur, Madame, qu'il ſçache au moins, pour ma ſatisfaction, combien ſuis pénétré de ſes bontés.

M. Félix *ouvre ſon rideau.*

Il le ſçait déja, mon cher Monſieur Thiébaut, venez, mon ami, mêler vos larmes de reconnoiſſance avec celles de ma joie; quelle douce jouiſſance pour moi, au moment que le Ciel m'appelle à lui, d'embraſſer un infortuné que j'ai pu ſecourir!

M. Thiébut *s'approche du lit, & l'embraſſe.*

Ah! Monſieur, que mon ame ne peut-elle accompagner la vôtre dans la voye du bonheur que vous allez trouver!

M. Félix.

Ce moment qui va me conduire à l'Etre Suprême eſt celui de la vérité, tout artifice ceſſe quand notre ame devient toute divine. Je ſuis charmé que la perſonne que j'ai chargée de mon ſecret vous l'ait révélé, ſa ſage indiſcrétion me procure le plaiſir le plus pur dans votre embraſſement; tout eſt ame en moi dans cet inſtant,

& ma jouissance est au-dessus du bienfait, en vous apprenant que j'ai pourvu à l'avenir à votre subsistance, comme par le passé. On trouvera dans mon testament que je vous assigne votre vie durant les douze cens livres d'appointement de ma Charge de Lieutenant des Chasses, dont le Roi, toujours bienfaisant, m'a daigné gratifier, pour quelques petits services que mon commerce a rendus à l'Etat. Mon fils a la survivance de cette Charge, & je veux qu'il trouve le moyen de jouir après moi du même plaisir que j'ai eu de vous secourir; c'est le meilleur effet, dans ma succession, que je puisse lui laisser.

M. THIÉBAUT.

Pourquoi faut-il mêler à ma joie la crainte de perdre un ami aussi généreux & aussi sensible.

M. FÉLIX.

Vous ne me perdez pas, mon ami, je serai, j'en suis sûr, toujours présent à votre mémoire, votre ame a de la vertu, je le sçais, & si les ames vertueuses sont séparées dans ce monde que je vais quitter, elles sont faites pour se réunir dans ce séjour céleste où je vais avoir le bonheur de passer avant vous; votre sort est le mien, votre espoir est le même; que ma joie vous annonce la vôtre, il n'y a entre nous que quelque instans

de différence. (*A sa femme.*) Ma chere femme, je vous recommande ce vieillard estimable & cette jeune personnage; que rien ne leur manque ici tant qu'ils y voudront rester, donnez vos ordres pour cela, faites-les conduire dans leur appartement. (*A M. Thiébaut & à sa fille.*) Vous vous y reposerez, mes enfans, ou vous irez prendre l'air dans mon jardin; le tableau que je vous offre vous feroit peut-être trop de peine à le voir plus long-temps.

M. THIÉBAUT.

Ah! Monsieur, quelque lieu que j'habite, par-tout mon cœur sera affecté de vos bontés pour nous.

MADAME FÉLIX *appelle.*

Anselme, restez ici, je vais remonter.

(*Elle sort avec M. Thiébaut & sa fille.*)

SCENE VI.

M. FE'LIX, ANSELME.

M. FÉLIX *à lui-même.*

QUELLE satisfaction nouvelle d'avoir chez moi dans ce moment l'honnête homme indigent que j'ai pu secourir! Il semble que Dieu s'inté-

resse & s'occupe à rendre mes derniers momens les plus doux de ma vie; je vais donc passer du bonheur d'avoir fait le bien au bonheur d'en être récompensé, quel état de joie! O mort, je sens du plaisir à songer à toi, c'est toi qui inspires à l'homme les plus nobles pensées, & lui conseilles la vertu, c'est toi qui es sa libératrice, qui l'affranchis de l'esclavage des sens, le récompense & le couronne; tu fais naître un contentement dans mon ame, dont le sentiment est éternel, & dont la source intarissable est dans le sein de mon Créateur.

SCENE VII.

M. FÉLIX, SON FILS, ANSELME.

LE FILS.

Le Médecin n'étoit pas chez lui, on l'enverra, mon pere, aussi-tôt qu'il sera rentré.

M. FÉLIX.

Mon fils, je n'ai plus besoin que des remedes du Médecin de l'ame, & il a la bonté de ne me pas quitter un moment, il secoure à la fois & sans retard tous ceux qui le demandent de bonne foi; ses remedes n'ont jamais manqué de guérir. Ainsi, quand le Médecin viendra, dites

dites à votre mere de le remercier de ma part, & que si je ne veux pas le voir, c'est de crainte de compromettre les secours de son art, & de lui attirer mal à propos la réputation de n'avoir pu me secourir, quand c'est Dieu lui-même qui m'annonce le terme de mes jours.

LE FILS.

Mon pere, il suffit, vous serez obéi; cependant....

M. FÉLIX.

N'en parlons plus. Ne venez-vous pas de rencontrer un homme âgé & une jeune personne qui sont ici.

LE FILS.

Oui, mon pere, mais je ne les ai vus que de loin, qui se promenoient dans le jardin.

M. FÉLIX.

Eh bien, mon fils, respectez cet homme le reste de sa vie, il a été pour moi un moyen d'exercer la vertu, en le secourant dans son infortune. Vous jouirez après moi de ce bonheur, je le laisse dans votre héritage, ce malheureux vieillard sera votre pensionnaire, comme il a été le mien, votre mere est instruite de ce que j'ai fait pour lui.

LE FILS.

Toutes vos volontés sont si respectables que

je n'aurai d'autre mérite à les suivre que celui de faire mon devoir.

M. Félix.

Je n'ai jamais voulu, mon fils, que vous montrer le chemin de la vertu, tâchez de vous y maintenir pour votre propre bonheur, & que j'aye encore cette douce satisfaction de mourir en pensant que je laisse un fils vertueux & utile aux hommes; c'est le moyen d'alonger ma vie de toute la vôtre: la vertu seule produit le vrai plaisir digne de l'homme.

Le Fils.

Cette vérité, grace à la saine éducation que vous m'avez donnée, s'est déja présentée plus d'une fois à mon esprit dans des momens de dissipation qui m'étoient à charge, & alloient jusqu'à répandre un certain chagrin dans mon ame.

M. Félix.

Eh bien! si dans le cours de ta vie, des chagrins plus motivés s'emparent jamais de toi, apprends, par ce premier avis, qu'en vain tu chercheras à les dissiper dans des assemblées profanes, ou dans de bruyans concerts; crois-moi, tous les plaisirs qu'offre le monde sont de mauvais consolateurs; je vais t'en indi-

quer de plus sûrs : sens-tu la tristesse s'emparer de toi ? Rapporte toutes tes idées à une vérité importante ; enchaîne une passion, fais une action généreuse, éclaire l'ignorant, ramene le sourire sur les levres d'un malheureux ; ou bien sur l'aîle de l'Espérance, élance-toi dans l'Eternité vers l'Auteur de la Nature, & saisis Dieu par la pensée ; bientôt la mélancolie se dissipera, & tes esprits ranimés reprendront toutes leurs forces.

LE FILS.

Que ne puis-je toute ma vie vous avoir pour témoin du désir que j'ai de profiter de vos sages conseils !

M. FÉLIX.

Tu vas bientôt me fermer les yeux, mais que ce soit sans te chagriner ; songe, pour triompher comme moi de ce moment, que ce sera le premier de mon bonheur, & d'un bonheur éternel ; tu m'aimes, réjouis-toi donc de me voir l'ame débarrassée de ces lambeaux souffrans de mon existence mortelle ; ils ne sont déja plus à moi, ils sont à la terre qui les demande, & mon ame est déja impatiente de n'avoir plus rien de commun avec ces tristes débris d'un corps qui n'étant plus fait pour la servir, n'est plus fait pour la gêner.

LE FILS.

O! mon pere, votre fermeté a passé dans mon cœur; elle m'anime du feu de votre ame: ce sang qui coule dans mes veines est le vôtre & il est digne de vous. Oui, persuadé de votre bonheur, je partage votre joie, & je brûle du désir d'en aller jouir avec vous dans le sein de l'Etre Suprême; ah! si ma vie, dans l'instant écoulée, pouvoit finir avec la vôtre, & qu'ensemble dans le même moment...... Ah, Ciel!

M. FÉLIX.

C'est demander la récompense, sans l'avoir méritée, j'ai rempli ma carriere de mon mieux, je suis à la fin de mon travail, c'est à vous, mon fils, à en faire autant, & mieux encore, si vous le pouvez. Au reste, j'ai lu dans votre cœur ce que j'y voulois lire, je suis content de vous; une seule satisfaction qui me manque à votre égard est celle de vous laisser uni par des liens sacrés à une compagne vertueuse, & capable de vous seconder dans les heureuses dispositions où je vais vous laisser, je crains dans le choix que vous aurez à faire de cette compagne, qu'on ne vous trompe, ou que vous ne vous trompiez vous-même....

LE FILS.

Si ma destinée me réservoit à cette jeune per-

sonne dont je vous ai parlé, vous n'auriez plus rien à craindre.

M. Félix.

Peut-être, je n'en peux juger que sur votre récit, & l'on est à votre âge si susceptible de prévention & d'aveuglement...... Mais l'idée de votre Lise m'ouvre les yeux, il semble qu'elle me parle pour vous en faveur de la jeune personne qui vient d'arriver ici; comme cette Lise, elle est sans fortune, elle a de la vertu, peut-être le Ciel nous l'envoye-t-il pour votre bonheur & pour le mien, elle est d'une famille honnête, c'est la fille de mon ancien ami, il est pauvre; mais je vous l'ai déja dit, vous êtes assez riche pour n'avoir à demander de dot que des vertus: voyez cette jeune personne, & dites-moi au vrai l'impression qu'elle fera sur vous.

Le Fils.

Je vais vous obéir; mais je le sens d'avance, elle n'en fera aucune, ce n'est pas Lise, & je ne pourrai jamais disposer de mon cœur pour une autre, que quand je n'aurai aucun espoir de pouvoir l'obtenir.

M. Félix.

Il faut donc que je renonce au plaisir que

j'aurois de connoître avant de mourir..... sa femme.... la moitié de mon fils.....

SCENE VIII.

M. FE'LIX, MADAME FE'LIX, LE FILS, ANSELME.

MADAME FÉLIX.

Je viens d'établir nos bonnes gens, ils avoient besoin de prendre quelque nourriture, & pendant qu'ils sont à table, je viens vous voir....

M. FÉLIX.

Mon fils, allez leur tenir compagnie, & songez à ce que je vous ai dit.

(Le fils sort.)

SCENE IX.

M. FÉLIX, MADAME FÉLIX, ANSELME.

M. FÉLIX.

Eh bien, ce pauvre M. Thiébaut ne vous a-t-il pas paru intéressant ?

MADAME FÉLIX.

A ses discours on reconnoît l'homme le plus respectable, & le plus fait pour inspirer des sentimens d'humanité.

M. FÉLIX.

Et sa fille ?

MADAME FÉLIX.

Sa fille est charmante, l'honnêteté, la douceur de son caractere, sa tendresse, ses soins pour son pere, tout en elle m'a intéressé, c'est l'assemblage de toutes les graces & de toutes les vertus.

M. FÉLIX.

Ah! si le Ciel vouloit la montrer aux yeux de mon fils, telle que vous venez de la voir, il oublieroit sa Lise dont il est toujours affecté, & je mourrois plus content.

MADAME FÉLIX.

Comment?

M. FÉLIX.

L'homme le plus résigné aux volontés du Ciel, le plus ardent à posséder le bonheur suprême, trouve encore, malgré lui, dans son cœur, des vœux à faire pour ce monde, au moment où il le quitte; si ces vœux ne sont pas pour lui, ils sont pour les personnes qu'il y laisse, & auxquelles il est attaché. Je vais quitter mon fils sans qu'il soit marié, & j'emporte avec moi la crainte qu'un mauvais choix, dans cette union, ne fasse le chagrin de sa vie. Quel contentement n'aurois-je pas de le voir sur le bord de mon tombeau, donner la main à une personne sage & vertueuse, & tous deux, en fermant mes paupieres, m'assurer de leur bonheur dans l'avenir; le Ciel m'envoye, sans doute, ce dernier désir, pour me convaincre que jamais ici bas ils ne peuvent être tous remplis, & que Dieu seul peut donner à l'ame cette plénitude de bonheur ignorée sur la terre.

MADAME FÉLIX.

Votre désir est d'un bon pere; effectivement si notre fils pouvoit prendre pour la fille de M. Thiébaut tous les sentimens qu'elle mérite

d'inspirer, malgré son défaut de fortune, ce seroit encore un bien doux moment pour vous de présider à cette alliance.

M. Félix.

Hélas! le défaut de fortune de cette jeune personne ajouteroit au plaisir que j'aurois de nous l'attacher; je la sauverois par là des écueils contre lesquels la misere fait échouer la beauté vertueuse, & je ferois le bonheur de mon fils........ Mais je fais sur cela de vains souhaits..... Il s'est expliqué: cette malheureuse Lise....

SCENE X.

M. FELIX, MADAME FELIX, LE FILS.

Le Fils.

Ah! mon pere, ah, Madame, mon bonheur est entre vos mains, c'est Lise..... c'est Lise elle-même....

M. Félix.

Que voulez-vous dire?

Le Fils.

Cette jeune personne.... La fille de ce res-

pectable vieillard, qui est ici avec elle, c'est cette Lise dont je vous ai parlé; ce M. Thiébaut n'est autre que M. Cauber, il vient de m'apprendre qu'il a pris ce nom pour échapper à des poursuites injustes & cruelles, qui, sans ce moyen, lui auroient fait perdre la liberté.

M. Félix.

Que cette nouvelle répand de joie dans mon cœur! Mon existence se ranime pour me donner le temps de contenter vos vœux & les miens, les plaisirs les plus purs de la terre se réunissent dans mon ame avec les plaisirs célestes qu'elle apperçoit déja....

Le Fils, *troublé de joie.*

Oui, mon pere, tenez, les voilà tous deux prêts à vous attester la vérité que je vous annonce.

SCENE XI.

M. FÉLIX, MADAME FÉLIX, LE FILS, M. THIÉBAUT, LISE, ANSELME.

M. THIÉBAUT *à M. Félix.*

Monsieur, vous êtes sans doute instruit de la passion que votre fils a pour ma fille, de la façon dont il nous a connus?

M. FÉLIX.

Oui, mon cher Monsieur, je sçais tout.

M. THIÉBAUT.

Eh bien, Monsieur, si vous avez quelqu'idée de ma probité, gardez-vous d'imaginer que j'aye contribué en rien à vous enlever, par la conduite de ma fille & la mienne avec votre fils, les droits de disposer de sa main à votre volonté; ma fille est sans fortune, elle n'est pas pour lui. J'ai interdit ma maison à votre fils, avant de sçavoir qu'il étoit le fils de mon bienfaiteur; jugez maintenant que je le sçais, combien je m'opposerai à une passion que la disproportion de fortune rejette avec raison. Aidez-moi, Monsieur, de toute votre autorité sur votre fils, pour détruire ce penchant, & je

vous réponds de la soumission de ma fille à la mienne.

M. FÉLIX.

Détruire ce penchant, mon ami! au contraire, je vous invite de tout mon cœur à consentir au bonheur de ces deux enfans, il va faire le mien & le vôtre, oui, vertueuse Lise, devenez ma fille dès ce jour, que le flambeau de votre hymen vienne éclairer mon ame, pour la conduire plus joyeuse au séjour céleste qui m'attend.

M. THIÉBAUT.

Quoi! Monsieur.... vous consentiriez.....

LE FILS.

Mon pere.... la reconnoissance que j'ai de vos bontés.... votre état.... Ah! Ciel, mon ame ne peut suffire à tout ce que sens.

LISE *baise la main de M. Félix.*

Ah! Monsieur....

M. FÉLIX.

La vivacité de ma joie donne une commotion si forte à mes sens affoiblis, que j'y pourrois succomber; allez avertir M. le Curé, & le prier de célébrer promptement les saints préliminaires de l'union de ces deux époux.

(A Madame Félix.)

Le repas des vingt Vieillards que vous avez fait préparer, ma chere amie, servira de festin

à ces heureuses fiançailles. Quel doux moment m'est encore réservé de réunir à ma table & sous mes yeux, un nombre de convives aussi intéressans, qui m'aiment & me bénissent, & que ce repas si touchant devienne celui de la noce de mon fils! . . . . .

(Ils sortent tous. Anselme reste dans la chambre de M. Félix.)

SCENE XII.

M. FELIX, ANSELME.

M. FÉLIX.

APRÈS un événement si inattendu, non, je ne puis désespérer d'être heureux... Dieu... O mon ame! réjouis-toi en lui, nature, rends-lui grace; Dieu peut tout...... & Dieu est l'ami de l'homme. Employons à le remercier les instans qui me restent, & goûtons encore la vie en songeant à la mort, c'est le moyen de vivre & de mourir en paix....

(Il ferme son rideau, & Anselme range la chambre sans bruit.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. FÉLIX, ANSELME.

ANSELME *approche du lit, avec un pot de gelée & une cuilliere..... Il leve doucement le rideau.*

MONSIEUR, pardonnez, mais je suis inquiet; il y a si long-temps que vous n'avez rien pris; je vais vous donner un peu de gelée.

M. FÉLIX.

Oui, Anselme, mon bon Anselme, mais.. soutiens-moi pour la prendre. *Après que M. Félix à pris de la gelée, il dit:* Crois-tu que ma femme ait donné tous les ordres qu'il faut pour que le repas de mes pauvres vieillards soit prêt au retour des fiançailles de mon fils?

ANSELME.

Oui, Monsieur, les soins de Madame ont pourvu à tout. Elle a fait disposer une table de trente couverts, ce sont tous les apprêts d'une véritable noce, mais, hélas! dans quel moment!

M. FÉLIX.

Mon cher Anſelme, dans le moment le plus beau de ma vie, dans le moment où je vais me joindre à mon Dieu, à l'Auteur de mon être, enfin dans le moment de ma joie....... Mais puis-je eſpérer que tous les convives de ce feſtin, où mon ame ſera préſente, auront aſſez de raiſon pour partager cette joie, loin de s'attriſter de mon état?

ANSELME.

Ah! Monſieur, que me demandez-vous?

M. FÉLIX.

Je t'entends. Quoi, je ne pourrai pas obtenir de ma femme, de mon fils, de mes amis, que mon jour de bonheur, de gloire, de triomphe, ne ſoit pas pour eux un jour de mortification, de larmes & de regrets? Que les hommes ſont aveugles & inconſéquens! Mon cher Anſelme, tu aimes ton Maître; ſois plus ferme qu'eux tous: réjouis-toi avec lui; il va être heureux à jamais.

ANSELME.

Oui, je le penſe comme vous, j'en ſuis ſûr; je me le dis, à chaque inſtant, pour vous paroître tel que vous voulez que nous ſoyons tous; mais, malgré moi.....

(*Il verſe des larmes.*)

M. Félix.

Essuie tes larmes, & écoute-moi. Tu es né homme, Anselme, & en cette qualité tu aurois dû vivre toujours libre; tu as été esclave toute ta vie; la vieillesse t'annonce déja que tu approches du port où je vais entrer; je veux, au moins, que tu puisses y arriver libre: je t'ai fait, par mon testament, une pension de six cens livres qui te sera payée d'avance, à condition que tu ne serviras plus personne; jouis du reste de ta vie en pratiquant la vertu, ne cherche point à connoître plus que l'homme ne peut; il ne faut point de science pour adorer son Dieu, ni d'étude pour le trouver: sois vertueux, voilà le plus court chemin vers la Divinité; l'humble amour pénétre où la raison superbe ne peut atteindre, & va frapper droit à la porte des Cieux.

Anselme.

Ma reconnoissance.... & ma douleur..... ô mon bon Maître.... je ne sçaurois parler.... mais.... j'entends quelqu'un....

SCENE II.

M. FÉLIX, ANSELME, UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD *à Anselme.*

Si cela se peut, je voudrois voir..... parler un instant à M. Félix.... On dit qu'il a la bonté de recevoir tous ceux qui s'intéressent à lui, & personne plus que moi....

M. FÉLIX.

Approchez, mon cher ami ; qu'y-a-t-il pour votre service ?

LE VIEILLARD.

Mon vénérable Monsieur, pardonnez..... Je suis le plus âgé des pauvres Laboureurs que vos bontés secourent annuellement ; ils craignent tous de vous perdre, & que les sentimens de leur reconnoissance n'arrivent pas jusqu'à vous ; ils m'ont chargé de venir vous les présenter. Ces vingt personnes, objets de votre bienfaisance, vous offrent, par ma bouche, leurs vœux & leurs regrets.

M. FÉLIX.

Où sont-ils, mes bons amis ?

LE VIEILLARD.

Ils sont tous en bas, pour célébrer ce jour où tous les ans vous les assembliez à un festin si satisfaisant pour eux quand vous y présidiez; mais ce même jour est devenu un jour de soupirs & de larmes. Comment vos bontés, dans l'état où vous êtes, peuvent-elles aller jusqu'à vouloir leur en faire encore un jour de réjouissance & de plaisirs?

M. FÉLIX.

Ce n'est point par bonté que j'ai donné des ordres pour que ma situation ne changeât rien à cette fête: c'est pour avoir moi-même le plaisir d'en jouir encore une fois; vous m'aimez tous, vous me l'assurez?

LE VIEILLARD.

Ah! Monsieur, si nous vous perdons, chacun de nous croira perdre un pere & un ami.

M. FÉLIX.

Eh bien! dites-leur à tous que j'accepte de toute mon ame les vœux qu'ils font pour moi, mais que je les dispense de leurs regrets: j'ai pourvu à ce que le peu de bien que je leur ai fait subsiste toute leur vie, & passe à leurs successeurs: je les précéde de quelques jours dans la voie du Ciel; j'existerai dans leur mémoire, ils ne sortiront pas de la mienne, & s'ils pen-

ſent raiſonnablement ſur le peu que je quitte, & le bonheur qui m'attend, ils ne regretteront plus rien pour moi que les inſtans qui le retardent. Réjouiſſez-vous donc aujourd'hui plus que jamais, je vous en prie, au feſtin que je vous ai fait préparer: pour y ajouter une raiſon de plaiſir de plus, il doit ſervir aux fiançailles de mon fils; quelle ſatisfaction pour moi de lui apprendre à vous connoître, à vous reſpecter, & à remplir dignement ma place parmi vous!

M. VIEILLARD.

Je crains de vous importuner; je vais rendre de mon mieux, à mes camarades, la bonté avec laquelle vous m'avez reçu: mais, malgré vos intentions, j'ai bien peur que le récit fidele que je vais leur en faire ne faſſe qu'augmenter leur chagrin.

M. FÉLIX.

Allez, mon cher ami, s'ils réfléchiſſent un peu, ils ſeront peut-être plus raiſonnables que vous ne penſez.

LE VIEILLARD.

Monſieur, voilà Madame, & M. votre fils.

M. FÉLIX.

Ah! tant mieux, mon bon ami, reſtez ici un inſtant, je veux vous préſenter à eux,

comme le député le plus respectable que j'aie jamais connu.

SCENE III.

M. FÉLIX, MADAME FÉLIX, LE FILS, M. THIÉBAUT, LISE, LE VIEILLARD, ANSELME.

M. FÉLIX.

Eh bien, mes enfans, les préliminaires du mariage de mon fils sont-ils consommés ?

LE FILS *à genoux près du lit.*

Oui, mon pere, mon bonheur est décidé maintenant, si le Ciel m'accorde celui de vous en voir jouir.

LISE *inclinée près du lit.*

Ah! Monsieur, que ne vous dois-je pas !

M. FÉLIX.

Je jouis de ce bonheur dans l'avenir dès que je vous vois unis tous deux par un sentiment réciproque d'amour & de vertu; mais, mon fils, un plus grand bonheur m'appelle, je souhaiterois que vous en fissiez, comme moi, la différence, elle est maintenant au dessus de vos forces, le temps vous la fera faire. Quant à

moi, je ſuis content: cette heureuſe union que la Providence ſemble avoir réglée pour mon repos me fait ſentir qu'elle m'ouvre la tombe, en jettant des fleurs ſur le chemin qui m'y conduit. Tout me rit en ce jour, il ſera peut-être le dernier de ma vie, & la Bonté divine fait tout concourir pour qu'il ſoit le plus heureux.

(*Il Indique le Vieillard.*)

Je vous préſente, mon fils, & à vous, ma femme, le plus ancien des Laboureurs indigens qui m'offrent aujourd'hui l'occaſion d'une fête ſi intéreſſante pour moi, puiſque j'y joins vos heureuſes fiançailles.

(*Il prend la main de ſon fils.*)

Mon cher ami, dans ce feſtin, compoſé de vingt Vieillards malheureux & eſtimables, ſi vous voyez les choſes comme on les voit dans le monde, vous ne trouverez pas les agrémens d'une noce enjouée & livrée aux plaiſirs des ſens; mais ſi votre ame eſt ouverte à l'humanité, croyez-moi, vous y trouverez un plaiſir plus ſatisfaiſant: c'eſt celui de préſider à un repas où tous les Convives porteront dans leurs cœurs les ſentimens de la plus ſaine reconnoiſſance.

(*A ſa femme.*)

Ma femme, tout eſt-il prêt?

MADAME FÉLIX.

Oui, mon ami; mais comment voulez-vous que nous fassions un moment agréable, de celui où la plus cruelle inquiétude.....

M. FÉLIX.

Pendant ce repas, si vous m'aimez tous, vous songerez que tant que je pourrai exister, mon ame sera au milieu de vous, & si Dieu en dispose, elle sera avec lui; réfléchissez, mes enfans, & vous sentirez que j'occupe seul entre vous tous la place la plus heureuse; ne gémissez donc point sur mon sort, & que votre raison prenne sur la nature, ou plutôt sur vos foibles préjugés, assez d'empire pour ne point vous chagriner de me voir prêt à quitter la vie. O vous tous que j'aime, & que je vais laisser en butte à tous les maux qui environnent cette vie, c'est à moi à vous plaindre & à pleurer sur votre sort, & non pas à vous à pleurer sur le mien.

(*Tout le monde passe de la chambre dans le sallon pour descendre. Anselme reste seul dans la chambre.*)

SCENE IV.

Dans le sallon.

MADAME FÉLIX, SON FILS, M. THIÉBAUT, LISE, LE VIEILLARD, M. LE CURÉ.

M. LE CURÉ.

Où allez-vous donc tous; il y a-t-il quelque chose de nouveau?

MADAME FÉLIX.

Non, Monsieur; mais M. Félix veut absolument que nous le laissions pour aller nous rassembler tous au repas des Vieillards: comme il sert aux fiançailles de mon fils, il veut que nous y portions la joie & le plaisir. Ah! Monsieur, dans son état! quel contraste! par grace, mon cher Pasteur, restez auprès de lui, tout le temps que nous sommes forcés de le quitter.

M. LE CURÉ.

Madame, il m'a prévenu de cet arrangement, & je venois dans cette intention; soyez tranquille, je ne le quitterai pas que vous ne remontiez, & s'il arrive quelque chose, je vous ferai promptement avertir par Anselme.

MADAME FÉLIX.

Je me repose entiérement sur vous.

(Ils descendent tous, & M. le Curé passe dans la Chambre à coucher.)

SCENE V.

Dans la Chambre à coucher.

M. FE'LIX, M. LE CURE', ANSELME.

M. FÉLIX.

AH! c'est vous, mon respectable ami; j'ai bien du plaisir à vous voir: mais vous êtes du nombre des Convives; de grace, allez occuper la place qui vous est dûe; votre présence rendra la dignité de la fête plus complette.

M. LE CURÉ.

Je vous prie de m'en dispenser; je ne suis venu dans ce moment que pour vous, & jusqu'à ce que toutes les personnes qui vous sont les plus cheres reviennent, souffrez que je jouisse du bonheur de converser avec vous.

M. FÉLIX.

Eh bien, mon cher Pasteur, puisque vous le

voulez, mon cœur va s'épancher dans le vôtre ; l'instant approche, je touche à l'immortalité : mes sens affoiblis n'ont plus assez de ressorts pour soutenir les facultés de mon ame, & je m'apperçois que, par une faveur singuliere, sa force augmente à proportion de leur foiblesse.

M. le Curé.

Cette faveur vous est dûe, vous avez toujours porté vos regards au-delà de l'horison des sens : soumis dans votre espérance, & prévoyant l'avenir sans allarmes, vous achevez en vous l'image de Dieu, & votre résignation finit les grands traits que la Nature avoit commencés.

M. Félix.

Si vous sçaviez, Monsieur, quelle volupté pure je goûte dans les hommages que je rends au Dieu qui m'a créé, avec quel doux transport mon cœur s'élance vers lui ; dans ces instans où la priere m'introduit dans les Cieux, où l'Eternel m'écoute, seul avec mon Dieu, recueilli dans une paix aussi profonde que celle du tombeau qui m'attend, les yeux attachés sur mon ame, je concentre mes réflexions sur le seul objet digne d'elle ; à ce foyer brûlant

de mes pensées, le feu du sentiment s'allume, & m'embrase, un plaisir pur & divin se répand dans tout mon être. Dans ces momens, il semble que mon foible corps n'existe plus, mon ame seule m'anime; quelle preuve de son immortalité !

M. le Curé.

Ah! que ne puis-je, en traits de flamme, graver dans mon cœur & dans ma mémoire vos sublimes réflexions, pour en aider ceux que je trouve tous les jours dans votre situation? la plûpart sont abbatus, découragés & anéantis par la crainte & les remords: dans cette journée où il faut combattre, l'homme vertueux même voit quelquefois son front encore timide se couvrir de nuages.

M. Félix.

Oui, mais ces nuages ne font que passer, lui seul peut dire, j'existe, & lui seul peut s'applaudir d'exister. Hier, le cours glorieux de sa vie étoit rempli, la mesure de ses jours étoit comblée, la mort pouvoit se présenter, elle eût été bien reçue....... Un jour est ajouté, il goûte encore la vie avec la même douceur, ou la supporte avec la même fermeté; voilà, mon cher Pasteur, le modele que je tâche d'imiter, dans le peu d'instans qui me restent.

M. le Curé.

Je vous admire. La mort! Ce mot effrayant pour les ames vulgaires & trop attachées au néant de la vie, vous le prononcez, dans cet inſtant critique, avec une ſérénité qui prouve bien la paix de votre ame.

M. Félix.

Que de temps cette ame a été morte ſur la terre, elle va vivre pour jamais, & n'aura plus rien de commun avec la mort; c'eſt alors que Dieu ſe fait connoître l'ami de l'homme, en finiſſant ſes peines, & en décidant ſon bonheur. Heureux le jour qui diſſipe les ténèbres où nous ſommes plongés, & briſe nos chaînes en nous tranſportant auprès du Thrône & ſous les yeux du Pere univerſel. Cette eſpérance fait au ſage un devoir de la joie. Homme de bien, leve ce front abattu, ta triſteſſe outrage ton Créateur; vois tomber la barrière qui s'élevoit entre l'homme & l'immortalité; vois ſortir des ruines hideuſes du tombeau le Thrône éclatant où tu dois monter, & apprends à déſirer la mort comme l'unique chemin à l'état qui devroit ſeul s'appeller la vie.

M. le Curé.

Que ces idées ſont grandes & lumineuſes! tous capables de les former, comment notre

ame ſi vaſte peut-elle ſe comprimer, ſe rétrécir juſqu'à la petiteſſe de cette terre, de ce point imperceptible, où nous ne faiſons que languir? Une ſeule de nos penſées embraſſe & parcourt tout l'eſpace qui eſt entre le néant & Dieu, & un atôme nous remplit! Nous ſommes immortels, & un moment de vie borne & ſatisfait nos déſirs.

M. Félix.

L'homme fut formé pour un bonheur infini, mais ce bonheur n'eſt fait que pour une ame grande dans ſes déſirs & dans ſes vues; tout ce qui eſt petit & vil nous rapproche du mal & de la peine, en nous éloignant de la vertu; elle ne peut entrer dans un cœur étroit; le vice n'eſt qu'un défaut de capacité dans l'ame, d'étendue dans la penſée. Des brillantes hauteurs de ta demeure éternelle, daignes, ô mon Dieu, au travers de cet eſpace immenſe, de ces ordres divers de natures inconnues, daignes regarder d'un œil de pitié, ou, pour dire plus, de l'œil d'un Dieu, cette foible parcelle de pouſſière, que tu fais encore reſpirer; pardonnes-lui ſes crimes, pardonnes-lui juſqu'à ſes vertus qui ne ſont ſouvent que des fautes plus légères. Bientôt les yeux que j'ouvre encore ne verront plus le Soleil, ne me les ferme

pas ſans m'avoir annoncé, par un regard de ta clémence, ma grace & le bonheur; l'ame humaine s'agite en vain dans ſes maux, ſe tourne & ſe retourne en vain dans tous les ſens, elle ne peut trouver de repas qu'en Dieu. Que ma tombe, ſervant d'organe à la mort, annonce cette vérité à tous les mortels. Ah! mon cher Curé, mon heure eſt venue, mon foible corps ne peut plus ſupporter ces vifs élans que mon ame ſe donne pour s'en débarraſſer. Anſelme, faites venir ma femme & mon fils pour que je meure entre leurs bras.

(*Anſelme ſort avec précipitation*)

SCENE VI.

M. FÉLIX, M. LE CURÉ.

M. FÉLIX, *d'une voix foible.*

O MON ame! que l'eſpérance entretienne ta joie, échappée de ta priſon, & dégagée des liens de la terre, tu vas reſpirer librement, t'étendre, donner carriere à toutes tes facultés, & ſaiſir la vraie grandeur, ſans craindre d'être déçue par l'illuſion.

SCENE VII.

M. FÉLIX, MADAME FÉLIX, LE FILS, LISE, M. THIÉBAUT, ANSELME, *tous entrent dans la Chambre à coucher.*

(Toutes les personnes qui sont dans la maison s'assemblent dans le sallon, & y restent.)

M. Félix.

Approchez, mes enfans, & vous ma femme. Je sens que le Ciel ne me laisse plus que quelques momens à être parmi vous. Mon fils, & vous, qui êtes devenue ma fille sur le bord de ma tombe, pour m'y faire descendre plus tranquillement; par cette tendresse qui m'anime encore, par cet amour filial que le Ciel vous ordonne & vous inspire, par tout ce qui peut intéresser votre ame dans un moment où la mienne ne semble plus s'arrêter ici-bas que pour vous éclairer; je vous en conjure, soyez vertueux.

Le Fils

Ah! mon pere.

Lise.

Le meilleur & le plus respectable des humains.

M. FÉLIX *à sa femme.*

Ma chere amie, je vais vous précéder dans la voie du bonheur; partagez avec moi cette joie céleste qui me fait sentir déja les douceurs d'une nouvelle vie. Que ma mémoire vous soit chere, aimez toujours nos enfans.

MADAME FÉLIX.

Quel moment! ô mon Dieu! Que n'est-il celui de mon dernier soupir!

M. FÉLIX.

J'ai rempli ma tâche, commence la tienne, mon fils, le monde attend de toi que tu prennes ma place par une conduite qui ne deshonore pas la mémoire de ton pere; si le Ciel te donne des enfans, songe que l'exemple influe puissamment sur tous les hommes, mais surtout celui d'un pere sur son fils; que la tendresse, dans ce moment, peigne à ton cœur ton enfant recevant ton ame dans son sein, comme tu vas recevoir la mienne; auteur de ses jours ne le force pas à te maudir de lui avoir donné l'être, & ne deviens pas l'artisan dénaturé de son malheur & du tien; c'est ton ami qui t'en conjure, ton bonheur est la derniere grace qu'il demande à ton Dieu & au mien, d'une voix affoiblie & mourante, mais avec un désir brûlant.

LE FILS.

Oui, mon pere, vos vœux seront exaucés; j'en jure par votre ame dont toutes les vertus viennent échauffer la mienne.

M. FÉLIX *d'une voix éteinte.*

Adieu, mon cher Thiébaut, ressouvenez-vous de moi. Embrassez-moi, ma femme, & vous, mon fils, c'en est fait, je finis, mon être se divise; le zèle de la gloire de mon Créateur m'animoit, mais après la longue fatigue du vol élevé que j'ai soutenu, mon imagination s'éteint, mes forces m'abandonnent, mes esprits sont glacés.... O mon Dieu, reçois mon ame dans le sein de ta bonté & de ta miséricorde...... Je meurs....

LE FILS.

O mon pere!..... il n'est plus.

MADAME FÉLIX, *panchée sur son mari mort.*

Mon cher Félix! puis-je trop pleurer ta perte? Dois-je craindre d'être trop sensible, & de me livrer à toute ma douleur.

LE FILS *en larmes.*

Je l'ai beaucoup respecté, encore plus aimé.... Ah, Ciel! je ne connois bien tout ce que je perds qu'en le voyant mourir....

M. THIÉBAUT.

C'est en s'éloignant de nos yeux, c'est en vo-

volant à l'immortalité que son ame a déployé toute sa richesse, & tout l'éclat de ses vertus.

SCENE VIII.

ET DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS PRECEDENS, *& toutes les personnes qui étoient dans le sallon & qui entrent dans la chambre à coucher.*

M. LE CURÉ *approche du lit, & regarde M. Félix mort.*

O! l'Etre le plus respectable de l'humanité, homme vraiment digne d'être immortel, quelle fin heureuse! quels rayons de lumiere l'environnent!

(Il s'adresse à tout le monde.)

O! vous qui aviez part aux bontés de son ame, venez tous pour vous instruire & vous consoler, venez apprendre à vivre & à mourir. Quel tableau touchant que l'homme vertueux dans ce moment! Approchez avec respect de ce lit où il repose, que croyez-vous y voir? Un lit de mort, non, c'est un lit de triomphe, voyez sa gloire, voyez l'homme s'immortaliser; la chambre où l'homme de bien se retire pour consommer sa vie & ses destins, est un sanc-

gnaire dont la porte ouvre dans les Cieux. C'est ici que le flambeau de la vérité luit dans tout son éclat, la vertu seule a de la majesté jusques dans les bras de la mort. Au milieu des vains combats de la nature expirante, quels rayons de joie se mêloient sur son visage aux ombres du trépas! quel calme! quelle paix! Est-ce là l'homme? cet Etre foible & mortel? Non, il avoit déja franchi les bornes de l'humanité, l'Eternel le soutenoit mourant & lui communiquoit sa gloire. L'instant fatal arrive, cet homme vertueux, grand dans sa ruine d'une grandeur sans effort, ne cede pas, il donne son ame sublime, & termine paisiblement avec la destinée. Regardez-le de plus près, toujours calme & serein dans une majesté tranquille, il semble encore lever, au-dessus des ombres de la mort, sa tête éclatante, la paix de son ame se peint dans tous ses traits, l'espérance étincelle sur son front auguste; la destruction le pare, le couronne de lumiere, & le présente immortel à l'Etre suprême. O vous tous qui jouissez de ce touchant spectacle, croyez à la vertu, croyez qu'il est un Dieu qui l'inspire, qui l'honore, & qui la récompense.

F I N.

PENSÉES
MORALES
SUR DIFFÉRENS SUJETS.

Si nos idées sont neuves, par rapport à nous, qui est-ce qui nous répondra qu'elles le seront pour les autres? Je ne crois pas plus aux idées neuves, qu'aux revenans; souvent elles ne sont que des revenans elles-mêmes.

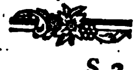
PENSÉES MORALES SUR DIFFÉRENS SUJETS.

DE LA VIE.

ON ne ſens jamais mieux le plaiſir de vivre, que quand, d'accord avec le nature, on eſt content de ſon cœur & de ſon eſprit, ſans prévention, & ſans trop d'amour-propre.



Pour jouir tranquillement de la vie, il ne faut ni craindre, ni avoir à déſirer de la perdre, & regarder tous les jours où l'on exiſte, comme des jours de grace, où l'on pourroit ne pas exiſter.



Pour rendre cette vie agréable, il faudroit se ménager un goût un peu vif pour quelqu'objet honnête, & tâcher de dominer ce goût, au moment où nous nous appercevons qu'il peut nous mener jusqu'à la passion; on ne possede cet empire-là sur soi-même qu'à un certain âge.



Les différens états de la vie sont comme autant d'hôtelleries qui fournissent le logement & la subsistance à celui qui en fait le voyage, & il faudroit exister deux fois pour vivre dans un état heureux la seconde fois, après avoir passé la premiere à bien reconnoître *les logis*.



Quelle Providence que les hommes qui portent le fardeau le plus pesant de l'humanité par leurs travaux & leurs miseres, soient ceux qui murmurent le moins contre la vie, & n'attentent jamais à leur existence!



A la façon dont les hommes grossiers & du peuple sçavent être malheureux toute leur vie,

avec patience & même avec gaieté; il sembleroit que les préceptes d'une éducation cultivée serviroient plus à nous éblouir qu'à nous éclairer.

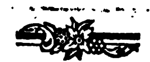


Rien n'attache à la vie, comme de posséder uniquement le cœur d'une femme honnête & tendre, estimable & amusante; si cette femme n'est point trop laide, elle paroîtra toujours assez jolie.

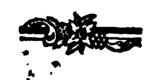
DE L'ÉDUCATION.

Qu'on examine de quelle conséquence est l'éducation, si Pascal a eu raison de dire que *la nature n'est rien autre chose que notre premiere habitude.*

La liberté des mœurs en propos & en actions fait que la plûpart des peres & des meres livrent leurs enfans à la compagnie des Domestiques, ou de personnes qui leur sont étrangeres ; il faut donc qu'ils les croyent plus honnête compagnie qu'eux, ou cette conduite est inconséquente & ridicule dans la plus importante affaire de l'humanité.



Les différentes circonstances, un infinité d'événemens, la diversité des gens qui nous entourent dans notre jeune âge, & tout cela, guidé par le hasard, nous tiennent plus lieu de Précepteur, que la personne à qui on a donné cet emploi auprès de nous.



Il n'y a qu'à voir ce que sont maintenant Rome, l'Italie & la Grèce en comparaison de ce qu'elles ont été anciennement, & l'on ne pensera pas, comme l'Abbé du Bos, que *la différence du génie & du caractère des Nations vient plutôt du climat que du sang & de l'origine.* Les Peuples sont autant de grandes familles qui se distinguent ou dégénerent suivant les différens principes d'éducation qui produisent la variété des mœurs.



Les préceptes qui font le plus d'impression sur les enfans sont ceux qui viennent de l'exemple des peres, des meres, & en général de tous ceux qui entourent les éléves, & ce sont malheureusement ces préceptes donnés par l'exemple qui manquent dans les Colléges. Les enfans y sont instruits d'une façon seche & stérile, par des personnes qu'ils ne regardent que comme des Maîtres postiches, auxquels ils n'auront bientôt plus à faire.



Que les peres ou les parens, qui n'ont ni le temps ni les qualités nécessaires pour don-

ner l'éducation journaliere à leurs enfans, fassent une dépense proportionnée à leur fortune, pour mettre à leur place des Particuliers honnêtes gens & instruits, qui s'en feront un état; que cet état d'instruire la jeunesse soit regardé avec la plus grande considération; qu'il ait part aux honneurs & aux libéralités du Prince, & qu'il soit défendu à chacun de ces Particuliers Précepteurs d'étude & de mœurs d'avoir plus de quatre Eléves à la fois; les plus estimables gens, & les plus éclairés embrasseront cet état, & la postérité changera de face.



On n'élévera jamais bien un enfant, si l'on ne commence de paroître aussi enfant que lui, & si l'on ne lui montre de l'esprit qu'à proportion de ce qu'il en faut pour former le sien par dégré. Cela est-il praticable dans un Collége?



On veut maintenant apprendre aux enfans en dix ans ce qu'ils ne peuvent bien sçavoir qu'en trente, & l'on se comporte avec eux

comme feroit un homme qui, pour montrer le trictrac ou les échets à un autre, voudroit tout d'un coup le mettre en état de gagner une partie, en lui expliquant toutes les régles à la fois, & tous les coups possibles; il arrive que l'Ecolier, après un long temps de cette fausse méthode, n'a rien appris, & croit tout sçavoir.

DES MOEURS.

Le principe qui meut les Etats, décide de l'ame & des mœurs des Particuliers. Que de peres auroient été des Brutus & des Virginius à Rome, qui, dans nos mœurs, ne veulent pas qu'on chagrine leurs enfans, ou que leurs filles ayent les yeux baissés.



Autrefois, dans les plus grands repas, on mangeoit de bon appétit, on buvoit à la santé les uns des autres de bonne amitié, on se livroit en général à la sincérité & à la gaieté que le vin inspire; au dessert on chantoit, en chorus, des chansons plaisantes, & on finissoit par en demander *encore une;* à présent on change d'assiettes sans les sallir, on boit sans y penser soi-même, on médit froidement tout bas à sa gauche de la personne qui est à droite, & au dessert on n'a d'autre plaisir que de voir finir l'ennui d'être à table. Cette dignité-là a tout perdu.



La véritable & saine morale est la même dans tout pays, elle tire ses principes de la nature &

de l'humanité, il est hors de la nature, par-tout, de sacrifier sa liberté pour toute sa vie, il est naturel, par-tout, de traiter les autres comme nous voudrions l'être nous-mêmes.



Sçavoir se comporter suivant les lieux, les tems & les personnes, & sans compromettre les principes de l'honnêteté & des vertus morales, paroître se prêter aux ridicules des autres pour gagner leur confiance, & insensiblement les rendre plus disposés à nous croire & à profiter de nos lumieres, voila ce qu'on appelle avoir des mœurs sociales & en user en homme d'esprit, tout autre esprit n'est que *verba & voces, prætereà nihil*.



Dans une Monarchie, les inclinations naturelles & originaires du Peuple sont si sujettes aux différentes impressions que fait sur lui l'esprit du gouvernement bon ou mauvais, que pour connoître dans tous les temps les mœurs de ce Peuple, il ne faut que lire la vie des Rois.



A Paris, les choses les plus critiquées ne sont

pas celles qui fournissent le plus à la critique, mais celles qui peuvent prêter la saillie au Vaudeville, & la pointe à l'Epigramme.



La seule façon de ramener nos mœurs à l'honnêteté sur l'article des femmes, est qu'elles veulent bien mettre les apparences d'abord au nombre de leurs devoirs, mais c'est pour elles le plus difficile.



L'usage du monde actuel ramene à la nature, en ce qu'il apprend à abréger les *complimens*, même quelquefois ceux qu'exige la pudeur.



Si dans leurs mœurs les femmes vouloient bien examiner les attraits que la pudeur ajouteroit à ce qu'elles ont d'empire sur nous, elles en feroient l'objet le plus sérieux & le plus triomphant de leur adresse & de leur coquetterie.



A voir la nouvelle bâtisse de nos maisons,

toutes percées en fenêtres, on croiroit qu'on ne craint point de montrer tout ce qu'on y fait, cependant jamais on n'a tant eu besoin de le cacher par la liberté de nos mœurs, aussi nous nous ruinons en persiennes, en volets, en storts, pour n'avoir plus que des appartemens brûlans en Eté & très froids en Hyver.



Si l'homme n'avoit à remplir que les simples devoirs d'une pure morale, sans tous ces détails d'égards, d'usages, de politesse, il seroit plus honnête homme, & l'essentiel de sa conduite & de ses mœurs ne seroit pas sacrifié à une superficie qui ne lui apprend qu'à être faux & hypocrite.

DE LA LECTURE.

Ce n'eſt pas l'eſprit que la lecture embellit, c'eſt la mémoire; la ſeule lecture qui augmente l'eſprit eſt celle qui nous développe des penſées que nous trouvons en nous, par de-là ce que nous avons lu.



En degré de mérite, il en eſt des écris comme des actions, notre amour-propre a beau vouloir aimer notre critique, nous ſentons toujours ce qui eſt bien ou mal, & ce qui eſt bien ou mieux, une ſeule choſe nous empêche d'arriver à ce mieux, c'eſt la pareſſe.

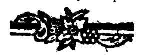


Quelqu'un qui ne feroit que lire toute ſa vie, ſans mettre en œuvre les moyens de ſon eſprit, ſeroit comme un Académiſte qui verroit toute ſa vie monter à cheval dans un manége, ſans eſſayer d'y monter lui-même.



Pour tirer un profit ſûr de ce qu'on lit, il faudroit à chaque penſée riſquer la controverſe, ſur

sur le ton de la conversation, avec le Livre qui peut nous instruire, & ne convenir de rien de ce qui s'y trouve, qu'après avoir bien réfléchi & bien senti.



On ne tire de profit de la lecture de l'histoire, qu'en l'appliquant à soi-même pour mieux penser, autrement ce n'est qu'une glace qui ne nous laisse aucun vestige des objets qu'elle nous a montrés, si-tôt que nous ne sommes plus devant elle, avec eux.



L'étude de l'histoire est essentielle aux personnes placées dans des postes éminens, aussi l'histoire ne fait elle d'autre impression sur beaucoup de particuliers, que celle d'un long Roman, ou des tableaux passagers d'une Lanterne magique.

DES OUVRAGES DE THÉATRE.

L'IMITATION n'eſt bonne que dans les Arts perfectionnés, quand le génie ne dit rien davantage à l'Artiſte, mais un bon Ecrivain ne doit jamais pouvoir être imité dans ſon ſtyle; c'eſt écrire d'une façon ſingulière que d'avoir un ſtyle à ſoi, ce ſont ſeulement les choſes que l'on traite, ou les perſonnages que l'on fait parler, qui doivent en déterminer la variété, & en fixer l'élégance ou la force.



La Comédie, qui eſt faite pour peindre les mœurs, doit varier avec elles, pour plaire; ainſi, c'eſt riſquer d'ennuyer ou de déplaire, que d'y peindre les mœurs d'un autre Peuple, ou des défauts peu connus de celui qui l'écoute, ou qui ne tombent que ſur un petit nombre d'hommes.



Les Spectacles du peuple qui ne va point à nos grands Théâtres, ſont peut-être ceux qui méritent le plus l'attention du Magiſtrat, &

des Auteurs qui voudroient être les plus utiles à l'humanité.



Au Spectacle, en général, ce qu'on appelle les gens d'une certaine façon sentent foiblement, ils ont l'ame, en quelque sorte, éparpillée sur trop d'objets. L'homme du peuple, plus attentif, & journellement moins amusé, est au Spectacle tout yeux, tout oreilles & tout ame, mais il ne sent bien par cette ame, qu'autant qu'on la lui cherche, & qu'on la lui développe, en descendant jusqu'à lui; on n'y arrive que par le chemin de la nature & de la vérité.



Pourquoi en général nos Piéces de Théâtre abondent-elles en discours, & manquent-elles d'actions? c'est que les Auteurs sont plus dans leur cabinet en les faisant que sur le Théâtre & dans le monde; en général, défaut d'imagination & de génie.



Si une fois on réduisoit la Tragédie au point d'une véritable imitation des actions des Rois, des Héros & des Grands, & qu'on cessât de

bourſouffler leurs diſcours, leur maintien & leurs geſtes, il n'y auroit plus qu'un genre de Drame au Théâtre, qui peindroit tous les hommes comme ils ſont, dans le deſſein de faire rire ou de faire pleurer, & la vérité de l'action y gagneroit.



Juſqu'à nos Ouvrages de Théâtre, tout eſt ſacrifié au goût des femmes, & les Ariettes de Mazet & de Lucile attirent plus de monde que les chefs-d'œuvres de Cinna & de Rodogune.



Il n'appartient qu'aux grandes ames de rendre juſtice au mérite de Corneille; plus on le lit dans ſes chefs-d'œuvres, plus on y découvre de beautés. Racine paroît bien différent à tout homme de génie qui a paſſé quarante ans.

On ne connoît plus ce que c'eſt que de traiter la Comédie d'une façon auſſi utile à la correction des mœurs qu'elle peut l'être; la Comédie du *Tartuffe* eſt le meilleur modele dans ce genre.

Le goût du siécle pour les Opéra-Comiques a détruit celui que la Nation avoit pour des chef-d'œuvres de l'esprit humain, & il y a apparence qu'on ne trouvera bientôt plus d'Acteurs pour servir le Théâtre qui fait le plus d'honneur à la France. Les Colas & les Blaises font fortune, dans les Troupes de Province, tandis que les Rodrigues & les Britannicus y meurent de faim.



Une Comédie bien faite avec les moyens du pathétique & les agrémens du comique, sans que les uns soient en opposition trop forte avec les autres est l'ouvrage le plus agréable & le plus intéressant que les hommes ayent pu imaginer. C'est un Traité de Morale qui enseigne la vertu aux hommes par le chemin du plaisir, en leur apprenant à penser & à agir tout ensemble.



Corneille connoissoit toute l'étendue du cœur humain, dans le vice comme dans la vertu; Racine paroît en avoir plus connu les foiblesses. M. de Voltaire semble tenir de l'un & de l'autre; jusqu'à quel point?



Un des principes établis au Théâtre est que quand on fait paroître l'Amour dans une Tragédie, il doit toujours être le maître de la maison ; cependant c'est un moyen qui, à force d'avoir servi, est usé, & devient bien monotone : traiter l'Amour, au contraire, comme un serviteur qui veut faire le maître, ne seroit-ce pas un moyen de le rajeunir au Théâtre?



Nous avons abandonné le genre des Parodies ; c'est cependant le plus instructif & le plus agréable moyen de faire sentir les défauts des différens Drames. Nous avons encore abandonné le Vaudeville, toujours épigrammatique quand il est bon, autre genre de critique le plus vif & le plus spirituel, pourquoi avons-nous fait tous ces sacrifices? pour de fades Ariettes qui ne font que retrécir le génie de la Nation & amollir ses mœurs.



Les Auteurs maintenant parcourent des chemins qui n'ont point été battus par les hommes de génie qui les ont précédés, attendu qu'ils les ont jugés mieux que nous, c'est-à-dire, ne rien valoir.

DE L'ESPRIT.

L'ESPRIT s'orne, s'il fait une application journaliere des préceptes avec les exemples; la raison s'éclaire, si la connoissance des vertus morales est approfondie aux dépens des préjugés; l'ame se fortifie, si cette connoissance est mise en action; le cœur jouit, s'il est sûr de n'avoir aucun regret après la jouissance.



L'esprit se rétrécit, à mesure que le cœur se corrompt, par le principe proverbial, *tel maître, tel valet.*



En fait d'Auteurs, à qui le travail coûte des veilles, il n'y a quelquefois pas tant de sommeil perdu qu'on se l'imagine, les Lecteurs le retrouvent.



Si l'on me permet pour un instant de supposer un corps à la pensée, je dirai que celui qui la rend avec une expression commune & tri-

viale eſt un Tailleur qui fait un ſac pour habiller un homme bien fait ; au contraire, celui dont l'imagination ſe ſert de métaphores & d'expreſſions figurées avec diſcernement eſt le Tailleur qui fait un habit galant & capable de relever la taille la plus ordinaire.



Nous donnons de la probité à quelqu'un comme nous lui accordons de l'eſprit, en proportion de ce que nous en avons ; voilà ce qui fait qu'il y a tant de frippons qui paſſent pour honnêtes gens, & tant de ſots pour gens d'eſprit.



Si Ariſtote a dit que *c'eſt par les choſes & non par les vers que le Poëte ſe caractériſe*, ceux qui nous font paſſer à la faveur de vers harmonieux des choſes foibles & communes, doivent être regardés comme de vrais Charlatans.



La vivacité avec laquelle le temps paſſe, quand on a l'eſprit occupé, fait connoître à l'homme d'eſprit que l'ennui n'eſt que la maladie des ſots.



L'esprit est un instrument de l'ame, dont on sçait mieux tirer parti à proportion que l'on s'en sert plus souvent, aussi le voit-on se rouiller entre les mains d'un paresseux, ou se fausser entre celles d'un homme qui ne sçait pas s'en servir.



Pour ranimer l'esprit, quand il commence à s'appesantir par l'application, & pour rendre à l'imagination épuisée une nouvelle vigueur, il faut changer de travail; ne seroit il pas aussi dans la nature qu'il fallût changer d'objet en amour, pour réchauffer le cœur?



Si vous voulez qu'on vous aime par votre esprit dans la société, faites-le servir à celui des autres, comme le zéro fait valoir les chiffres, mais gardez vous de vouloir être le chiffre, & que les autres soient des zéros.



Tout ce que je sçais, disoit Socrate, *c'est que je ne sçais rien*. *J'en sçais autant que lui*, disoit

un Petit-Maître, *mais je veux paroître sçavoir de tout.* Voilà nos esprits du siécle.



L'esprit n'est jalousé qu'en ce qu'il est un moyen d'arriver aux dignités, aux emplois, à la fortune ; la probité n'est pas enviée de même, parce qu'elle ne prend pas le même chemin, ou qu'on sçait qu'elle se dégoûtera bientôt de la route.



Que de gens, qui passent pour avoir de l'esprit, ressemblent à ces Marchands qui passent pour avoir leurs boutiques garnies de bonnes marchandises, qui n'ont que quelques paquets de marchandises communes, & tout le reste en ballots, pleins de paille & de foin, pour faire montre.



Chez beaucoup d'hommes en général, l'esprit est un fripon, & le cœur est un sot.



L'esprit faux vient d'une imagination mal réglée, qui nous fait tout appercevoir comme

un bâton à moitié dans l'eau nous paroît rompu, l'esprit superficiel vient de l'amour-propre qui nous fait croire organisés, de façon à avoir de l'esprit naturellement & sans travail.



Un homme quelque riche & élevé en dignité qu'il soit, ne peut compter sur un bonheur un peu solide dans la vie qu'autant que son jugement & son imagination concourent, à force égale, à lui former un esprit philosophique.



Peintres de la Nature, méfiez-vous de votre esprit; pour la bien rendre, il faut la bien connoître, & pour la bien connoître, il en faut l'expérience, bien voir & bien sentir.



Quelqu'imagination qu'on ait, on ne rend jamais bien la nature que d'après un modele qu'elle nous fournit, c'est à nous à le chercher, à le choisir; quand il est trouvé, l'homme d'esprit le rend, l'homme de génie l'embellit.



Le véritable homme d'esprit sçait s'amuser de tout, peuple avec le peuple, & homme de bonne compagnie avec les gens qu'on appelle ainsi, il a du plaisir à la Guinguette & aux Thuilleries; son plaisir est fondé sur la nature, l'humanité, la vérité & la liberté.



Quand l'esprit veut imiter le sentiment, il n'en sçait faire au plus que la grimace; c'est un mensonge de l'ame, qui ne doit s'attirer que du mépris.



La supériorité de talens ne vient que d'une continuité d'attention, de travail, & d'amour pour la gloire, qui nous arrachent à la paresse & au repos, pour lesquels tous les hommes ont un penchant naturel.



On appelle *génie*, ce sentiment créateur qui saisit la perfection & la porte au-delà des préceptes & des modeles, comme l'ont fait Corneille, Moliere, la Fontaine, &c.



L'esprit imite, combine, corrige, rectifie & surpasse quelquefois ses modeles, c'est l'art; le génie invente, fait des modeles sans en connoître, est simple & sublime, c'est la nature.



L'homme d'esprit apprend, & doute s'il réussira; l'homme de génie sçait déja, & réussit sans s'en douter. *La force & les nerfs ne s'empruntent point*, dit Montaigne, *les atours & le manteau s'empruntent.*



Le plaisir moral le plus senti & le plus délicieux est celui d'un homme éclairé, qui composant un Ouvrage d'esprit, fait pour être utile & agréable, a raison d'être content de lui dans un endroit de cet Ouvrage, qu'il croyoit au-dessus de ses forces; il en acquiert par-là de nouvelles pour des endroits encore plus difficiles.



Pour un homme d'esprit, qu'il pense, qu'il agisse, tout est image, & tout est objet de comparaison; dans les esprits faux les images sont

puériles ou gigantesques, les comparaisons élochent.



Dans toutes sortes d'Ouvrages d'esprit, le but est de plaire au plus grand nombre des hommes; le plus grand nombre ne sçait pas les régles de l'art, mais il sçait admirer, être ému, être touché depuis le soupir jusqu'aux larmes, on peut arriver à ce but en perdant les régles de vue; mais il faut toujours convenir que les régles ont été essayées, combinées, établies, pour y parvenir plus sûrement.



La persuasion n'est point véhémente, & ne subjugue point la volonté, comme on l'a dit dans un Ouvrage moderne; au contraire, c'est un filtre agréable, préparé par l'esprit, qui coule doucement dans nos veines, & arrive au cœur par un chemin dont l'esprit satisfait lui ouvre tous les passages; enfin, la persuasion est le fruit de la plus saine éloquence.



Si l'on sçavoit l'avantage qu'il y a à se taire, pour parler de son mieux, tant de gens que

l'on a jugés souvent n'être que des sots, sur leurs discours, auroient peut-être l'espérance de passer pour avoir quelque sorte d'esprit, ou au moins jouiroient d'une heureuse incertitude sur la nature de leur mérite, & y gagneroient.



Les Amans de Pénélope, ne pouvant triompher de sa vertu, firent l'amour à ses Suivantes, avec plus de succès; c'est ainsi que ceux qui ne peuvent parvenir aux connoissances sublimes de la Philosophie, s'appliquent à des Arts frivoles, & bornent là leurs conquêtes.



Le plus grand désagrément des personnes qui ont vraiment de l'esprit, enrichi à un certain âge de connoissances acquises par l'étude & par l'expérience, c'est de trouver un grand nombre de sots qui ne sçavent rien que superficiellement, & qui, sans goût, sans jugement, & sans logique, veulent apprécier tout, & argumenter sur tout; le seul remede à ce mal est de se taire & de ne pas écouter, mais il y a un grand inconvénient, c'est que les sots s'en font un triomphe.



Le Cardinal Albéroni disoit *que la compagnie de deux ou trois amis rafraîchit les idées, qu'on en pense beaucoup mieux, lorsqu'on a passé quelque temps à converser, & qu'un vrai Philosophe n'est jamais farouche.*



L'esprit s'épuise, s'il n'a que lui seul pour société, & ses productions se ressentent de cet épuisement; c'est une source qui ne devient pas même un ruisseau, si les eaux d'autres sources ne l'augmentent dans son chemin.



Un esprit médiocre, & incapable de produire, a beau s'en venger par une critique généralement jalouse, il a senti de bonnes choses, sans en convenir, à-peu-pres comme un homme vicieux sent le mérite d'une action vertueuse, sans avoir la force d'en faire une pareille.

DE L'AME.

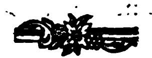
L'IMMORTALITÉ de l'ame est un sentiment si flatteur à l'humanité, si relatif aux opérations de la substance spirituelle qui concourt à l'existence de notre individu, qu'il faut avoir des raisons particulieres pour n'y pas croire, & je ne me fierai sur rien à l'homme qui aura ces raisons.

Pourquoi trouve-t-on tant d'ennuyés & d'ennuyeux dans le monde? c'est qu'il n'y est point question des plaisirs de l'ame, l'esprit y est assez sot pour croire qu'il peut y tenir lieu de tout.

L'honnêteté chez les Sauvages ne part que de l'ame chez les Peuples policés, elle exige de l'ame & de l'esprit, mais souvent le dernier ne sert qu'à tout gâter par l'abus qu'on en fait.

Il est toujours étonnant de voir combien l'ame éprouve de différentes révolutions, tan-

tôt elle est une lumiere qui brille avec la plus grande activité, tantôt une nuit qui ne laisse rien appercevoir; quelquefois elle s'élance jusqu'à l'Etre suprême, tantôt elle rampe à terre, & elle a beaucoup de peine à se relever; voilà d'où nous viennent tant de systêmes opposés sur son origine, sur sa nature & sur sa destinée.



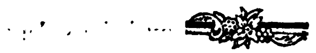
De tous les hommes, celui qui paroît s'entendre le mieux avec la Divinité, & en approcher le plus, est l'homme de génie qui seul, dans son cabinet, a du plaisir en travaillant à éclairer les autres, il se suffit à lui-même, & cherche autant qu'il est en lui, à rendre les hommes heureux.

DE LA VERTU.

O Vertu! le repos que tu laiſſes à l'ame produit lui ſeul plus de plaiſirs que le vice n'en peut procurer.



Le contentement intérieur que nous cauſe une belle action nous donne l'avant-goût d'une exiſtence toute céleſte, mais on ſe le procure ſi rarement qu'il n'y a pas d'apparence que l'eſpèce humaine change ſi tôt de nature, ici bas.



L'attention que nous avons de nous faire chacun des vertus à notre mode, eſt un hommage que nous rendons malgré nous à ce qu'on doit appeller, la véritable vertu.



On peut comparer la vertu à une belle ſtatue de marbre qu'on trouve trop chere à acheter, mais dont chacun veut avoir une imparfaite gravûre, qui ſe vend à bon marché.



Ce qui doit faire trembler l'homme vertueux, c'est de ne pouvoir pas répondre de sa vertu dans toutes les situations possibles de la vie; ce n'est donc qu'après sa mort que l'honnête homme peut-être sûr de n'avoir pas cessé de l'être.



Si on personnifioit la vertu, on trouveroit que c'est l'être le plus vindicatif, par le mal qu'elle fait en reproches & en remords, à ceux qui l'ont assez méprisée pour aller jusqu'au crime.



L'enthousiasme est dangereux jusques dans la vertu, il mene au-delà de la vertu même, & c'est par lui que les extrêmes se touchent.



C'est par la déraison de cet enthousiasme qu'un homme est avare & fastueux tout ensemble, téméraire & poltron, cruel & foible, il ne sçait point comme dit Horace que:

Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultra, citraque nequit consistere rectum.



On n'eſt point tout vertueux ou tout méchant machinalement: la pente du vice ou de la vertu peut bien nous entraîner, mais encore faut-il que nous nous approchions nous-mêmes, & par volonté de cette pente.



Indépendamment du bien moral & phyſique que font les ames charitables, elles en font encore un métaphyſique, c'eſt de prendre ſur elles le ſoin de juſtifier la conduite de la Providence, par les ſecours qu'elles fourniſſent aux malheureux.



Il y a des femmes qui ne pratiquent la vertu de leur ſexe que par coquetterie, comme un moyen de ſe rendre plus aimables, & de faire des conquêtes plus ſolides: cette vertu ne tient.



Un Etat tend à ſa deſtruction, ſi tôt que l'eſtime que l'on doit à la vertu n'eſt plus une monnoie publique qui puiſſe au moins, dans les places & les emplois qu'on veut obtenir, à égalité d'argent, emporter la balance.

Il y a un certain plaisir d'être estimé des hommes, que l'on se redit à soi-même, à tout instant, que l'on se rappelle en tous lieux, avec une satisfaction indépendante de toute autre, mais ce sentiment délicat est bientôt décomposé & corrompu par le desir d'en tirer du profit.



On est si peu disposé à la vertu maintenant, qu'on y croit à peine, elle est devenue un être de raison à qui on n'a presque plus laissé de ressources utiles, aussi n'a-t-on plus, en général, le courage d'être vertueux, il suffit d'être honnête & agréable.



Les femmes devroient aimer la vertu & la pratiquer, quand ce ne seroit que pour ne pas vieillir si vîte qu'elles le font au physique, & qu'elles le paroissent au moral, par une maniere de vivre fatiguante, & par une conduite équivoque.



Quand l'amour de l'honnêteté & de la gloire n'a plus de force dans une Nation, elle perd

insensiblement cette horreur du mépris, elle se familiarise avec les actions deshonorantes, & la vertu ne lui paroît plus qu'un vieux préjugé qui ne convient qu'à des sots.



Si le vrai Philosophe se déterminoit à demander quelque chose à la Divinité, la premiere seroit qu'il voulût bien éclairer ses Concitoyens & tous les hommes, des mêmes rayons de lumiére dont il a le bonheur de jouir; cet orgueil lui seroit pardonnable en faveur du motif.

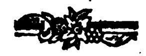


Le plus grand moyen de conserver sa vertu & sa liberté, est de sçavoir se contenter de peu, & d'en remercier la Divinité comme du plus riche présent qu'elle puisse nous faire.



Tu veux me faire Citoyen Romain, disoit un brave Carthaginois, *fais donc d'abord que Mutius ne le soit plus, pour que cette qualité me tente.* Ce propos ne trouveroit-il pas sa place dans la bouche de quelqu'un à qui le Roi voudroit accorder la noblesse, pour récompense de son merite ou de sa vertu?

Si l'on ne traite pas de ses passions avec soi-même, comme un Précepteur traite avec son Disciple; elle nous dominent toujours, mais pour cela il faut avoir une certaine estime de soi, qui commence à nous être inspirée par l'amour-propre, & qui peut finir heureusement par nous inspirer l'amour de la vertu.



La véritable vertu a la force de parler d'elle-même, pour elle-même, c'est un diamant qui brille de son propre fond; & qui n'a pas besoin du Metteur en œuvre pour paroître dans tout son éclat; c'est ce que fit voir Caton, surnommé le Censeur, qui monta dans la Tribune aux harangues, & dit hautement aux Romains: *Si vous désirez voir les temps heureux de nos ancêtres, choisissez Valerius Flaccus & moi pour Censeurs.*

DES RICHESSES ET DU LUXE.

Il ne faut point trop se prévenir contre le luxe, & pour en parler sensément, il faut dire qu'on ne peut le supprimer, quand il est devenu nécessaire à l'existence d'un Etat, mais aussi cet Etat alors est à ce période qui a toujours annoncé la ruine de tous les Etats.



Le luxe ne fait qu'une Nation de Bijoutiers efféminés, & de Laboureurs indigens.



Le plus grand malheur que cause le luxe en détail, c'est le moyen puissant qu'il fournit au vice d'attaquer la vertu modeste, & de la faire succomber par les attraits de la parure & des ajustemens.



Le luxe dans un Etat est le plus sûr thermometre de la dépravation des mœurs; & comme il est le frere de la mollesse, il sert de même à marquer dans une Nation, de combien les

hommes de cette Nation sont diminués en force & en courage.



Quand certains riches attirent dans *leurs* cercles, dans leur société, & à leur table, quelques personnes qui n'ont qu'une fortune médiocre, c'est souvent plus pour jouir tacitement d'une comparaison inhumaine, que par amitié: ce principe est aisé à décider par la nature des choses que ces riches offrent & de celles qu'ils refusent; il y en a qui, au contraire, ne sentent le bonheur d'être riches que par le plaisir de pouvoir obliger.. Ces hommes ont l'air de n'être que les *Régisseurs* de leurs biens, pour en faire meilleure part aux autres; ils sont en petit nombre.



Tous les hommes désirent de vivre, & de vivre long-temps, avec ce qu'on appelle *de quoi*, & c'est souvent pour acquérir ce *de quoi vivre*, plus qu'il n'en faut, qu'ils abrégent leur vie, les uns, par l'étude & un travail de Cabinet ennemis de l'homme, les autres à la guerre, & le peuple, par un travail de corps qui passe les forces de l'humanité.

En général, tout homme riche qui se porte bien est un sot, s'il n'est pas heureux; il n'a, pour s'en convaincre, qu'à regarder audessous de lui, voir combien il seroit moins sot, s'il n'étoit pas riche, & en profiter.



J'aimerois mieux, disoit un brave Militaire, *n'avoir vécu que le moment & à la place du Maréchal de Saxe, quand Mademoiselle de Metz lui présenta la couronne de lauriers à l'Opéra, que d'avoir été toute ma vie Samuel Bernard.*



Apollonius disoit *que le trop fatigue plus le sage, que le trop peu ne déplaît au fastueux.*



Si l'on faisoit réflexion qu'un des plus grands inconvéniens des richesses est de nous trop attacher à la vie, & que par-là on tremble de la perdre, à la plus petite maladie, on ne feroit pas tant de cas de ces mêmes richesses, pour sa propre conservation.



Un autre inconvénient de ces richesses, c'est

le moyen trop séducteur & trop facile de jouir de tant de choses faites pour altérer la santé, qui commencent à la détruire, sans autre ressource que le secours des Médecins, qui souvent achevent.



Ce qui porte le plus d'obstacle au mariage, est le luxe, il ne frappe directement l'état d'un garçon que sur l'article de ses habillemens, personne ne lui demande d'autres dépenses; mais est il marié? son logement, ses meubles, ses valets, sa table, on lui demande compte de tout, & s'il n'est riche & rangé dans son ménage, il risque de ruiner ses enfans, avant même que d'en avoir.



Si le Commerce & la Finance sont regardés comme frere & sœur dans le Royaume, il faut convenir que celle-ci fait briller la maison paternelle aux dépends des biens fonds de cette maison; l'autre, au contraire, enrichit sa famille de biens étrangers par les ressources de son industrie & de ses travaux; quelle différence!

DES DOMESTIQUES.

PLATON disoit, *vivez avec vos inférieurs & avec vos domestiques comme avec des amis malheureux*. On voit, au contraire, les amis malheureux, traités souvent comme des inférieurs & des domestiques.



Plus un maître a de défauts, moins il doit être familier avec ses domestiques; il n'appartient qu'à la vertu de sçavoir remplir l'intervalle qu'il y a entre le maître & le valet, sans exposer le dernier à manquer de respect à son maître.



Si nos domestiques étoient aussi parfaits que nous l'exigeons d'eux, ils mériteroient de devenir les maîtres, & peut-être mériterions-nous de prendre leur place.



Il y a toujours du danger de parler trop librement devant les domestiques & les enfans,

ils sont nos singes, ou pour nous imiter, ou pour se moquer de nous.



Plus un maître a de domestiques & moins il peut se flatter d'avoir un honnête homme à son service, chacun a intérêt de battre l'eau, pour pouvoir tous pêcher en eau trouble.



L'homme le mieux servi est celui dont les besoins sont réduits à pouvoir, à certaines choses près, se servir lui-même, pourvu qu'il ne soit ni paresseux ni mal-propre.



On peut regarder certains Courtisans comme des especes de valets de distinction, qui dans le désir de faire leur cour au Prince, vont quelquefois jusqu'à jalouser les fonctions les plus basses de ses valets mêmes auprès de lui.



Pourquoi a-t-on tant de peine à se trouver bien servi par ses domestiques, & qu'il est si

rare que le maître & le valet soient contens l'un de l'autre? c'est qu'il n'est point dans la nature qu'un homme serve un autre homme; elle conserve toujours dans le meilleur valet un sentiment d'égalité qui produit aisément dans son ame quelques petits instans de révolte. C'est au maître à avoir assez d'esprit & d'humanité pour prévenir & empecher cet inconvénient.

DES HOMMES.

Les hommes, en général, ont un moyen physique de sentir en gros le bien & le beau, mais les hommes instruits en chaque genre, ont le plaisir d'en pouvoir juger. L'étude des sciences & des arts n'est donc pas si inutile à l'homme.



Singes les uns des autres, sur-tout quand nous avons les qualités sociales, de quelle conséquence n'est-il pas pour nous de fréquenter de belles ames & des esprits justes!



L'exemple d'une belle action nous fait souhaiter d'être à la place de celui qui l'a faite; il seroit plus sage de désirer d'étudier, & de mettre en pratique les préceptes qui y menent, autrement c'est vouloir un benéfice sans les charges.



La plus grande partie de nos peines & de nos plaisirs, moralement parlant, viennent de notre façon de voir les objets, chacun à la sienne qui

varie

varie avec l'âge ; ainsi on ne peut pas dire, cet homme-ci est heureux, celui-là est malheureux, sans consulter l'un & l'autre.



Le peu d'estime que nous faisons des autres, vient souvent de ce que nous avons des raisons secrettes de ne nous pas estimer nous-mêmes.



Il est étonnant combien nous sommes de bonne foi intérieurement sur nos mauvaises qualités, ou sur les fautes que nous avons faites ; on peut nous les pardonner, mais tôt ou tard, sans le vouloir, nous nous les reprochons, preuve que nous sommes plus faits naturellement pout la vertu, que pour le vice.



Quelque belle action que nous fassions, en nous examinant scrupuleusement, nous trouvons que nous aurions pu la faire encore plus belle, & l'on ne pense jamais bien que l'on ne soit parvenu à penser encore mieux.



Les hommes sont moins humains, en proportion de ce qu'ils aiment plus le plaisir, & qu'ils sont plus heureux, il faut connoître la peine pour trouver dans son cœur la mesure de celle des autres. C'est par ce principe que les hommes, dans un état de médiocrité, se secourent mutuellement, & avec plus de franchise.



Les amis que l'on se fait dans le monde, ressemblent communement à celui qui en prêtant quelqu'argent à son ami, refuse un billet de la somme, & sur des instances réitérées, feint de le prendre malgré lui, & examine après si le billet est bien fait.



Les hommes méchans & élevés en dignité sont en réputation comme les montagnes qui se trouvent dans les grands chemins, mettez-les de niveau, on n'en parle plus.



Pour pouvoir bien raisonner des hommes, il faudroit que le Philosophe fût homme du monde, ou que l'homme du monde fût Philosophe.

Parmi les hommes du monde, il faut être faux plutôt que de manquer aux usages & aux bienséances; grande raison pour ceux qui pensent assez honnêtement pour aimer la vérité, de ne point regretter la vie, quand ils viennent à la perdre.



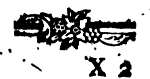
L'homme le plus heureux de la nature est celui qui s'est fait un bien-être, par un talent utile aux autres hommes, il mérite leur amitié & la sienne même.



Notre raison n'est souvent qu'une complaisante bavarde, dangereusement instruite, qui égare notre instinct, en étendant trop le chemin que la nature lui a tracé.



Jusqu'à quel point n'abuse-t-on pas de la raison de l'homme, qui doit le préserver de l'intolérance & du fanatisme, puisqu'on s'en sert pour l'armer en faveur de l'un & de l'autre.



Il y a trois sortes de positions qui rendent les jeunes gens timides, pour peu qu'ils ayent l'ame honnête ; les actions des gens de mérite, les propos des gens d'esprit, & les mœurs des femmes vertueuses ; aussi c'est ce qui mene les jeunes gens à la mauvaise compagnie, par préférence, s'ils ne sont enhardis par la bonne.



Rien n'éloigne plus les hommes de leur naturelle façon d'être que les grandes Villes : embarrassés d'y connoître les autres, ils ne se connoissent plus eux-memes, & bientôt ils s'y corrompent par les occasions trop faciles qu'ils y trouvent.



En général, tout ce qu'on substitue à la nature est bientôt fade & ennuyeux, & j'aime mieux le naturel d'un caractere brute, que toute la symétrie d'un Politique, comme j'aime mieux me promener en pleine campagne que dans un jardin bien peigné.



Toutes les fois que vous verrez un homme, grand faiseur de visites, voltiger de maisons en

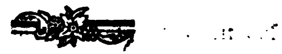
maiſons, pour multiplier ſon exiſtence dans l'idée des autres, croyez que ce n'eſt qu'un morceau de liége qui ne prend que les ſurfaces des corps liquides qu'il occupe, & qui n'eſt que ſurface lui-même.



Si le pere Malebranche a dit *que les animaux ſenſibles à la douleur avoient apparemment mangé du foin défendu*, combien d'hommes moralement inſenſibles & groſſiers, ont l'air de n'avoir pas eu d'autre nourriture.

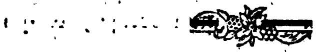


Les paſſions nous conduiſent comme un aveugle eſt conduit par ſon chien, le premier tas d'ordure ou l'animal croit trouver quelque choſe qui ſatisfaſſe ſon appétit, l'arrête, & l'aveugle ſe prête à ſes mouvemens.



Les hommes ne voyent les objets que comme les Eléves voyent le modele poſé dans l'Ecole de l'Académie de Peinture, chacun ſuivant ſa place ne deſſine qu'un côté de ce modèle, mais les hommes veulent raiſonner des objets

comme s'ils voyoient le modele de toutes les places ; aussi déraisonnent-ils souvent.



On ne peut trop répéter aux hommes civilisés, ces deux vers qui font tant d'honneur aux Sauvages, & si faits pour inspirer de l'humanité :

„Chez eux tout est commun, chez eux tout est égal ;
„Comme ils sont sans Palais, ils sont sans Hôpital.“

Pour rendre l'homme humain & charitable, il ne lui faudroit qu'être bien persuadé journellement de la briéveté de sa vie, & un pauvre me réveilleroit sur mon indolence à lui faire la charité, s'il me disoit : *Donnez-moi quelque chose de votre superflu, demain vous laisserez peut-être tout à des gens qui n'ont besoin de rien.*



Ne nous plaignons point des hommes, ni du peu que nous sommes, ou que nous nous paroissons être en cette qualité ; mais disons, avec une certaine fermeté, qu'il les faut prendre comme ils sont, & nous comme nous voilà, puisque Dieu n'a pas voulu faire plus pour eux & pour nous.

Aimer les hommes avec leurs défauts, avec l'intérêt personnel qu'ils mettent à toutes leurs actions, avec leur indifférence à notre égard, c'est s'élever au-dessus d'eux, c'est les traiter comme il est à souhaiter que l'Etre suprême nous traite nous-mêmes. Quel motif sublime de conduite!



Les passions du talent conduisent un homme au but, à-peu-près comme les coups de coudes lui font traverser une foule qui s'oppose à son passage, les gens qu'il pousse en son chemin sont de mauvaise humeur contre lui, mais il passe plus vîte que ceux qu'il a poussés, & arrive plûtôt.



Tous les hommes prêchent la probité, d'honnêtes fripons la font sonner très-haut, ces sonneurs-là sont comme ceux des Eglises, qui avertissent les Fideles de s'assembler pour prier Dieu, & qui le prient eux-mêmes souvent moins que personne.



Si certaines gens vouloient bien examiner en eux quel motif ils ont à engager les hommes à

la probité, ils trouveroient que c'est souvent le désir d'avoir le privilége exclusif d'en manquer; car, plus il y a de fripons, & moins on a beau jeu à l'être.



En fait de pouvoir, chez les peuples policés, c'est l'homme en crédit qui est l'homme robuste, & chez les Sauvages, c'est l'homme robuste qui est en crédit.



A la Cour, il n'y a que l'homme véritablement d'esprit qui ose être le protecteur d'un homme d'esprit; les sots le craignent, & en cette occasion, on doit trouver qu'ils ont de l'esprit.



Qu'il y a d'hommes qui ayant une régle pour leurs actions, une autre pour leurs sentimens apparens, ressemblent à ces pendules dont la sonnerie toujours dérangée sonne midi, quand elles marquent six heures!



L'homme est foible, Dieu l'a fait ainsi, qu'il

espere tout de sa bonté divine; mais l'homme méchant a voulu l'être, qu'il tremble.



Convenons-en, nous rapportons tout à nous, nous ne jugeons que suivant nos passions, ou la foiblesse de nos lumieres, pouvons-nous faire autrement? Dieu n'a voulu nous donner que cette façon d'être, & l'homme qui a la vertu & la force de se rendre plus juste & plus grand, est un être entre Dieu & l'homme, qui me donne une idée des Anges.



Les hommes en général ne sont point méchans, ils sont gâtés les uns par les autres, la représaille les perd, & leur communique des méchancetés, comme on voit les malices & les poliçonneries entre des Ecoliers, les exciter à en faire d'autres.



Un Législateur qui cherche à établir le bien, & à réprimer le mal, doit consulter sur chaque objet le bien de l'homme en société, & le bien de l'homme en particulier, il faut un génie supérieur pour accorder ces deux points de vûe,

qui malheureusement ont l'air d'être presque toujours opposés l'un à l'autre.



Comme la justice est une chose dûe aux hommes, par ceux qui sont en place éminente, ces derniers n'ont d'amis chauds que par des préférences déplacées ou des injustices.



Qu'on examine à fond les véritables causes de certains malheurs, on cessera de les appeller ainsi; on ne les nommera plus, qu'imprudence, étourderie, bêtise, *prévention*, méchanceté, &c.



Quand l'homme particulier devient homme d'Etat & homme public, il doit dans les affaires ne plus connoître d'autres parens, ni d'autres amis que l'Etat & le Public; mais quel est l'homme assez ferme, assez ami des hommes en général, pour ne pas s'en laisser séduire en particulier? Un pareil homme est le chef-d'œuvre des Républiques.

M. de Fontenelle a défini le mensonge, en disant, *que c'est taire une vérité qu'on doit*; mais ce n'est qu'un mensonge tacite, les hommes ne s'en tiennent pas à celui-là, ils emploient plus souvent ce vice, en disant des faussetés qu'ils veulent faire passer pour vraies.



Un homme bien pénétré des vertus morales, & qui en fait la régle de sa conduite peut aller hardiment, & honnêtement son chemin, dans tout l'Univers; il est honnête homme par-tout, & fait pour être aimé de tous les autres hommes.



Par l'histoire des Peuples, il est aisé de voir qu'ils n'ont pratiqué la Philosophie des mœurs que dans le temps où l'on ne sçavoit pas ce que c'étoit qu'être Philosophe, & que le temps où l'on a le plus écrit & le plus raisonné sur la Philosophie, est celui où on l'a pratiquée le moins.



L'expérience est une lunette d'approche qui nous fait voir les hommes comme ils sont, en

nous causent beaucoup de chagrin de ne les pas trouver comme ils devroient être.



Rien ne détache de la vie, comme les imperfections humaines, bien connues, bien éprouvées & bien senties.



Si la franchise étoit à la mode, elle produiroit la confiance, & les hommes s'éclairant réciproquement sur leurs défauts deviendroient plus parfaits & s'aimeroient davantage, la politesse & la flatterie perdent tout, pour vouloir tout arranger.



Un homme qui a extorqué une marque d'honneur extérieure, ne doit être regardé que comme une piéce de monnoie fausse, il doit éviter toute occasion, où l'on pourroit apprécier sa valeur intrinseque.



Nous jugeons mal les autres, parce que nous les jugeons toujours de notre place, au lieu de

nous mettre à la leur; par cette raison, l'homme le plus philosophe doit être le plus tolérant, & le plus facile à pardonner les erreurs de l'humanité.



On ne se pique d'être le fils de son pere maintenant, que parce qu'il est bon d'en hériter, & qu'il faut pour cela être fils légitime; à cela près, il est du bon air de plaisanter sur cette légitimité & de pousser cette plaisanterie jusqu'au doute, la certitude est abandonnée à la Bourgeoisie; quelles mœurs!



Au peu de soin que les peres se donnent dans le choix des précépteurs de leurs enfans, on croiroit que ces peres craignent en s'y prenant mieux d'être un jour éclipsés par le mérite de leur postérité.



Il y a dans l'homme un certain penchant à la variété qui regne dans toute la nature, indépendant de toutes réflexions philosophiques, d'où part toute l'activité que l'on voit dans le monde.



Pour former l'homme de génie, il faut le concours de l'organisation & de la maturité; Corneille & Moliere n'ont fait leurs chefs-d'œuvres qu'à quarante ans & au-delà, nos génies manqués ont presque tous commencé par leurs meilleurs Ouvrages.



Il est un état auquel l'homme désire de parvenir, plus qu'à tout autre, & cependant qu'il n'estime pas, & qu'il tourne en ridicule dans ceux qui y sont parvenus; c'est la vieillesse.



Il est singulier à quel point dans les goûts de l'homme civilisé, en général, les extrêmes se touchent; il n'aime que les antiques, ou les choses de la derniere mode, les unes par prévention, les autres par préjugé.



L'honnête homme indigent a d'autant plus de mérite à être honnête homme, que son indigence le tient toujours en équilibre entre le vice & la vertu, & qu'il trouve plus d'exemples de l'un que de l'autre.



Aristote dit que *le Gouvernement despotique est celui où tout est esclave, où l'on ne trouve qu'un homme de livre;* mais le Despote est moins libre que le Monarque équitable: la moindre action qui déplaît au Peuple du Despote peut ébranler & renverser son Thrône; le Monarque, au contraire, en pareil cas, a les loix & l'amour de son Peuple qui l'étayent dans ses foiblesses, & font supporter à ce Peuple toutes ses volontés.



Dans un Etat gouverné avec une sage politique, la puissance militaire ne doit connoître sa force que contre les ennemis; si on la met à portée de connoître cette force dans le sein de l'Etat même, & de la mettre en œuvre sur ses Concitoyens, cette puissance devient alors dangereuse au Monarque, & peut l'exposer à des révolutions.



Plaisez au Prince, pour obtenir des graces, mais soyez estimé du Public, pour les mériter.



Si les honneurs n'étoient distribués qu'à l'ac-

clamation de l'estime publique, les récompenses pécuniaires diminueroient bien de leur prix, & le nombre des gens de mérite augmenteroit à vûe d'œil & sans frais.



Comment veux-t-on que le Soldat ne craigne pas l'ennemi, si l'on habitue son ame à une crainte servile & journaliere pour ses Officiers; plus il les aimera, & plus il aura d'ardeur à vaincre pour lui & pour eux-mêmes.



Il n'y a guères de trait plus fin pour un flatteur, que celui du Duc de..... Surintendant des Bâtimens du feu Roi; il faisoit mettre quelquefois des calles entre les statues & les socles, afin que, lorsque Louis XIV. iroit se promener, il s'apperçût que les statues n'étoient pas droites, & qu'il eut le mérite du coup-d'œil.



M. de...... sçut qu'un Contrôleur Général des Finances désiroit avoir un petit chien, il lui en présenta un qu'il avoit dressé de façon, qu'à travers beaucoup de monde, le petit animal,

tual, placé au milieu de la chambre, alloit caresser son nouveau maître, & fuyoit tout autre. Voici comment M. de . . . . avoit formé l'éducation du petit chien, il s'habilloit comme le Contrôleur Général se faisoit entourer de beaucoup de personnes, qui toutes battoient cet éléve, que lui seul caressoit. Peut-on employer plus d'esprit à faire petitement sa cour?



Il y a un certain amour de patrie qui est un besoin de l'ame pour tout bon Citoyen; quand l'Etat où il a pris naissance est constitué de façon à ne lui pas permettre de faire agir cet amour-là, ce bon Citoyen souffre autant qu'un Amant dont la Maîtresse veut être aimée, sans qu'il se mêle de lui donner le moindre conseil, & sans qu'il lui soit permis de s'intéresser à ses affaires.



Rien ne conserve tant l'amour & l'amitié que d'être privé de sa maîtresse & de son ami, le temps qu'il faut pour retrouver ce qu'on peut appeller *l'appétit de les revoir*; il en est de cette absence, comme de ne manger que quand on a faim pour conserver sa santé.

L'homme qui réfléchit dans un âge mûr, avec une certaine fermeté d'ame, ne reconnoît de véritable grandeur, que dans ce qui le détache des objets corporels, il laisse les ames communes ramper dans la boue; toujours au-dessus de lui-même, & maître de ses sens, il ne regarde cette terre que comme un grain de sable qui s'attache à ses pieds, mais qu'il va secouer incessamment.



On cherche à s'élancer hors de soi, à livrer son existence à des êtres étrangers & périssables, qui nous dégradent, & qui nous dénaturent. Rentrez en vous-mêmes, hommes inquiets & malheureux; vous courez après un bonheur qui vous fuit, il est en vous ce bonheur, si vous avez l'esprit & la force de vous mettre en œuvre.

DES FEMMES.

A Paris, la maniere d'exister que les femmes sentent le plus, c'est d'être regardées.



Chez les femmes, la fierté n'est point un moyen de vertu, ce n'est qu'un moyen de choisir en faveur de qui elles voudront bien en manquer.



Eglé, vous êtes coquette, pour ne pas dire plus; vous faites souffrir un galant homme qui vous aime véritablement, & qui désire votre bonheur; pourquoi cette injustice? Pour plaire à deux ou trois étourdis qui ne vous aiment point, & qui font tout ce qu'il faut pour vous perdre: Eglé, vous êtes un monstre pour vous & pour les autres.



Que les hommes sont devenus grossiers & méprisables, quand les femmes en sont ce qu'el-

les veulent, sans avoir besoin de leur inspirer ni estime ni amitié !



A la maladresse que certaines femmes agréables, qu'on appelle *petites maîtresses*, employent pour plaire, on croiroit qu'elles ont un dessein tout contraire, aussi ne plaisent-elles, par ces faux moyens, qu'à une espèce d'hommes, encore plus femmes qu'elles.



Ainsi, l'art que les femmes employent pour nous tourner la tête, est, pour un homme raisonnable, le plus sûr moyen d'empêcher qu'elle ne lui tourne ; plus naturelles, les femmes seroient bien plus dangereuses.



La foiblesse ou la timidité chez les femmes les méneroit à la bonté, si elles ne s'enhardissoient pas entr'elles, ou avec des méchans.

Il faut être femme pour solliciter un procès, pour obtenir des emplois, & tout ce qu'on peut

obtenir, ſans même que la galanterie y entre pour quelque choſe; qu'on juge d'après cela, jusqu'à quel point le François eſt galant.



Encore, ſi les femmes vouloient ſe piquer d'honneur, & ſe faire eſtimer, les hommes arriveroient, par leurs bons avis, & le pouvoir qu'elles ont ſur eux, au point où ils devroient arriver d'eux-mêmes.



L'uſage des filles du monde eſt un tribut honteux que l'inſtinct rend à la nature, en dépit de l'ordre civil, & pour le conſerver; c'eſt le plus grand inconvénient des grandes Villes.



Il y a trois différens caractères bien diſtincts chez les femmes, la pruderie, la coquetterie, & la perfidie. La prude eſt ſouvent une femme qui ne ſçachant plus de quel bois faire flêche, croit que la vertu pourra à la fin lui être de quelqu'utilité, en n'empruntant même que ſon maſque.

La coquette est une femme qui fait flêche de tout bois, pour plaire, & qui croit qu'à l'exemple du Soleil, elle est faite pour animer, enflammer même tout ce qui s'offre à ses regards, sans être susceptible des mêmes impressions; elle ne connoit l'amour que par le désir de l'inspirer, & si par extraordinaire, elle venoit à le sentir véritablement, elle ne seroit bientôt plus coquette, ou deviendroit perfide.



La perfide est une femme qui ne trouve pas que ce soit assez pour ses talens dans l'art de plaire que d'être coquette, & qui, en trompant plusieurs hommes à la fois, veut donner à son esprit toute l'étendue dont elle le *croit capable*.



Les femmes d'Europe sont étonnées que les Chinoises, pour avoir les pieds petits, les mettent à la gêne, jusqu'à ne pouvoir pas marcher & les mêmes Européennes mettent au supplice, dans les entraves de corps trop étroits, leur estomac & leur poitrine, au point de ne pouvoir ni manger, ni respirer; elles payent par des maladies qui durent toute leur vie, ou la terminent promtement, la fureur d'avoir une belle taille pendant cinq ou six ans.

DE L'AMOUR.

En amour, le moment de la possession produit un effet relatif à la nature des ames qui s'y livrent. Il resserre, échauffe & identifie deux ames vertueuses & qui s'estiment; il détache, refroidit & sépare sans retour deux ames vicieuses & qui se méprisent.



On a beau vouloir épurer l'amour de tout sentiment qui inspire la jouissance, on en revient toujours au physique, par le chemin même que l'on prend pour s'en écarter.



Si les dernieres faveurs portent l'homme grossier & libertin à l'inconstance, les rigueurs doivent faire le même effet sur l'homme délicat & raisonnable, & les faveurs doivent le fixer.



Heureux les Amans qui conservent l'égalité dans les dons qu'ils peuvent se faire, le vérita-

ble amour s'en trouve si bien, que des deux sexes il n'en fait plus qu'un.



Les dons de l'amour sont d'autant plus faits pour être suspects à celui qui reçoit & à celui qui donne, que l'un peut croire se vendre & l'autre acheter; dans toute autre position, les bienfaits ne sont qu'une dette, dont la reconnoissance est la caution, en attendant que l'obligé puisse s'acquitter.



Il faut être bien estimable, pour bien estimer ce qui mérite de l'être; un Amant & une Maîtresse qui jouissent réciproquement de ce bonheur, jouissent toujours l'un de l'autre avec le même plaisir que la premiere fois.



Aux ames vertueuses, la jouissance n'ôte rien d'un certain respect, digne fruit de l'estime; pour les ames vicieuses, la jouissance n'a l'air que d'un dernier vice qu'on cherche à établir dans la personne qui s'y livre, pour être en droit de ne la plus aimer.

Tendres amans, évitez la premiere querelle, elle est souvent en amour ce qu'est en vertu le sacrifice de la virginité.



La situation la plus embarrassante pour un homme délicat & constant, est de voir effacer par le tems, dans la personne qu'il aime, les charmes qui contribuoient à nourrir son amour; son cœur se trouve sans cesse entre la vie & la mort.



Si un Amant avoit l'ame assez honnête pour trouver que le temps est plus fait pour resserrer deux cœurs, que pour les désunir, il se tireroit d'embarras.

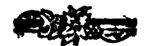


Heureuses ces ames privilégiées en amour, chez qui les sens ne sont regardés que comme les Valets doivent l'être dans une maison, & dont la quantité ne sert qu'à être plus mal servi.

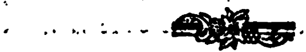


Chez les Peuples voluptueux, comment n'a-

t-on pas établi des Ecoles de délicatesse? Les ames délicates en amour ont mille façons de jouir, les ames grossieres n'en ont qu'une.



Le plus grand malheur qui puisse arriver quand on aime, c'est d'aimer quelqu'un qu'on n'estime pas : cette position nous force à nous mésestimer encore plus.



Une trop longue absence, une trop fréquente jouissance sont également le tombeau de l'amour, les extrêmes se touchent.



Ce n'est presque jamais l'Amant le plus tendre, ni le plus honnête qui est l'Amant préféré, c'est le plus hardi & le plus amusant.



Chercher son bonheur dans celui de la personne qu'on aime c'est mériter d'être deux fois heureux dans le même instant, & l'être en effet.



Le véritable amour, à l'exemple de la vertu, est plus heureux par les privations qu'il s'impose pour ne point manquer à ce qu'il doit à l'objet aimé, que l'amour grossier ne l'est par la jouissance même.



L'amour le plus violent n'est jamais le plus durable; c'est un volcan qui consumant plus vîte les matieres combustibles qui lui servent d'alimens, ne laisse, au bout de quelque temps, qu'un sombre vuide entouré de cendres éteintes & bientôt refroidies.



Que Dieu est magnifique dans ses opérations & dans ses moyens! il a fait naître le plaisir, de la faim & de la soif, les deux plus tristes besoins de la vie de l'homme; aussi, quelle volupté n'a-t-il pas attachée au plaisir qu'il a formé du plaisir même.



Si l'inconstance est un défaut, il est naturel; car elle est, au moins, la sœur cadette de

la variété, que la nature emploie dans toutes ses opérations.



On peint communément l'Amour sous la forme d'un enfant qui rit; cependant le véritabe amour est triste, le plus gai de deux Amans est toujours celui qui aime le moins.

DU MARIAGE.

On se comporte dans nos mœurs, vis-à-vis des femmes mariées, comme si on ne sçavoit pas qu'elles sont mariées, & comme si on sçavoit qu'elles ne sont plus filles.

Il en résulte que la publicité des mariages est quelquefois plus nuisible à l'honnêteté des femmes dans des mœurs relâchées, qu'un engagement clandestin, & nous voyons que ce dernier lien quoique moins respectable est souvent plus respecté ; cette inconséquence n'auroit point tant de forces, si dans ces mœurs le divorce étoit reçu ; car il n'y a que la facilité de l'employer dans l'engagement clandestin, qui en fait tous les charmes, & conserve la bonne intelligence & la douceur de cet engagement plus long-temps que dans le mariage même.



Pour être heureux auprès de sa femme, il faudroit en être traité le jour comme son vieil ami, & la nuit comme son jeune Amant.

Une Demoiselle de bonne foi disoit à son prétendu un moment avant que d'aller à l'Eglise. *Je vais vous épouser, nos parens le veulent; ils sont d'accord sur nos fortunes, ils n'ont point consulté mon goût, j'en fais le sacrifice, mais laissez-moi faire, allez, j'aurai tout le temps de m'en venger, & ce sera sur vous qui n'avez pas eu assez de délicatesse pour m'arracher ce secret.* De toutes les filles qui se marient, très-peu ont la hardiesse d'être aussi vraies, mais un grand nombre en pense autant, & agit en conséquence.

Il y a entre maris & femmes qui s'aiment certains momens de brouilleries qui deviennent de conséquence, si le mari a la maladresse de traiter la chose sérieusement; mais qu'il traite sa femme comme on traite un enfant, avec douceur & avec gaieté, tout se raccommode, & la femme joue le rôle de l'enfant, sans s'en douter.



Grande question de sçavoir si pour conserver la tendre amitié entre deux époux, ils

devroient se confier, ou se cacher réciproquement leurs foiblesses; ceux qui se les confieroient, feroient, à mon gré, les plus prêts à se corriger, & à se pardonner; les autres plus fourbes se feroient un plaisir journalier d'une honteuse adresse, qui les rendroit à leurs yeux réciproquement méprisables.



Si la preuve de l'adultere étoit admise aussi aisément qu'on en soupçonne le fait, on verroit peut-être autant de filles garder le célibat que l'on voit de garçons. La facilité des mœurs corrige ce que le mariage a de sévérité, en égard aux droits & aux besoins de la nature, & chacun croit y trouver son compte.

DE LA RELIGION.

Si tous ceux qui ont eu l'administration des préceptes de la Religion Chrétienne, avoient suivi à la lettre les préceptes de Jesus-Christ, il n'y auroit que cette Religion-là dans le monde, tôt ou tard. Jesus-Christ étoit la douceur & la tolérance même, les passions de ses Ministres ont bien changé les choses.

Le plus grand malheur qui puisse arriver à un Peuple est d'être ignorant & dévot, & c'est presque toujours la façon d'être du Peuple, chez tous les Peuples.



Quand la probabilité des Antipodes, & la découverte de la circulaton du sang, ont pensé produire des Martyrs à la raison éclairée, doit-on être étonné que la Réligion en ait produit ?



D'où vient qu'en dispute de Religion, l'humani-

manité est si-tôt oubliée? c'est que, chaque parti opposé croyant être à la place de Dieu, & qu'il lui a remis ses intérêts en main, méprise l'homme dans son semblable, & l'oublie dans lui-même.



Chaque Religion, dit-on, a ses Martyrs, la Religion Chrétienne en a plus qu'aucune, activement & passivement, & c'est pourtant celle qui, par ses principes d'humanité, de fraternité, de douceur, & de générosité, même pour ses ennemis, auroit du être le plus à l'abri des persécutions actives & passives. Quelle divine source de morale pure les hommes ne sont-ils pas venus à bout de troubler!



En matiere de Religion, que d'honnêtes gens suivant le monde, de mauvaise foi, suivant la vérité, se donnent l'air d'être des croyans, & de ce qu'ils paroissent croire, ne font que ce qui convient à leur ambition ou à leurs plaisirs.



Sur cette matiere, un homme ne sera-t-il pas plus pardonnable aux yeux de l'Etre su-

prême qui le jugera un jour, s'il lui dit, dans la vérité de son cœur : *J'ai eu le malheur de ne pas croire tout ce que je devois, & je me suis comporté en conséquence*, que celui qui dira forcément : *J'ai eu la fausseté & la fourberie de vouloir passer pour croire tout ce que je devois croire, il n'en étoit rien, mais je me prêtois à paroître persuadé, pour mieux tromper les autres.*

FIN.

TABLE
DES TITRES,
CONTENUS dans ce troisiéme Volume.

Fin de la Table des Titres.

TABLE

DES MOTS DES PROVERBES.

I.

V.

LE VERTUEUX MOURANT.

La fin couronne l'Oeuvre.

Fin de la Table des mots des Proverbes.

